Febbraio-Marzo N. 1-2 1909

L'abbonamento a "POESIA„ rimborsato

L'abbonamento annuo a **" Poesia „** (Lire **10** per l'Italia, **15** per l'Estero) è interamente rimborsato dal dono di **quattro** opere da scegliere fra le edizioni della Rivista.

EDIZIONI DI "POESIA„

L' Esilio Romanzo di **Paolo Buzzi**, vincitore del 1.° Concorso di "Poesia„ — Parte Prima: VERSO IL BALENO; elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) . **L. 2,—**

Parte Seconda: SU L'ALI DEL NEMBO (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) . . . . » **2,—**

Parte Terza: VERSO LA FOLGORE (elegantissimo volume di 500 pagine con copertina a colori di E. Sacchetti) » **2,—**

L' incubo velato Versi di **Enrico Cavacchioli**, vincitore del II.° Concorso di "Poesia„ (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano, con copertina a colori di Romolo Romani) . . . . » **3,50**

Bianco Amore Poema di **Guido Verona** (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano) . » **3,50**

Giovanni Pascoli Studio critico di **Emilio Zanette**, vincitore del III° Concorso di "Poesia„ (elegantissimo volume con maschera disegnata da Romolo Romani) . . . . » **3,50**

La leggenda della vita Versi di **Federico De Maria** (elegantissimo volume su carta di lusso) . . . . » **3,—**

Il verso libero (Parte I) — Studio critico di **Gian Pietro Lucini** (elegantissimo volume di 700 pagine, con acquaforte di Carlo Agazzi) . . . . » **6,—**

Il Carme di Angoscia e di Speranza di **Gian Pietro Lucini**. (Esaurito a beneficio dei danneggiati dal terremoto di Calabria e Sicilia . . . . » **1,—**

Le Ranocchie turchine Versi di **Enrico Cavacchioli**, vincitore del II° concorso di "Poesia„ (elegantissimo volume, con copertina a colori di U. Valeri) . . . . » **3,50**

D'IMMINENTE PUBBLICAZIONE

Enquête internationale sur le Vers libre (Elegante volume su carta di lusso). . . » **3,50**

Revolverate Versi liberi di **Gian Pietro Lucini** (elegantissimo volume di circa 400 pagine) . . » **4,—**

Versi liberi di **Paolo Buzzi**, vincitore del I.° concorso di "Poesia„ (elegantissimo volume di 300 pagine) » **3,50**

Abonnement annuel à "POESIA„: 10 frs. en Italie; 15 frs. à l'Etranger.

Prix de chaque numéro: 1 fr. en Italie; 1 fr. 50 à l'Etranger.

TUONS LE CLAIR DE LUNE!

La revue internationale "POESIA" publie cette proclamation de guerre en réponse aux insultes dont la vieille Europe a gratifié le "FUTURISME" triomphant.

I.

— Holà! grands poètes incendiaires, ô mes frères futuristes!... Holà! Paolo Buzzi, Federico De Maria, Enrico Cavacchioli, Corrado Govoni, Libero Altomare!... Sortons de Paralysie, ravageons Podagra, et posons le grand Rail militaire sur les flancs du Gorisankar, cime du monde!

Nous sortions de la ville, d'un pas souple et précis qui voulait danser et cherchait des obstacles. Autour de nous et dans nos cœurs, l'immense soûlerie du vieux Soleil européen qui chancelait entre les nuages vineux... Il nous frappa même en plein visage avec sa torche de pourpre éclaboussante, puis il creva en se vomissant tout entier à l'infini.

Tourbillons de poussière agressive; aveuglante fusion de soufre, de potasse et de silicates pour les vitraux de l'Idéal!... Fonte d'un nouveau globe solaire!... Nous le verrons bientôt!

— *Lâches! Lâches!...* — criai-je en me retournant vers les habitants de Paralysie, qui s'amoncelaient en contre-bas, masse de boulets irrités pour nos canons futurs...

« Lâches!... Lâches!... Qu'avez-vous donc à crier ainsi, comme des putois écorchés vifs?... Craignez-vous que nous boutions le feu à vos masures?... Pas encore! Il faudra bien nous réchauffer l'hiver prochain! En attendant, nous faisons sauter toutes les traditions comme des ponts vermoulus!... La guerre?... Mais oui!... Notre seul espoir, notre raison de vivre et notre seule volonté... oui, la Guerre! Contre vous qui mourez trop lentement et contre tous les morts qui encombrent nos chemins!...

« Mais oui, nos nerfs exigent la guerre et méprisent les femmes! Bien sûr, car nous craignons leurs bras en fleur tressés sur nos genoux, au matin du départ!

Que nous veulent les femmes, les sédentaires, les invalides, les malades et tous les conseillers prudents?... A leur vie chancelante, coupée d'agonies lugubres, de sommeils tremblants et de lourds cauchemars, nous préférons la mort violente, et nous la glorifions comme la seule qui soit digne de l'homme: animal de proie. Nous voulons que nos enfants suivent gaiement leur caprice, contrarient brutalement les vieillards et bafouent tout ce qui est consacré par le temps! Cela vous révolte?... Vous me sifflez?... Haussez la voix!... Je n'ai pas entendu l'injure!... Plus fort!... Quoi? Ambitieux?... Mais oui!... Nous sommes des ambitieux, car nous ne voulons pas nous frotter à vos toisons puantes, troupeau malodorant, couleur de boue, canalisé par les routes antiques de la Terre!... Mais « ambitieux » n'est pas le terme exact.... Nous sommes plutôt de jeunes artilleurs en goguette!... Et vous devez, bon gré mal gré, accoutumer vos tympans au bruit de nos canons!...

« Mais ce n'est pas encore ça! Cherchez vous-mêmes! Qu'-est-ce que vous dites? Des fous?... Hourrah! à la bonne heure! Voilà le mot... le mot que j'attendais!... Ah! Ah! La trouvaille des trouvailles! Prenez ce mot d'or massif, soigneusement, et rentrez vite en procession pour l'enfermer dans la plus jalouse de vos caves! Vous pourrez vivre avec ce mot entre vos doigts et sur vos lèvres durant vingt siècles encore! Quant à moi, je vous annonce que le monde est pourri de sagesse!...

« C'est pourquoi nous enseignons aujourd'hui l'héroïsme méthodique et quotidien; le goût du désespoir, par qui le cœur donne tout son rendement: l'habitude de l'enthousiasme; l'abandon au vertige...

Nous enseignons le plongeon dans la mort ténébreuse sous les yeux fixes et blancs de l'Idéal! Et nous prêcherons d'exemple en nous livrant à la furibonde Couturière des batailles, qui, après nous avoir coupé sur mesure un uniforme écarlate battant neuf au soleil, oindra de flammes nos cheveux brossés de projectiles... C'est ainsi que la chaleur d'un soir d'été huile les champs d'une glissante fulguration de lucioles.

« Il faut que les hommes électrisent chaque jour leurs nerfs d'un orgueil téméraire!... Il faut que les hommes jouent d'un seul coup leur vie, sans épier les croupiers tricheurs et sans contrôler l'équilibre des roulettes, vautrés sur les grands tapis verts de la guerre et couvés par la lampe chanceuse du soleil... Il faut — entendez-vous — que l'âme lance le corps en flammes, comme un brûlot, contre l'ennemi... l'éternel ennemi que l'on devrait inventer s'il n'existait pas!...

« Regardez au loin ces épis de blé, rangés par millions en bataille! Ces épis, souples soldats aux fines bayonnettes, glorifient la force du pain qui se transforme en sang pour jaillir et monter droit au zénith. Le sang — sachez-le bien — n'a de valeur ni de splendeur que libéré du cachot des artères par le fer ou le feu!... Nous apprendrons à tous les soldats armés *de la terre comment on doit verser son sang. Mais il faudra, auparavant, nettoyer la grande Caserne où vous pullulez, insectes que*

vous êtes... Ce sera bientôt fait!... En attendant, punaises, vous pouvez regagner ce soir encore les immondes grabats traditionnels où nous ne voulons plus dormir. »

Comme je leur tournais le dos, je sentis à la douleur de mes épaules que j'avais trop longtemps traîné dans le filet immense et noir de ma parole, ce peuple captif et moribond, avec ses ridicules frétillements de poissons sous la dernière vague de lumière que le soir poussait jusqu'aux falaises de mon front.

II

La Ville de Paralysie, avec ses cris des basse-cour, ses orgueils impuissants de colonnes brisées, ses coupoles enflées accouchant d'une statue mesquine, le caprice de ses fumées de cigarette sur des murailles puériles offertes aux chiquenaudes, la Ville disparut en dansant derrière nous au gré de notre allure véloce...

Devant moi, apparut tout-à-coup le palais des divins aliénés, monté sur al croupe d'une colline élégante qui trottait comme un jeune poulain.

— Frères, dis-je, reposons-nous pour la dernière fois, avant de partir pour la pose du grand Rail futuriste!

Nous nous couchâmes tous dans l'immensurable folie de la Voie Lactée, à l'ombre du palais des Vivants. Aussitôt, le fracas s'arrêta des grands marteaux carrés de l'Espace et du Temps. Mais Paolo Buzzi ne pouvait pas dormir, car son corps fourbu sursautait par instants aux piqûres des étoiles venimeuses qui nous assaillaient de tous côtés.

— Frère, murmura-t-il, chasse loin de moi ces abeilles qui bourdonnent sur la rose pourpre de ma volonté.

Puis il se rendormit dans l'ombre visionnaire du palais chargé de fantaisie d'où montait la mélopée berçante et large de la joie éternelle.

Enrico Cavacchioli somnolait en rêvant à haute voix:

— Je sens mon corps de vingt ans qui rajeunit!... Je reviens d'un pas toujours plus fragile vers mon berceau.... Je rentrerai bientôt dans le ventre de ma mère!... Tout m'est donc permis!... Je veux de riches bibelots à casser!... Des villes à écraser, des fourmilières humaines à déranger!... Je veux apprivoiser les Vents et les tenir en laisse.... Je veux une meute de Vents avec leurs dos souples de grands lévriers fluides, pour donner la chasse aux nuages flasques et barbus!

La respiration de mes frères dormants autour de moi imitait le sommeil d'une mer puissante sur la plage. Mais l'enthousiasme intarissable et jaillissant de l'aurore ne se contenait plus dans les montagnes, tant la nuit avait fait partout pleine mesure de parfums et de sèves héroïques. Paolo Buzzi, soulevé brusquement par cette marée de délire, se tordit comme dans les affres d'un cauchemar.

— Entendez-vous les sanglots de la terre? Elle agonise dans l'horreur de la lumière!... Trop de soleils se sont penchés sur son chevet livide! Qu'on la laisse dormir, encore, toujours!... Donnez-moi des nuages, des monceaux de nuages, pour cacher ses yeux et sa bouche qui pleure!...

A ces mots, le Soleil, nous tendit du bout de l'horizon son volant de feu tremblant et rouge.

— Lève-toi, Paolo! — criai-je alors. — Empoigne cette roue!... Je te sacre chauffeur du monde!... Mais hélas! nous ne pourrons pas suffire au grand travail du Rail futuriste!... Notre cœur est encore plein d'un immonde fouillis: queues de paons, coqs pompeux de girouettes, et jolis mouchoirs parfumés!... Et nous n'avons pas encore chassé de notre cerveau les lugubres fourmis de sagesse... Il nous faut des fous!... Allons les délivrer!...

Nous nous approchâmes des murs imbibés de joie solaire, en longeant un vallon sinistre, où trente grues métalliques soulevaient, en crissant, des wagonnets pleins d'un linge vaporant, stupide buanderie de ces Purs nettoyés de toute logique!...

Deux aliénistes apparurent sur le seuil, catégoriques; mais comme je n'avais entre les mains qu'un éclatant fanal d'automobile, c'est avec son manche de cuivre poli que je leur inculquai la mort.

Des portes grandes-ouvertes, fous et folles, debraillés et mi-nus, sortirent par milliers, en torrent.... De quoi rajeunir et farder la face ridée de la Terre.

Les uns voulurent aussitôt brandir les clochers étincelants, en guise de cannes ivoirines; d'autres jouaient au cerceau avec des coupoles! Les femmes peignaient leur lointaine chevelure de nuages avec les pointes aiguisées d'une constellation.

— O mes fous, ô mes frères bienaimés, suivez-moi! Nous allons poser le Rail sur les cimes de toutes les montagnes, jusqu'à la mer!... Combien êtes-vous?... Trois mille!... Pas assez!... D'ailleurs l'ennui et la monotonie épuiseront vite votre bel élan!... Allons vite consulter les fauves des ménageries qui campent aux portes de la Capitale!... Ce sont eux les seuls vivants, les seuls deracinés et les moins végétaux!... En avant!... A Podagra!... à Podagra!... »

Et l'on partit, jaillissement formidable d'écluse...

L'armée de la folie se rua de plaine en plaine, coulant dans les vallées, regagnant les sommets, avec l'élan fatal, facile, d'un liquide en d'énormes vases communicants, et mitrailla enfin de cris, de fronts et de poings, les murailles de Podagra, qui tinta comme une cloche.

Les gardiens, soûlés, tués ou piétinés, la marée gesticulante inonda l'immense couloir boueux de la ménagerie, dont les boxes grillées, pleines de toisons dansantes flottaient dans la vapeur des urines sauvages, et tanguaient plus légères que des cages de serins entre les bras des fous.

Aussitôt le règne des lions rajeunit la Capitale. La rébellion des crinières et l'effort volumineux des croupes en leviers sculptaient les façades!... Leur force torrentielle, excavant le pavé, transforma les rues en tunnels aux voûtes éclatées... Toute la végétation malgré les habitants de Podagra fut entourée. Les maisons pleines de ces branches hurlantes tremblaient sous l'averse de l'effroi criblant les toits.

Avec des élans brusques et des lazzis de clowns, les fous enfourchaient les belles croupes indifférentes des lions qui ne les sentaient pas... Et les [illegible] cavaliers de s'ébaudir aux paisibles coups de queue qui d'instant en instant les désarçonnaient... Tout à coup les fauves s'arrêtèrent, les fous se turent devant les murs qui ne bougeaient plus...

— Les vieux sont morts!... Les jeunes ont fui!... Tant mieux!... Vite!... qu'on arrache les statues et les paratonnerres!... Vidons les coffres d'or!... Lingots et monnaies!... On refondra tous les métaux precieux pour la pose du grand Rail militaire!...

L'on sortit, folles et fous gesticulants, lions, tigres et panthères chevauchés à cru et tour à tour culbutant leurs cavaliers que l'ivresse débraille, raidit, disloque dans un échevellement..... Podagra ne fut plus qu'une cuve immense, pleine d'un vin riche qui se creusait de remous globuleux en ruisselant vers les portes aux ponts-levis sonores, entonnoirs qui tremblent.

Nous traversâmes les ruines de l'Europe et nous entrâmes en Asie, éparpillant au loin les hordes terrorisées de Podagra et de Paralysie, comme des semeurs pressés éparpillent leurs graines d'un geste circulaire.

III.

C'était à la nuit haute, presqu'en plein ciel, sur le plateau persan, sublime autel du monde, dont les gradins démesurés portent des villes populeuses. Rangés à l'infini le long du Rail, nous haletions sur des creusets pleins de baryte, d'aluminium, d'oxyde de fer et de manganèse qui d'instant en instant épouvantaient les nues de leur explosion éblouissante. Tous gardés en cercle par la ronde majestueuse des lions, queues raidies, crinières balayantes, qui trouaient le ciel profond et noir de rugissements ronds et blancs.

Mais lentement le sourire brillant et chaud de la Lune déborda hors des nuages craqués... Et comme elle apparaissait enfin toute ruisselante du lait grisant des acacias, les fous sentirent leur cœur se détacher de la poitrine et monter vers la surface de la nuit liquide...

Tout à coup un grand cri déchira l'air; une rumeur se propagea; on accourut... C'était un fou très jeune aux yeux de vierge, qui venait de tomber foudroyé sur le Rail.

Son cadavre fut vite soulevé... Il tenait entre ses mains une fleur blanche et désirante, dont le pistil remuait comme la langue d'une femme. D'aucuns voulurent la toucher, et ce fut mal, car aussitôt, avec la facilité d'une aurore qui se propage sur la mer, une verdure sanglotante se dégagea miraculeusement de la terre plissée de vagues inattendues.

De la houle bleuâtre des prairies émergeaient vaporeusement les chevelures d'innombrables nageuses, qui ouvraient en soupirant les pétales de leur bouche et de leurs yeux humides. Alors dans la noyade des parfums, nous vîmes grandir peu à peu autour de nous une forêt fabuleuse, dont les feuillages voûtés semblaient épuisés par les caresses d'une brise trop lente. Il y flottait une tendresse amère... Les rossignols buvaient l'ombre odorante avec de longs glouglous de plaisir et tour à tour pouffaient de rire dans les coins, jouant à cache-cache comme des enfants espiègles et malins.... Un sommeil suave gagnait l'armée des fous, qui se prirent à crier de terreur.

Aussitôt les fauves se ruèrent à leur secours. Trois fois, serrés en pelotes bondissantes, et par des assauts crochus de rage explosive, les tigres chargèrent les fantômes invisibles dont bouillonnait la profondeur de cette forêt de délices. Enfin la trouée fut faite, énorme convulsion de feuillages meurtris, aux longs gémissements qui réveillèrent les lointains échos bavards nichés dans la montagne. Mais comme nous nous acharnions tous, côte à côte, à délivrer nos jambes et nos bras des dernières lianes affectueuses, nous sentîmes tout à coup la Lune [illegible], la Lune aux belles cuisses chaudes, qui s'abandonnait langoureusement sur nos échines brisées de fatigue. — Quelqu'un cria dans la solitude aérienne des hauts plateaux :

— Tuons le clair de lune!

Les uns coururent aux prochaines cascades; des roues géantes furent dressées et des turbines transformèrent la vitesse des eaux en des spasmes magnétiques qui, par des fils, grimpèrent sur des poteaux jusqu'à des globes lumineux et bruissants.

C'est ainsi que trois cents lunes électriques biffèrent de leurs rayons de craie éblouissante l'antique reine verte des amours.

Et le Rail militaire fut posé, rail extravagant qui suivait la chaîne des plus hautes montagnes, où s'élancèrent aussitôt nos véhémentes locomotives empanachées de cris aigus, de cime en cime, se jetant dans tous les précipices et regrimpant partout, en quête d'abîmes affamés, de virages absurdes et d'imdossibles zig-zags... En cercle au loin, la haine illimitée marquait notre horizou

hérissé de tumulus... C'étaient les hordes de Podagra et de Paralysie, que nous réjetâmes dans l'Hindoustan.

IV.

O poursuite acharnée!... Nous enjambons le Gange!... Enfin, enfin, le souffle impétueux de nos poitrines chassa devant nous les nuages rampants, aux contournements hostiles, et nous aperçumes à l'horizon les sursauts verdâtres de l'Océan Indien muselé de rayons d'or. Vautré dans les golfes d'Oman et de Bengale, il préparait sournoisement l'invasion des continents.

Au bout du promontoire de Cormorin que cerne une bouillie d'ossements blanchâtres, voilà l'Ane géant et decharné, dont la croupe de parchemin grisâtre fut creusée par le poids délicieux de la Lune... Voilà l'Ane savant au membre prolixe couturé d'écritures, qui brait depuis toujours sa rancune asthmatique contre les brumes de l'horizon, où trois grands vaisseaux s'avancent, immobiles, avec leurs hautes voilures semblables à des colonnes vertébrales radiographiées.

Aussitôt l'immense troupeau des fauves chevauchés par les fous tendit sur les vagues des mufles innombrables, sous le tourbillonnement des crinières, qui appelaient l'Océan à la rescousse. Et l'Océan répondit à l'appel arquant un dos énorme, en secouant les promontoires avant de prendre son élan. Long temps il essaya sa force en ondoyant ses hanches et répliant son ventre aux flic-flacs sonores entre ses vastes fondements élastiques...

Puis, d'un grand coup de reins, l'Océan put soulever sa masse et surmonta la ligne zigzaguante des rivages... Alors la formidable invasion commença.

Nous marchions dans l'enveloppement des vagues piaffantes, grands globes roulants d'écume blanche, qui douchaient les croupes des lions... Ceux-ci, rangés en demi-cercle autour de nous, prolongeaient de toutes parts les crocs, la bave sifflante et les hurlements des eaux.... Parfois, du sommet des collines nous regardions l'Océan gonfler progressivement son profil monstrueux comme une baleine immensurable qui se pousse en avant sur un million de nageoires. C'est nous qui le guidâmes ainsi jusqu'à la chaîne de l'Himalaya, refoulant devant nous le grouillement en éventail de toutes les hordes de Podagra et de Paralysie, que nous voulions acculer contre les flancs du Gorisankar.

— Hâtons-nous, mes frères..... Voulez-vous que les fauves nous dévancent?... Nous devons garder le premier rang, malgré nos pas qui pompent les sucs de la terre!... Fi de nos mains gluantes et de nos pieds traîneurs de racines!... Oh! pauvres arbres vagabonds que nous sommes!... Il nous faut des ailes! Construisons donc les aéroplanes!

— Ils seront bleus! crièrent les fous: pour mieux nous dérober aux yeux de l'ennemi, et nous mêler à l'azur claquant du ciel, sur les cimes, quand il vente!

Les fous ravissent aussitôt des manteaux turquoise à la gloire des Bouddhas dans les vieilles pagodes, pour construire leurs appareils volants.

Nous taillons nos aéroplanes futuristes dans la toile ocreuse des voiliers. Les uns ont des ailes équilibrantes et montent en portant leur moteur comme des condors ensanglantés portent des veaux convulsifs. Le mien est un triplan multicellulaire à queue directive, 100 HP, huit cylindres, 80 kilogrammes... J'ai entre mes pieds une mignonne mitrailleuse que je puis décharger en pressant un bouton d'acier..

Et l'on part dans l'ivresse d'un pilotage agile, d'un vol vif, pétillant et léger, scandé comme une chanson à boire et à danser.

— Hourrah! nous sommes enfin dignes de commander la grande armée des fous et des fauves déchaînés! Hourrah! nous dominons notre arrière-garde: l'Océan et son enveloppement de cavaleries écumantes!... En avant, fous, folles, lions, tigres et panthères... Nos aéroplanes seront vos drapeaux de guerre!... Nos aéroplanes seront vos maîtresses passionnées!... Elles nagent, les bras ouverts, sur la houle des feuillages. Elles paressent indolemment sur l'escarpolette de la brise!... Regardez, là-haut, à droite, ces navettes bleues.... ce sont les fous qui balancent leurs monoplans sur le hamac du vent du sud!... Quant à moi je suis assis comme un tisserand devant son métier et je tisse l'azur soyeux du ciel!... En voulez-vous de ces vallées fraîches et de ces montagnes bourrues dont nous rasons les cimes?... En voulez-vous des troupeaux de brebis roses, accrochés aux versants des collines, qui s'offrent au couchant?... Tu les aimais, ô mon âme!... Non! non! Assez! Jamais plus, tu n'auras de pareilles fadeurs! Les roseaux dont nous faisions jadis des chalumeaux forment l'armature de mon aéroplane!... Nostalgie! Ivresse triomphale!...

« Nous atteindrons bientôt les habitants de Podagra et de Paralysie, car nous filons malgré les rafales contraires.... Que dit l'anémomètre? Ce vent a une vitesse de cent kilomètres à l'heure! Tant mieux!... Je monte à une hauteur de deux mille mètres pour dépasser le plateau.... Voilà, voilà les hordes... là, là, devant nous et déjà sous nos pieds!... A pic, regardez donc, entre les masses de verdure, l'affolement de ce torrent humain qui s'acharne dans la fuite!... Ce fracas? Le craquement des arbres! Ah! Ah!... Ils sont tous acculés contre la haute muraille du Gorisankar!... Et nous leur livrons bataille!... Entendez-vous nos moteurs qui applaudissent de joie?... — Holà! grand Océan Indien! à la rescousse!

Il nous suivait solennellement, culbutant les remparts des villes vénérées

et désarçonnant les tours illustres, vieux cavaliers dans leurs armures qui tintent, croulés bas du garrot marmoréen des temples.

— Enfin, enfin vous voilà donc devant nous, grand peuple fourmillant de Podagreux et de Paralytiques, lèpre hideuse qui dévore les beaux flancs de la Montagne! Nous volons à tire-d'aile contre vous, avec à droite, à gauche, le galop de nos frères les lions et derrière nous l'amitié menaçante de l'Océan qui nous suit pas à pas pour empêcher tout recul!... C'est une simple précaution, car nous ne vous craignons pas!... Mais vous êtes innombrables! Et nous pourrions bien épuiser nos munitions en vieillissant durant le carnage!... Je réglerai le tir!... La hausse à huit cents mètres!... Attention!... Feu!... Oh! l'ivresse de jouer comme au collège!... Oh! l'ivresse de jouer aux billes de la Mort!... Et vous ne pourrez plus nous les chiper!... Vous reculez encore?... Ce plateau, sera vite dépassé!... Mon aéroplane roule sur ses roues, glisse sur ses patins et s'envole de nouveau! . Je me mets debout au vent... Bravo, les fous! En avant le massacre! Tenez! je coupe l'allumage et je descends pour atterrir paisiblement — vol plané, stabilité magnifique — au plus fort de la mêlée!

« Voici la furibonde copulation de la bataille, vulve géante que tiraille le rut du courage, vulve informe qui se déchire pour mieux s'offrir au spasme terrifiant de la victoire prochaine!... Elle est à nous, j'en suis certain, puisque nos fous lancent déjà leurs cœurs en plein ciel comme des bombes!... La hausse à cent mètres!... Attention!... Feu!... Notre sang?... Oui, tout notre sang, à flots, pour récolorer les aurores malades de la Terre!... Nous saurons bien te réchauffer entre nos bras fumants, lamentable Soleil décrépite et frileux, qui grelottes sur la cime du Gorisankar!

F. T. Marinetti.

D'imminente pubblicazione:

FUTURISTI e PASSATISTI

Documenti, Polemiche e Conferenze

Elegante volume illustrato, di 500 pagine.

LE POESIE LUSSURIOSE

di Giuseppe Lipparini

Disegno di U. VALERI

GIUSEPPE LIPPARINI

A CEBÈTE.

I.

Mèlitta sono, la figlia di Polidamante liberto,
e per le piazze d'Atene risplendo fra tutte l'etère
Venere stessa mi diede le membra e la bella figura:
e le benigne Grazie mi empirono il cuore di canti.
Tale io tocco la cetra allorchè primavera compare,
e pei boschetti sacri io sfido a cantar gli usignoli:
qùando nel seno profondo mi giungon le punte d'Amore,
e il giovinetto amato mi attende languendo su l'erbe.

II.

Pura incorrotta fui un tempo, negli orti paterni
lungo il Cefisso ombroso, in vista all'acropoli sacra.
Rara appariva appena la prima lanugine; il seno
morbido e liscio come quello d'un pingue fanciullo;
rigida l'anca, e il femore un poco sporgente sui fianchi.
oh, non sembravo allora, no, la Callipigia Afrodite!
Lungo il Cefisso ombroso al rezzo dei mirti giacevo,
come colei che aspetta: e ahimè non sapevo che cosa

III.

Targelióne, il mese dolce ai temperati tepori,
lungo le siepi mi aveva composto gran serti di rose.
Dolce era l'aria, più dolce la notte il lucor della luna.
Dalla paterna casa uscivo a la riva del fiume,
e denudata allo specchio dell'acqua miravo le membra
agili. Tremolavano nell'onda profonda i candori,
e le mie braccia distese perdevansi lungi col fiume,
mentre brillavano come vaganti pianeti i miei occhi.

IV.

Scesi talvolta nel fiume, di giorno, e la madre era meco.
Tutta mi davo all'amplesso dell'acque, e pensavo le storie
delle fanciulle antiche rapite dai fiumi amorosi.
Ahi, che passato era il tempo in cui tra le selve su l'onde
gl'imperituri iddii violavan le donne mortali.
Onde, tornando a la riva, le membra più fiacche pe 'l bagno,
languida sulla sabbia piegavo tremando i ginocchi,
ed invocavo il vento perchè mi rapisse con lui

V.

Vidi di là da le siepi, un giorno di Targelióne,
un giovinetto, bello al pari di un dio immortale.
Sola vagavo tra i lauri, tra i mirti, tra i folti rosai,
e mormoravo in cuore un canto di Saffo la bella
Vidi di là da le siepi il mio giovinetto fatale.
pallida come la neve sorrisi appoggiata ad un lauro.
Agile come un cervo balzò con un lancio nell'orto:
tutta mi strinse al seno, e poi mi baciò su la bocca.

VI

Fu per quel bacio un incendio che m'arse per tutte le [membra,
Quando la sera calò mi chiusi nel mio ginecéo.
e sul lettuccio, sola, piangevo con lacrime molte.
Arse le fauci avevo per inestinguibile sete:
brividi lunghi alle reni, e fremiti al ventre lascivo,
urgere il sangue sentivo al petto, e gonfiarsi i due seni.
Tutta la mia persona, nel grande delirio d'amore,
come un fuscello tremava, che s'agita scosso dal vento.

VII.

Mèlitta fu quella notte, nell'orto fra i caldi sentori,
la prima volta preda del furto rapace d'amore.
Sanguinar la mia carne con intollerabile strazio
feci; e la folle arsura in braccio a colui maledissi.
Folle! la notte dipoi tornarono i cupi furori
ebbra discesi ancora laddove il mio dio m'aspettava.
Ratti passarono i giorni · e chi rammentava quel male?
Solo il piacere, oramai, a me concedeva Afrodite.

VIII.

Quando tornò l'autunno e il mese dei grappoli dolci
(e il quindicesimo anno mi s'era perduto nel tempo),
abbandonai la casa del padre e divenni di tutti.
Ben cinque mine io prendo da quegli che tutta mi vuole:
ché su la terra intiera non v'é giovinetta più bella,
e per il vasto mare la fama di Mèlitta vola.
Solo Cebéte, il figlio del caso, o fors'anco di un dio?
quando mi vuol mi possiede, e sol per il prezzo d'amore.

IX.

Ecco, Cebéte attendo nell'atrio fulgente di marmi.
Caro, non sono più quella che avesti nell'orto del padre,
rigida e pura come un giovine pioppo a febbraio.
Ma d'ogni parte a me la morbida carne fiorisce:
erti i bei seni, i fianchi lunati, le cosce possenti,
florido il vello d'oro, più caro di quello d'Eéta.
Onde io temo un eroe che armato con nuovi Argonauti
qui, su le spiaggie d'Atene, non me lo venga a rapire.

X.

Molti di già sul mio seno passarono uomini, molti
del loro immenso amore parlaron con rotte parole
Pure, se attendo te, ancora mi brucian le fauci:
ancor con brividi lunghi si piegano in arco le reni.
Chè non poss'io tenerti per sempre col capo fra i seni,
quando ti vedo gli occhi morenti celarsi nel bianco:
e di te piena, nel cuore avendo appagata la brama,
cedere al sonno, e così dentro le tue braccia morire?

A PERSEFÒNE.

« Mèlitta, viene domani la primavera, non sai? »
mi dissero i giovani ieri.

Onde pensai nel mio cuore un canto a Colei che si desta
ed esce dall'Erebo fondo.

Piene di fiori le mani mi vidi, e ricolme le siepi
di bianche corolle nel sole.

Piove: la terra scompare in folti velami di nebbie:
e rugge lontan la marina.

Sopra le piante in fiore discendono i falchi stridendo;
è questa la mia primavera.

Tutta la terra è triste, vi regna sovrana la morte.
Oimé, Persefone, che fai?

EPIGRAMMA.

Qual fra le tante bellezze di tenera donna non sazi?
Una, ch'io sappia, una sola ch'hanno le vergini in sé.

Quella non sazia, poiché per sola una volta è goduta.
Cade, quel fiore di sangue: né rifiorisce giammai.

L'altre più vaghe beltà non hanno la grazia fuggente
ch'ha questa sola, o Glicèra, che non ritorna mai più.

LE CILIEGIE.

Ieri vagavo nell'orto con Lyde, l'ancella fidata
Presso a la fonte, un ciliegio porge le sue bacche rosse.

Cogline! — dissi. Volevo gustar la dolcezza del frutto
che risfavilla nel sole, simile a un piccolo cuore.

Ebbi il canestro; mangiai, più ghiotta più gaia di un bimbo;
poi folleggiando mi posi penduli i frutti agli orecchi.

E mi specchiai nella fonte. O Lisia, i due grossi rubini
che mi donasti, non hanno più malioso splendore.

Ché mi sembrava tornare fanciulla, e specchiarmi nell'acque,
pura e tranquilla, amico, come - è gran tempo! — già fui.

MELITTA A FILOGÌNA.

I.

No, Filogina, non amo gli amplessi e l'amor de le donne;
Saffo soltanto mi piace se per Faone sospira.

Esco dal tiepido bagno, e mentre la schiava mi terge
(bianca nei tremuli specchi ride l'ignuda beltà),

leggo le ardenti parole che tu, Filogina, mi scrivi:
« Mèlitta, dolce giacere sur un lettuccio di piume,

tutto stringendo sul cuore il fior de la tua giovinezza,
tutte suggendo coi baci quelle tue morbide carni.

Vieni: ti attendo la notte, allora che timido appare
dietro i roseti sul colle l'arco di Artèmide iddia:

e che il silenzio divino a lunghe carezze suade,
e la marina sul lido parla a le stelle d'amore. »

II.

Bella tu sei, Filogina; e molti sospirano invano,
molti che pongono te sopra le donne d'Atene.

Tu non ti curi di loro, ma lasci la voglia dell'uomo
piangere sulle tue soglie come scacciata mendica.

Ma nella casa raccogli le vergini impubi e l'etère,
cui la tua bocca par dolce più che le strette dell'uomo.

Alta tu sei: rassomigli Artèmide la cacciatrice:
vergine come la dea dicono gli uomini te.

Schiette e sottili le membra tu vanti: di Mèlitta pingue
come ti piacquero i baci e le riposte beltà?

Un giovinetto tu sembri: hai corti e ricciuti i capelli:
come ti piacque la chioma morbida e lunga che ho?

III.

No, Filogina, non amo gli amplessi e l'amor de le donne
voglio il piacer violento onde è interrotta la vita,

e non è sangue nel cuore, e gli occhi si velan di tenebra.
e per le reni fiaccate lento il sopor si diffonde.

Voglio sentirmi costretta dentro due braccia furenti:
sopra le morbide carni Ercole stesso terrei.

Dolce la notte tenere dormente sul petto Cebète,
il giovinetto tebano simile a un fulvo torello.

Ecco: l'attendo qui nel mio viridario fiorente
dove mi cantano l'acque vecchie canzoni d'amore.

E, nel pensar solamente, un brivido lungo mi scuote,
mentre ne l'acque si specchia l'arco lunare che nasce.

FILOGÌNA A MELITTA.

Un giovinetto io sembro? ho corti e ricciuti i capelli?
Anche Fedone, il cinèdo caro al tuo bello Cebete.

Ieri donasti a l'amante con perle e zaffiri un anello:
oggi superbo ne va per i teatri Fedone.

Venere Callipigia, o Mèlitta bionda, somigli:
ah, quel cinedo solo può gareggiare con te.

Misera, e tu non sai l'inganno, e non sai che dividi
letto ed amor di Cebete con lo sbarbato istrione.

Lascia l'ingannatore: io t'amo, io t'amo, e ti voglio;
tu non sospetti neppure certe carezze ch'io so.

Mèlitta, dalla mia casa già tutte le donne ho cacciate,
lunga sui folti tappeti piango d'amore per te.

PANATHENAIA.

No, ch'io non posso col canestro in capo
biancovestita andare al Partenóne,
né accompagnar le vergini innocenti
sù per il colle.

Giorni lontani, quando pura e ignara,
esile come un giovinetto salcio,
venni pur io a celebrar le feste
Panatenèe!

Ora il mio cuore è tormentato e stanco;
temo e sospetto, e non so far che pianti.
Intollerabil questa vita mia
m'è divenuta.

Porpora ed oro avvolgono le membra,
pendono gemme dagli orecchi. Oh come
dolce sarebbe rivestire il lino
tra le fanciulle!

EPIGRAMMA.

Io, che riposo qui, sotto il marmo scolpito, già fui.
Ebbi dolcissimo il fiato, teneri e languidi gli occhi.

Ero pei facili amori la complice astuta e discreta,
e su le cupide coppie cesti di fiori versai.

Tutti mi adorano: tutti attendono il mio ritornare.
O viandante, una rosa! La primavera son' io.

HESPEROS.

Ora la primavera sfiorisce morendo negli orti.
aliti caldi passano.

Theros, la diva ardente dagli occhi di fiamma si accosta:
le fonti si disseccano.

Sfogliansi già le rose per entro le siepi di mirto,
e le fanciulle attendono.

Forse l'amato giunge furtivo al calar de la notte:
le stelle e i cuori palpitano.

L'ACETOSELLA.

Folta nell'orto fra la menta e il timo,
giù per il clivo che discende al mare,
cresci cercata e celebrata, o erba
acetosella

Spesso Glicèra ti raccolse in mazzi
per mescolarti con il fieno ai bovi,
e, per gustar l'acidulo sapore,
ti mordicchiava.

Troppo sembrasti grata alla fanciulla;
ieri, per troppo assaporarti, cadde
presa dal sonno sovra il verde mucchio
ma non è morta,

chè Sofronisco medico le infuse,
mentre col volto pallido giaceva,
dentro la bocca lievemente schiusa
una bevanda.

Acetosella, sei come la vergine
aciduletta e pur desiderata;
chi vi raccoglie e vi assapora incauto,
resta ingannato.

Chè l'una e l'altra, quando è colta, morde
senza parere, nel profondo cuore:
e, come l'ape dal soave miele,
lascia il veleno.

ALLO SPECCHIO.

I.

Lyde, sommergi d'unguenti i miei disciolti capelli;
versa nell'acqua del bagno gli odori più rari e più acuti.
Scegli fra tutte le vesti che giacciono dentro i forzieri
quella più ricca e più bella che diedemi Lisia l'arconte.
Porgimi quel diadema che porta una luna di perle,
ed i pendenti d'oro con astri di gialli topazi
Recami poscia lo specchio, perch'io mi contempli nel bronzo,
se paio bella ancora, o vecchia divengo oramai.

II.

Chi più di te potrebbe, o silenzioso e discreto,
fido fra tutti gli amici, rispondere al dubbio che m'arde?
Ecco, mi vedo entro te: e mi paio più bella che mai.
Anche Afrodite dovrebbe nel mio cospetto celarsi.
Lucide tanto non vidi a donna mortal le pupille,
poi ch'Ebe stessa ministra le grazie de' miei diciott'anni:
né Filogina, né altre, fra tutte l'etère d'Atene
possono di giovinezza, ah, paragonarsi con me!

III.

Ohi, tanto peggio la doglia mi giace confitta nel cuore!
Tristo Cebète, perchè tradirmi col sozzo cinedo?
Fresca io sono e fiorente: mi coprono d'oro gli amanti:
uomini e donne con me vorrebbero a prezzo giacere.
Amo te solo: mi dono pel solo diletto d'amore.
Bello, ma povero, sei: ti compro le vesti e i cavalli;
altri non voglio che giaccia fra quelle tue braccia feroci.
Solo al pensare io piango, io grido, mi strappo i capelli.

IV.

Quando verrai questa notte, le porte saranno serrate:
« Mèlitta, Mèlitta! » invano picchiando ai battenti, dirai.
Io, fra le coltri distesa e senza dormir lacrimando
ti lascerò gridare infino al venir de l'aurora.
Poscia verrò a le soglie con gli occhi dolenti di pianto,
e ti dirò: « Fedone ti attende: perchè non ci vai? »
No, non andare, io son folle! Qui, solo con me, mio diletto!
Forse menti Filogina Son pazza d'amore: perdona.

NAUSICAA.

Leggo di Omero l'epopea divina·
e sono come la fanciulla ignara
ch'ode cantar le turbe di lontano
sopra un gran fiume.

Lauri con mirti ombreggiano la riva:
passano i venti a lo stormir dei pini;
sotto le rose già sfogliate, è dolce
ora dormire.

Sento il fragor del cocchio, e strilli e risa:
già lungo l'acque sull'argentea sabbia
splendon la bianca veste ed i capelli
di Nausicàa.

Tarda quest'oggi il tuo venir, Cebete:
lascia ch'io sogni il corso de l'Ilisso,
e mi riveda nei rosai paterni,
vergine ancora.

TIRESIA.

I.

Quando ti vedo morire su questi miei seni d'avorio,
e un'ombra ti scende sugli occhi:

quando ti sento gridare siccome un destriero che cerchi
pei prati la cara compagna:

quando, perchè ti sorrido, ti vedo tremare i ginocchi,
e piangere s'io ti respingo:

penso, o diletto, la sorte toccata nei tempi a Tiresia,
e sogno di far come lui.

II.

Uomo vorrei diventare, un giorno, un sol giorno de l'anno.
Vuoi farmi la grazia, Afrodite?

Rigide e dura le membra che sono sì pingui e sì molli:
ricciuti e tosati i capelli.

una lanugine bionda, qui sopra le guance di seta,
e forza di atleta nel braccio;

bene io saprei superare le donne e le loro malizie:
chi meglio potrebbe di me?

AD AFRODITE.

I.

Sopra il giaciglio amoroso il sole improvviso ci colse.
Già trionfava nel cielo il cocchio dai roggi cavalli,
nè su le nostre pupille il sonno per anco scendea;
ma tutta notte Cebète aveva gridato d'amore
sopra il mio candido ventre, dentro queste mie braccia furenti.
Rapida giunse l'aurora, e noi seguitammo a morire;
ma, quando venne il sole, io diedi in un pianto dirotto,
mentre Cebète al sonno cedeva in un nimbo di raggi.

II.

Piansi, celando la faccia tra i lunghi capelli: e mi parve
che mi fluisse la vita, al par di una fonte, dagli occhi.
Il giovinetto dormiva contento e di me non curava:
pallido come la cera, e pur con le labbra ridenti
Io mi sentiva le reni fiaccate e tremanti i ginocchi,
e nelle tempia i polsi battevano quasi per febbre.
Dentro lo specchio mi vidi con gli occhi cerchiati d'azzurro,
e, su la fronte, una ruga diritta, presagio di morte.

III.

Ecco: io aveva pensato di uccidere il fulvo Cebète
sopra le morbide coltri per un folle eccesso d'amore,
tutta la notte ed il giorno, infino che morto non fosse
e, nell'estremo amplesso, scomparsa non fossi pur io!
Ecco: ed il giovine amato già sazio di me riposava,
mentre nel lago del cuore cozzavano i miei desideri.
Rotte le membra di rosa: e pur la mia carne fremeva.
E lo scotevo invano, per essere ancora di lui

IV.

Dimmi, Afrodite, perchè, se Mèlitta bionda è cercata
come una dea, se a lei accorrono i ricchi da lungi,
se per un bacio solo mi diede un talento un arconte,
e la mia fama trascorre di là dal lontano Oriente:
dimmi, Afrodite, perchè io piango, e mi rodo, e sfiorisco
pel giovinetto tebano che m'ebbe per primo sul fiume?
Molti darebber la vita per me, che non hanno talenti;
dimmi, perchè voglio lui, che mente, sorride, e tradisce?

V.

Queste parole ti dico vagando negli orti sul colle;
e da lontano il mare sorride fra i mirti e gli ulivi,
mentre una fresca voce intuona di là da le siepi
una canzone d'amore. M'accosto: è Glicèra, la figlia
del giardiniere, e raccoglie un grande canestro di rose.
Vergine ancora, non sa le pene che infonde ai mortali:
nè le parole ardenti che canta le turbano il cuore,
ma così pura sorride, ch'io piango se penso qual fui.

IL CINEDO.

Disse l'ancella: « Lo vedi? là, sotto il Pecile; è Fedone:
quello che passa e sorride dentro ad un crocchio d'efebi. »

Stetti: era bianco e biondo, aveva i capelli ricciuti,
e camminava scotendo l'anche siccome una donna.

Parvemi ch'ei non fosse un maschio, ma il bello Androgino:
certo un bel mostro, foggiato di crudeltà con lussuria.

Lisia, che a caso passava, mi disse: « Bellezza, che fai? »
tanto ero muta ed attenta in contemplare il cinèdo.

Ira nel cuor non avevo, sibbene un rammarico acuto
Ah, chè non ero pur io perfida al pari di lui?

LO SPILLONE.

Poi che, Glicèra, del tuo primo sangue
la bianca veste ti si tinse, e ormai
passi più lenta e languida, e sospiri,
tra le fanciulle:

èccoti, a fine di raccôr le chiome
già svolazzanti, questo argenteo spillo;
chè si conviene, a vergine matura,
erta la chioma

Serbalo: ha forma di stiletto; un giorno,
quando in amore sarai fatta esperta,
figgilo all'uomo — nè la man ti tremi —
dentro nel cuore.

MELITTA A FEDONE.

Dicono che tra gli efebi nessuno è più bello di te:
dicono che fra le donne Mèlitta è pari ad un sol.

Lascia l'amor dei fanciulli! Non sai le delizie ch'io serbo
per chi mi piace e mi dona la giovinezza coi baci!

Uomo non sei? Non ti freme il rapido sangue nei polsi?
Sopra un bel seno languire, pari dolcezza non v'è.

Bella io sono: le reni ho salde, siccome polledra:
ah, che nascosti tesori serbo, o Fedóne, per te!

Vieni: la notte discende solinga sulla mia casa;
presso la soglia, nel lume fioco sospiro pensando.

Giungono chiari dagli orti i trilli dei rusignoli;
cantano l'erme fontane verso le stelle del ciel.

Mèlitta attende ignuda, disciolti i fluenti capelli;
pensa, e le stillan dagli occhi lacrime di voluttà.

FEDONE A MELITTA.

Mèlitta, tu lo sai: non cerco l'amor de le donne;
anzi nessuna, giammai, mi tenne sul ventre impudico.

Unica Filogina entrò nel mio letto una notte;
ma Filogina, si sa, è una donna e non è.

Pure tu sei così bella, ch'io piego in pensarti i ginocchi
come davanti alla dea che Prassitèle scolpì.

No, non mi tentano i baci, le strette furenti, ed i molli
voluttuosi abbandoni, nè le riposte beltà.

Pure verrò da l'etèra che splende fra tutte le donne
come la luce del sole sopra le stelle notturne.

Presso l'altar d'Afrodite attendimi, bianca ed ignuda:
fa che l'incenso bruci come nei templi sul mar.

Ardano mille faci; non arda, ti prego, il tuo cuore:
chè, se volessi baciarmi, Mèlitta!, io fuggirei.

Voglio restar su la soglia, mirarti così lungamente,
ridere e piangere insieme, senza sapere il perchè.

L'ATTESA

Quale sgomento nel cuore m'infuse il crudele Fedóne?
Non fui mai così pallida.

Cade la notte: mi sento un palpito forte; ho paura.
Lyde, accendi le fiaccole!

Sai? fra non molto verrà l'ambiguo mostro ch'io voglio
o soggiogare o uccidere.

LA PROVA.

I.

Ahi, ora intendo perchè Cebète da Mèlitta fugge!
Di troppo è possente il cinèdo.

Nuda, coi folti capelli diffusi pei seni di neve,
fremendo vendetta, aspettavo.

Mai la lussuria nel cuore più rabida morsemi, mai;
le poppe mi ardean come brage.

Ercole stesso io avrei fiaccato, ruinato, distrutto
con queste mie deboli braccia.

Sentia nel ventre profondo il viscere occulto vibrare,
com'è d'un vampiro la bocca

Sugger la vita al cinedo volevo, ed abbatterlo al suolo,
dissanguarlo, farlo morire.

II.

Venne: balzai dal giaciglio col cuore in tumulto: tremavo,
bellissima come una dea.

Volli parlar: non potevo. Ed egli crollava la fronte
guardandomi con un sorriso.

Gelo mi prese nel sangue; fuggì dal mio ventre la brama,
la fredda paura mi vinse.

Quale bagliore negli occhi brillava a la bestia perversa?
Un serpe, pareami vedere.

Stette così su la soglia a lungo, nè fece parola,
nè mai tralasciò di sorridere.

Poi se n'andò lento e molle. Allora gittai un gran grido;
ma il mostro era in salvo e lontano.

III

Troppa è la pena; morire sarebbe la più dolce cosa:
discender nel buio e sparire.

Ahi, ma lasciare Cebète non voglio, non posso; la morte
più cara sarebbe con lui.

Oh, questi seni fiorenti, di dove il capezzolo spunta
siccome un bocciòlo di rosa!

Oh, questo piccolo ventre, che in fondo s'adombra di un vello
più lieve che il musco nei boschi!

Oh, mie bellezze sì vane, poichè vi dispregia Cebète,
Cebète, l'ingrato garzone!

Voglio nel circo donarmi al popolo tutto, a dispregio
del sozzo fanciullo che amo.

LE VIOLETTE.

Quando negli orti paterni ancora abitavo, e il mio seno
puro ignorava gli affanni e le vendette d'amore,

spesso passava una donna di là dal muretto; e tornando
era più pallida, e aveva gli occhi color di viola.

Cumuli di violette parevano sotto le ciglia.
Onde le chiesi: « Perchè torni ogni sera così? »

Rise; e mi disse. « Un giorno saprai questo dolce mistero.
Sappi ora sol che più dolce cosa nel mondo non è. »

Poi se n'andò sorridendo. Ed io mi specchiava a la fonte
quasi ogni dì, per vedere le violette spuntar.

LA POLLEDRA.

Quando negli orti paterni ancora abitavo, e il mio seno
puro ignorava gli affanni e le vendette d'amore,

Càllia, un amico del padre, diceva segnandomi a dito:
« Ecco una svelta polledra. guardala dallo stallone! »

Che mi chiamasse polledra ridevo; ma in cuor mi pungeva
arditamente il desio ch'ei mi chiarisse il suo dir

Rise; e mi disse: « Un giorno saprai il violento mistero.
Sappi ora sol che più dolce cosa nel mondo non è. »

Ond'io guardava ogni giorno saltar le cavalle nei prati,
se comparisse il maschio a rivelarmi il mister.

AMORE.

Vidi passare una volta la donna dagli occhi di viola,
Ma gli occhi eran rossi; e piangeva.

« Oh!, dissi, « piangi; e perché? » « Il mio giovinetto è
nè vivere io so, senza lui. » [partito;

Forse il suo figlio? « Fa cuore o madre..... » Rispose.
io figli non cerco, ma amore! [« No, no!

Quello ch'io piango è l'amante, Callino, il più bello fra
Callino, fuggito da me! » [gli uomini,

« E vuoi morire? Ma quale diletto ti dava l'amante? »
Fanciulla inesperta, ridevo.

« Quale i più ricchi tesori del re dei Persiani — rispose —
potrebbero darmi giammai

Tutte le stelle del cielo darei, per vederlo una volta.
O Mèlitta, amor tu non sai! »

Eros vittorioso, quel giorno conobbi tua possa;
e il cuor mi tremava per te

IL CUORE.

Sopra il suo cuore giacevo, nell'orto, al riparo di un pino.
Cebète, già sazio, dormiva.

Languida e stanca, pur io voleva concedermi al sonno,
discreto fra tutti gli amanti.

Ma, sotto il seno sinistro, il cuor mi batteva più forte
di quel di una tortora ch'io

forte serbassi rinchiusa fra queste mie floride poppe.
« O cuore, mio cuore, che hai? »

Non rispondeva il mio rosso padrone. Bensì palpitava
siccome dovessi morire.

Ratta balzai su Cebète, cercai la sua bocca ferigna.
Mi disse: « Sei folle? » E dormiva.

IL BAGNO.

I

Esco dall'acqua; Cebète un tempo assisteva al mio bagno,
ed aiutava l'ancella a tergermi i lunghi capelli.
Poi, così fresca e odorosa, con sè mi tenea sui ginocchi;
bocca con bocca, cercava con agile ardire i tesori,
e mi faceva vibrare per un delicato piacere·
fin che Afrodite regina mi celava gli occhi nel bianco
ed io volea esser tutta del giovin più bello di Adone.
Ora son sola; l'ancella mi guarda ed ignara sorride.

II.

Lyde, sorridi? Son bella, e godi tu pur nel mirarmi.
Anche le donne mi ammirano, e brucia d'amor Filogina.
Chè non vad'io con lei a scorno del sozzo Cebète?
Se non mi valse l'amore di un giovine, forse mi giov
star fra le candide braccia della giovinetta ricciuta?
Forse ella il farmaco tiene che possa donarmi l'oblio;
forse è piacer delicato uscire dal bagno con lei,
e, bocca con bocca, lasciarle quest'agile corpo in balìa.

III.

Folle io sono; Afrodite, non farmi impazzare così.
Questo che m'arde nel seno, e batte a le tempie, e mi sforza
quasi a gridare, cos'è? Perchè più non cedo all'invito,
come una volta, dei giovani che mi coprian di gioielli?
Tienti le gemme, o Lisia; chè Mélitta omai più non vuole
lucro ritrar da la sua, ahimè, così vana bellezza.
Vuole più tosto recarsi di notte ai bordelli del porto,
e, sopra un rozzo giaciglio, godersi con gli ebbri nocchieri.

IV.

Lyde, così: sulla nuca raccogli in un nodo i capelli,
dammi a le braccia l'unguento venuto da lidi lontani.
Scegli dipoi tra le vesti la meglio gemmata, e i calzari
ch'hanno le fibbie incrostate di verdi smeraldi e di perle.
Portami quel diadema che m'ebbi dal re dell'Epiro,
e, per le mani, lo scrigno ricolmo di gemme e d'anelli.
Bella voglio essere oggi per l'amor mio che m'aspetta.
Lyde, non rider! L'amante che aspetto si chiama *la Morte*.

LE FOGLIE.

Bimba sedevo sul fiume, allora più chiaro e più bello;
e i pioppi si sfogliavano.

Volli afferrare una foglia che discendea roteando;
ma l'ebbe l'onda rapida.

Vidi la foglia appassita andar lungo l'acque, lontano
con il mio desiderio.

Tale discendo sul fiume vorace; e già presso è quel mare
dove gli affanni dormono.

MERIGGIO.

Ah! riposare su l'erba nel caldo meriggio, e sognare
il giovine amato con me!

Ed allungare la bocca più ardente che mai, per baciarlo:
destarsi, e trovarlo con me!

E, tra la veglia ed il sonno, gettargli al bel collo le braccia,
e ridormire così.

I TESORI.

Poveri miei tesori, inutile fonte di gioia!
Ricordi, Cebète, la prima

volta che i cupidi sguardi spingesti ai vietati misteri?
Ah, sia maledetto quel giorno!

Pur, se ripenso l'ardire ch'ebbe la tua bocca sanguigna,
si piegano vinti i ginocchi.

A PERSEFONE.

Vergine, quando in Enna Plutone rapace ti cinse,
e dalla piccola mano cadevano i fior del narcisso,
e le compagne intorno stridevano per la campagna,
e Primavera ti apparve fiammante nel fuoco del dio:
vergine, quando ti accolse nell'Èrebo fondo la notte,
e sopra il talamo d'oro fosti sottomessa nel sangue:
maledicesti forse l'Amore, e chiamasti Afrodite
ingannatrice e perversa, piangendo il tuo fiore distrutto.

Vergine più non sei; e quando il marito ti afferra
più non bestemmi l'Amore, ma invochi gridando la morte:
morte sì dolce, che tu, benchè non caduca, la chiedi.
Anche alle dee sarebbe dolcezza morire così

Sorte diversa a me tocca, o dea che m'avrai nel tuo regno
oggi, per questo veleno sì verde nel vaso d'argento.
Diedi, volendo, il mio sangue a quello spergiuro Cebète:
or che vorrei morire nell'ultimo amplesso, non posso

Dunque conviene ch'io beva a spegner la furia del senso,
che nelle viscere m'arde più assai che un vulcano di fiamma.
Disdegnerai nel tuo regno l'etèra che in mille giacigli
seppe fiaccare le reni a mille, ed or muore d'amore?

Accoglierai la dolente in mezzo a la folta boscaglia
dove gli amanti piangono la vita e l'avverso destino?
Mormora al piede degli olmi eterni la torba fiumana,
e chi si specchia nell'acqua non vede che un'ombra di sangue.

Oh, pochi istanti, e poi berrò la bevanda fatale
Quando verranno gli amici ch'io stessa invitai al banchetto,
mi troveranno bianca e zitta sul letto, e diranno:
« Mèlitta, dormi? Suvvia è l'ora di accender le fiaccole »

Mèlitta tacerà; e forse l'ancella fidata,
Lyde, vorrà destarla, scotendola soavemente.
« Dormi? Gli amici son pronti. Perchè non rispondi? » Il
pieno di brividi allora premerà la folla festante [silenzio

« Forse sia morta? » dirà la piccola etèra Callisto
che già tentò di morire, anch'essa per causa d'amore.
« Morta?! » « Sù, Mèlitta, parla! » « È fredda; il suo
[cuore non batte. »
Tutta la turba ululando, il mio nome, il mio nome urlerà.

Io non udrò quelle strida; ma prona dinnanzi al tuo seggio
ti pregherò, Persefòne, perchè, quando muoia Cebète,
tu non lo prenda furtiva nel talamo, il bel giovinetto!
Anche nel regno dei morti io l'abbia compagno in eterno.

Giuseppe Lipparini.

Disegno di U. VALERI

ALEXANDRE MERCEREAU

UN JEUNE ÉCRIVAIN DE GÉNIE
ALEXANDRE MERCEREAU

Elfride

Au noble poète Valère Brussov.

La fine poussière du ciel s'évanouissait délicieusement sur le gravier d'or du lac, miroir ensorceleur. Baignée par l'incantation des feuillages et le charme virginal de sentir en sa chair la caresse palpitante de la lumière, Elfride avait puisé dans cette eau claire la plus grande partie de sa vie — de la vie. — Un jeu puéril ne l'avait-il pas amenée à connaître l'âme enclose de ce mystère! Combien il est vrai que les harmonies se révèlent aux cœurs naïfs. L'initiation n'a souvent pas d'autres causes que la volonté du surnaturel dans les menues choses quotidiennes. Que de fois, fuyant le château sombre où les heures marmonnaient de [illegible] sermons, elle était venue vers le miracle des fleurs — des fleurs ses yeux les fleurissaient, sa troublante haleine les embaumait!

Sa mère, tout au long des heures, tramait dans la solitude de la bibliothèque d'infimes songeries dont se diaprait une existence toute intérieure, active et passionnée là pour ce qu' indifférente et muette au-dehors.

Elfride, âmelette vierge de commerce éducateur, ne s'était point détachée des liens originels du globe. Ils se répondaient l'un l'autre en perpétuelle confidence, se livrant jusqu'à leurs intimes secrets. Ainsi fut-elle amenée à suivre le vol des mouches d'or — autre miracle bien attirant — vers les roseaux frissonnants des rives.

Un lac, et minuscule soit-il, tout le ciel s'y baigne avec ses nuages bombant des voiles sur cette mer; avec ses oiseaux et ses étoiles. Le jaser dévotieux des saules, le zinzibulement des flots, enfin cette profondeur céleste de l'eau, l'avaient pénétrée d'angoisse mystique. Le lac lui fut une seconde sphère d'existence. Elle y épela plus de rêveries — la seule vraie vie comme la véritable n'est que la charpente des songes — que dans tout le reste du château maussade, avec le parc sévère et morne, et le rempart des coteaux sauvages les emprisonnant.

En lui il y avait plus que l'attraction de la nature, le racontar évocateur des ondes et l'infinie merveille de l'éther. En cette insaisissable fluidité, il y avait le visage esotérique d'Elfride, ce visage fleuri d'ombre et de lumière. Par lui, elle apprit à lire dans son âme et à en comprendre les caractères sacrés.

La première fois qu'elle fit connaissance d'elle-même, Elfride sentit qu'elle ne s'appartenait déjà plus. Des fiançailles s'étaient nouées; dorénavant elle serait la servante effacée de la mélancolique héroïne, entrevue soudain, avec la blessure mer-lointaine de ses yeux, le sang lunaire de sa chevelure, l'illusion-perdue de sa bouche, la pulpe estompée de sa chair. Pour la beauté de cette image serait à jamais son âme limpide et sonore, où se refléchissait un monde plus grandiose que dans les étangs, où chantaient plus d'harmonies que dans la voix des bourgeons naissants, où frissonnaient plus d'enchantements que dans le parfum des étoiles.

Une aube glauque d'hiver Elle tenait à la fenêtre la diaphanéité de son être que noyait la splendeur de ses cheveux trop lourds. Ses yeux contemplaient la neige obstinée à couvrir d'un nimbe blanc le paysage décharné, triste hymen qui déflorait le ciel sans reflorer la terre!

Le lac dormait depuis longtemps, engourdi par la carapace maudite de la glace.

Sous des sanglots longuement retenus, les larmes d'Elfride s'écoulèrent abondantes et berceuses, et dans la tiédeur de la chambre un bien-être endormeur pénétra son cœur douloureux. Une torpeur étrange suintait des murs et gagnait des victoires aériennes. La poussière des meubles prenait un parfum de caveau d'église, et l'atmosphère avait un goût léger de moisi. Le dessin fané des tentures sembla s'animer de couleurs vives, et du grand miroir de la chambre morte, des chuchotements psychiques glissaient. Il n'y avait pas lieu de supposer qu'une chose humaine faisait frouter là une caresse de soie; le pur temple des dessous d'une femme a des cantiques non plus suaves, mais moins immatériels, et, cependant, une robe bruissait sur le parquet. Elfride inquiète, porta son regard à la glace profonde. L'onde en était plus lumineuse que celle du lac, et la vision d'Elfride s'y évoquait plus lucide et sereine. Ses yeux sous l'ombrage délicat du front ouvraient un inviolable tombeau de paix où se recueillait une âme immobile

Et sous l'émotion de l'inattendue mystagogie, elle s'affaissa, pâle et radieuse: la transmigration inéluctable venait de s'opérer... Elle ne quitta plus guère la grave demeure où sa mère diaprait de rêveries magiques la forêt vierge d'un destin que les heures traversaient sans laisser leur trace.

Pour Elfride, fut troublée l'harmonie séculaire des pièces. Le château recélait tant de miroirs que les murs de sa chambre ne les purent bientôt plus accueillir. La tenture verte à ramages d'argent n'égaya plus la clarté du soleil par les midis; elle ne connut plus la caresse de la lampe par la solitude des soirs, ni les jeux amoureux de la lune par les nuits calmes. Elle se peupla des prunelles insondables des glaces. La chambre verte devint un palais magique dont les murailles ouvraient sur l'inconnu mille fenêtres — mille fenêtres, mille regards sur soi, réceptacle de l'infini

*

Les miroirs ont comme les hommes leurs raisons, comme les femmes leurs caprices, comme tous deux leurs méfiances et leurs injustices.

Pour avoir en eux subi des chocs, Elfride sut que les choses, comme les êtres, ont leurs méchancetés et leurs manies. Il faut un temps pour que de l'union des essences éclose l'amour. Encore ne naît il parfois des rencontres que la haine irrémédiable. Malheur à qui possède une aura hostile à celle de l'invisible universel! Etre voué à l'aversion des mortels n'est rien, car on en connaît facilement les causes, mais ne pas savoir quoi vous frappe et pour quelle fin! Ne vit-on point dépérir de langueur une jeune fille à qui le sort ne permettait de contempler d'elle qu'un visage repoussant et l'horreur d'une chair violacée, alors qu'elle possédait à la vérité les plus jolis traits et la plus superbe carnation du monde! Et cet éphèbe mort d'apercevoir toujours dans son miroir, au travers de son corps translucide, un squelette ricanant, étrange appel de l'au-delà! Et tel autre, à qui le simple voisinage d'une glace donnait des frissons de terreur! C'est l'âme même des hommes que l'âme des miroirs va chercher au repli souvent trompeur de la chair. Aussi, qui veut se détacher du visage apparent de quelqu'un, doit le regarder attentivement en cette onde claire. *Il ne le reconnaîtra pas.*

*

Un jour que les lys sanglotaient à la harpe, sous l'effeuillement amoureux de ses doigts, Elfride entrevit dans le réseau d'or des cordes un nain bizarre Sa voix avait la douceur soyeuse des perles, et sa face l'étrange couleur d'aube de la rosée Il ne portait rien avec lui et, cependant, à mesure qu'il parlait, ses mains s'emplissaient des objets qu'il énumérait.

« Je possède là, dit-il en frappant sur sa poitrine, plus de choses merveilleuses qu'en peut rêver un cœur de fille. Voici des parures si diverses que la reine Ahhotpou n'en eût pu souhaiter de plus parfaites Les plus riches étoffes de l'Orient, des broderies de Babylone aux balteus byzantins, des sandales tyrrhéniennes aux jibons japonais. Préfères-tu des parfums? Athénée m'en donna la recette. Sur les indications d'Héraphile j'ai pris la Marjolaine à Coos, mon nard vient de Tarse, l'iris de Cysique, l'œnanthe de Chypre, la rose de Phasélis, le safran de Rhodes, le mastic de Chios; voici l'aurone, la straté, la Noix de ben, le Métopion, la Cinnamome et le Kyphi fait de seize substances. Antiphane t'enseigne qu'il faut, pour tes pieds et tes mains le parfum d'Egypte, pour tes joues et tes seins celui de Phénicie, pour tes bras de la Menthe crêpue, pour tes sourcils de la Marjolaine et pour tes genoux et ton cou du Serpolet... *Henrici Cornelli Agrippæ ab Nettesheim,* tu trouveras dans cette, œuvre — je te la céderai par-dessus le marché — un chapitre sur la puissance des odeurs et la manière dont on peut, de leur chef, obtenir plus de pouvoir miraculeux qu'en eut Appolonius de Tyane... L'Amétyste gravé d'un ours; l'aigue-marine enchassée d'or et marquée d'une grenouille, la chalcédoine d'un homme à cheval; le corail d'un homme armé du glaive; l'émeraude, d'un étourneau; le grenat d'un lion; l'onyx noir d'un chameau; la sélénite d'une hirondelle; la topaze d'un faucon; l'hyacinthe, elle te donnera la stérilité; la perle, elle sauvegardera ta chasteté Je te dirai le secret des propriétés magiques des pierres, la symbolique des plantes, des nombres et des couleurs... Je te con-

seillerai des pantacles. Voici celui du soleil placé sous le nom divin d'Iévé, c'est celui de la gloire et de la royauté; celui de Vénus, sous la protection de Monachiel et de Véralian tu connaîtras l'amour... Préfères tu des anneaux: le serpent enroulé, de Saturne, ou à tête de lion couronné, de Phébus; l'aigle, de Jupiter; le phallus égyptien... selon ton mois de naissance la bague de plomb et de mercure; de cuivre rouge et d'étain; d'or et de fer... avec sa topaze, au nom *Tonucho*, il te rendra invisible; au nom *Topinoch* il te sauvera de tes ennemis; au nom *Asmahor* il te donnera l'amour de qui tu le convoites... la table des demeures de la lune, des heures planétaires des anges... la flèche d'Abaris et le secret d'Al-Borack; la corne de la chèvre Amalthée; une main de gloire; la quadratrice de Dinostrate; le sel de la suprême sagesse; enfin l'UNIQUE DIMENSION, celle qu ignore la mathématique transcendante, elle est celle du plan total et *révèle le sens de la vie*. Mon bahut est plus grand que le monde, il détient la loi de l'équilibre, il est l'empire de l'absolu: Fais-y ton choix ou prends-le tout... Et puisque tu ne veux rien je t'offrirai l'insondable mystère futile des miroirs. J'ai recueilli ceux des Mages de la Perse et ceux marqués de sang humain des Magiciennes de Thessalie; le miroir fatidique De Didius Julianus; les miroirs constellés de la Mirandole, ceux d'Archimède; celui de l'évêque de Vérone et celui de Colas di Rienzi! Magnétiques, théurgiques, narcotiques; de jade polie, de pyrite, d'obsidienne, d'airain, de cuivre, d'acier, d'argent et d'or, je les ai tous, je les ai tous. J'ai le miroir de Messaline ou bien celui de Cléopâtre, je ne sais plus, mais prenez-le, je vous le donne

⁂

Il y a dans les miroirs l'âme de celles qui se mirèrent en eux avec bonheur Imprégnés des éléments sympathiques de l'être qui, pour l'amour de son visage — la plus belle incarnation du cœur — les chérit, les choie, les caresse, les miroirs ne se bornent pas à refléter une image neutre et froide. Ils empruntent à l'essence de la vie un peu du fluide qu'elle prodigue à tout dans son rayonnement perpétuel, et riches des trésors ogygiques, ils font don de leur eau merveilleuse à quiconque place entre les rives d'or de leur cadre, son existence. C'est ainsi qu'Elfride, initiée au langage occulte de leur pur gel d'azur, put engager avec la seconde elle-même qui se baignait en eux, de longues conversations muettes. Ce qu'elle en apprit, c'est toute l'histoire étrange et compliquée — et si simple — de la femme, avec ses étonnements, ses inquiétudes, ses terreurs, ses émotions, ses espoirs et ses douleurs, ses illusions et ses peines, ses oppositions incompréhensibles, ses luttes ou ses acceptations, ses chutes et ses triomphes, ses sourires et ses larmes et les faiblesses qui sont sa force. Mais si, éparses en eux, Elfride découvrait des parcelles de ce qu'était son entité, en un seul — c'était en l'ancestral miroir de la chambre des couches — par la communion totale et divine, elle se présentait à elle-même une et intégrale. En lui seul elle se livrait toute frissonnante de rêves, nostalgique et mystérieuse, avec sa passion surnaturelle des silences, son hyperconscience des correspondances célestes, sa connaissance de l'indéniable union de la vie et de la survie et enfin son cœur, palpitant de la grande noblesse de l'amour, sans lequel le bonheur n'est qu'un mirage, et la vie un désert de glace

⁂

L'étrange bijou d'or, et décevant, celui qu'un marchand d'orviétan donna quelque jour à Elfride Cléopâtre ou Messaline l'avait-elle manié *in menstibus suis*? Brutus de Dyrrachium donne un sûr moyen de rendre au miroir ainsi souillé son éclat. Mais Messaline ou Cléopâtre ignorait sans doute le précepte. Etrange et capricieux bijou, en effet, que celui-là. Il ne devenait terne qu'à l'approche perturbante des femmes. Une commotion violente avait blessé au cœur la jeune fille lorsqu'elle en approcha pour la première fois, et elle comprit qu'un être maudit habitait là, malfaisant à qui forcerait ses ondes à entrer en intimité avec les siennes. Pourtant la fillette se sentait poussée vers lui par une force inéluctable. Elle s'épuisa vainement à la conquête du fluide ennemi, et s'en trouva le front las et l'œil assombri du cerne.

Les jours glissaient le miroir restait hostile; dans son eau enténébrée comme la prunelle d'une morte, un destin était inscrit. Et dans le vieux miroir de la chambre des couches une inquiétude habitait qui gagna l'âme et le corps d'Elfride. Une honte énorme était en son cœur, et Elle avait peur de sa cha[illegible]

La lune argentait les roseaux frisselant sur la berge du lac Dans la chambre tiède des miroirs une longue forme blanche glissait du bijou d'or Elfride, apâlie de frayeur, éleva des poings sur son lit, la diaphanéité, de son être. Un cri d'angoisse restait figé à ses lèvres, et le tombeau de ses yeux dévorait la ténèbre lunaire. Quelque chose d'inaccoutumé lui brûlait les entrailles. Elle sentit en sa poitrine une légère déchirure, et la splendeur de sa chevelure sembla bien lourde à [illegible]

Au matin, le miroir d'or brillait de toute la clarté du soleil, le vieux miroir de la chambre des couches était brisé Une perle de sang avait roulé sur la cuisse blonde de la jeune fille, morte pour que quelqu'œuvre de malédiction fût accomplie

Alexandre Mercereau.

La main de gloire

À ANDRÉ ROUVEYRE.

Dans le désarroi de cette heure sinistrement avancée, le cadran lunaire ne marquait plus rien. La nuit borgne était bien celle attendue pour abandonner ce repaire de hibou où me retient tout le jour l'appréhension de rencontrer sur mon chemin la face camuse de l'Homme-aux-dents-de-loup. Mais, tout de même, cette nuit était intolérable. Je sentais sa haine de ne pouvoir m'attirer dans le giron étroit du néant, au contact des tentacules invisibles dont passait sur ma peau l'ardent troupeau. Peut-être allais-je troubler quelque manifestation sordide du *sol, cet endroit où l'on enterre!* Possible! Je ne me gêne pas pour si peu. N'ayant rien à démêler avec ce qui omit de me consulter avant de me placer ici-bas, je ne me détourne jamais de ma route, si ce n'est pour fuir la face camuse de l'Homme, venu de l'enfer.

L'abîme du boulevard était scrupuleusement moulé par les hautes murailles des maisons agrandies de silence. Il eut été difficile de saisir, sur le masque informe de leur ombre, la lueur d'une vitre. La ville avait étranglé ses fils, tant pour les soustraire à la traîtrise de la ténèbre que parce qu'elle ne saurait admettre qu'en son sein quelque chose veillât durant son sommeil. Les devantures des boutiques avaient soigneusement ramené sur elles le manteau identique des volets de fer, et, à la parfaite quiétude des becs de gaz sans feu, on comprenait que pas un intrus ne passerait par là jusqu'au petit jour. Pourtant, une diligence attardée cahotait à toute volée surs le pavés disjoints. Les gros yeux de ses lanternes bavaient sur sa face mafflue une atroce lumière de soufre. Les haridelles fumantes, époumonnées et boîteuses par surcroît qui la trainaient, ressemblaient à de monstrueux jouets de carton bouilli. Aucun cocher ne les conduisait. Sans doute, ivre et stupide, était-il tombé quelque part sous le disgracieux véhicule qui l'avait enfin écrasé. Ou bien, il avait roulé sous la table de l'auberge où l'avait oublié le bonhomme, soucieux de clore, à cette heure sinistrement avancée, sa bicoque. Ah! je connaissais cet étrange cortège, c'était le dernier de la saison. Ses haques empaillées savaient où se remiserait la guimbarde. Leur infernal ballet disparut au tournant de la nuit, et lorsque je n'entendis plus le tintamarre de ferraille et de verre, et le grincement criard des essieux, je jetai, de ma tabatière, un ultième coup d'œil oblique sur l'horizon.

En quelques bonds, ayant franchi les étages, j'atteignis le seuil où se livrait l'espace à mon pied conquérant.

Je commençai ma rapide et monotone promenade, aspirant à grand flot la farouche sérénité nocturne. Mon pas possédait la prudence de la sève. Il importait de ne point troubler l'inertie ambiante. Mon esprit absorbé par les non-problêmes ne pouvant souffrir les manifestations extérieures, je ferme mon front à l'univers, mais je dois le respect à ce qui dort un œil ouvert pour guetter l'instant de la bonne vengeance.

Pourtant, comme le cheval dans la forêt, — il la traverse au galop; elle dresse les piliers hallucinants de ses arbres, agite les formes fantastiques de ses buissons, éploie le mystère de sa conspiration plaintive, et cependant, il court sans frayeur, faisant jaillir du silex des étincelles, lorsque, soudain, son naseau frémit; il a senti dans l'herbe l'odeur du cadavre: le fermier assassiné cet hiver, la vieille crevée derrière le fagot maraudé, et la bête se cabre, hennissante, en dépit du cavalier effaré de l'épouvantable chose qu'il ne devine pas — je fus pris tout-à-coup de la frénétique horreur de la solitude. L'angoisse nouvelle faisait le vide en mon cœur et l'heure borgne pesa plus lourdement à mon épaule, opérant à mon cerveau comme, au fardeau, le mouvement basculatoire du levier.

L'effroi dans l'âme, je m'enfuis vers la demeure du seul homme qu'épargnât *une incurable misanthropie* (?)

Le rayon visuel des Yeux-Courts, peuple stupide, est si pauvre qu'il ne leur permet pas de voir plus haut qu'où portent les pieds. Je puis donc sans crainte ouvrir sur mon ami cette lucarne: ils n'y atteindront jamais. Je serais navré si ces quelques lignes détruisaient de paisibles légendes à bailler à des chacals. Que l'ombre continue à s'épaissir autour de lui, et qu'ainsi sa demeure reste entourée du réseau maudit de la crainte, beaucoup plus propre à la protéger de l'invasion que ne le serait celui de

la vénération. Il importe avant tout d'échapper à la curiosité directe de ses semblables, toujours préoccupés des affaires d'autrui alors qu'ils sont inaptes à diriger les leurs.

Comme premier point, mon ami avait tenu à n'avoir besoin de personne et à être lui-même parfaitement inutile. Si le jeu du passé ne l'eût pas fait possesseur de son domaine, il n'eût sollicité personne de contribuer à l'érection de son existence — eût-il payé au centuple le service prêté.

Je ne veux pas démontrer ici que là est la souveraine beauté et la seule sagesse, mais, je puis le faire remarquer, du pas où va l'humanité il faudra bien encore cent mille ans avant de pouvoir, sans aucune arrière-pensée, considérer son prochain. Par l'égalité du sens moral s'établiront des rapport loyaux, des échanges purs, dignes d'un esprit vraiment noble et élevé. En attendant l'âge d'or, plutôt que de se soumettre à la loi de l'Hypocrisie perpétuelle, mieux vaut se retirer loin de la demeure des frères répudiés. Dans une contrée où l'on ne se bat avec rien, au fond d'une caverne ou d'un bois qu'on n'aurait jamais dû quitter avant de s'être débarrassé du fauve, un lit de feuilles et d'herbes sèches suffit au repos des membres l'eau des sources, les racines et les fruits sauvages maintiennent l'équilibre vital. Ainsi, communiant avec la seule nature, possédant la haute vertu de la pensée désintéressée, peut-on faire son devoir dans la vie, c'est-à-dire attendre la mort Détenteur de moyens hyperchimiques, mon ami s'était mis à l'abri des exigences animales; il n'avait pas eu à s'enfuir vers le désert de la solitude, esclavage pour éviter l'esclavage.

Dans les combles de sa maison, il avait aménagé un bienheureux domaine. Un belvédère sphérique le surmontait, possédant le pouvoir de ne suivre la terre que dans son mouvement périphérique autour du soleil parce qu'il était lié à elle, et de garder toujours une direction immuable quelle que soit la position du globe, parcequ'il n'en subissait plus la puissance attractive. Mon ami possédait ainsi un logis absolument autonome, qu'il pourrait, quand telle serait sa volonté, lancer dans l'espace où il s'arrêterait pour ne plus obéir à aucune espèce de loi. En attendant il pouvait, selon les heures de la journée, se donner le spectacle d'avoir la terre soit parallèle à son corps devant, derrière ou sur les côtés, ou bien formant des angles variés au-dessus de sa tête lorsqu'il avait les pieds tournés vers la nue ou sous lui dans la position primitive

A part une forte table, un fauteuil de cuir, un fourneau et des tablettes, il n'avait pas de meubles — on ne pouvait compter comme tels un peuple de bocaux où dormaient les fœtus de toutes les espèces de bêtes de la glebe, et ces ustensiles: matras, cornues, alambics, receleurs d'arcanes: première matière, poudre de projection, teinture des philosophes, or potable, eau de soleil et cet élixir de vie dont sortirent des androïdes et des homunculus Non point qu'il attachât une importance quelconque à l'alchimie dont la faillite est depuis longtemps declarée, mais il avait fallu des jouets à son adolescence, et s'il avait jadis excursionné dans les domaines théurgique, goétique, spagyrique et usé de tout, depuis la yoga par la quelle on acquiert et apprend à cultiver le germe de toute force, jusqu'aux clefs-schémas de la connaissance universelle, jusqu'à la pierre ophtalmus qui rend invisible; depuis la baguette à polariser les fluides, jusqu'à l'épée à dissoudre les coagulats électriques et les agglomérats de puissance astrale, c'est uniquement parce que le premier devoir est de se rendre libre. Il ne se souciait nullement de co-régner dans un des quatre plans, puisqu'il était sûr de ne pas se voir conférer la puissance de modifier la loi génitrice et façonner une nouvelle face au monde, seule puissance digne de considération Elémentals, larves, éggrégores, anges, démons ou dieux ne feront rien pour nous, leurs fins n'étant pas les nôtres. Une entité est à jamais créée pour une sphère où *toutes sont égales en sort*, et n'en sortira plus. C'est l'envoûtement de la limite. Il n'y a rien à faire à rien Laissons aux thaumaturges, mages, mystiques leur orgueil ou leur spéculation et tenons-nous dans la réserve absolue Je ne développerai pas *maintenant* l'idée passive-négative dont mon ami était le principe incarné Je dirai seulement que, à côté, et non point en dehors de la vie — qu'il ne pouvait arrêter parce qu'elle ne lui appartenait pas — il n'aspirait à rien, sinon à se dominer. L'empire de soi-même est le seul sur lequel chacun doit gouverner Maître-esclave de lui seul, c'est-à-dire dieu, il pourra de son reflet embellir l'univers dont il héritera la raison de se dire la conscience Ainsi avait-il réduit à sa fonction-reine — celle qui pense — toutes les autres fonctions, ses vassales. C'était enfin l'exemple du manuate ayant triomphé du quadrupède son eternel triomphateur, et de l'esprit ayant terrassé sa servante-aveugle, la chair, sa perpétuelle directrice

Parvenu à subtiliser sa matière, il l'avait amenée à l'état simple de vibration essentielle. Il n'avait besoin pour la nourrir, ni des vaisseaux sanguins, ni des poumons trop exigeants. Les ondes d'une atmosphère filtrée baignaient les organes intéressés et les rajeunissaient. Il était d'ailleurs sur la voie d'une découverte lui permettant de se passer bientôt même de ce service étranger Ainsi avait-il franchi en quelques enjambées les étapes des contingences riches en vicissitudes, et s'était il placé de plein-pied dans la connaissance de l'absolu, domaine du progrès, — le progrès ce que ne connait pas encore l'être de notre basse sphère et qui, pour

avoir vaincu la matière brute qui ne lui appartient pas, crie au miracle quand il n'a pu en plusieurs millénaires modifier volontairement un seul de ses organes, changer d'un millimètre la courbe de sa course, dompter ses instincts les plus viles, reculer sa mort. Il a emprisonné et canalisé des forces, il n'en a su créér et ne peut pas encore vivre dans l'eau, résister à la faim, traverser le feu, parcourir le globe ou l'air avec la rapidité qu'il emprunte à la vapeur, choir sur une planète, pénétrer le futur Comme tous les rois il n'est que le premier domestique de ses sujets, et le voilà de plus en plus esclave de la matière plus tyrannique à mesure qu'elle semble plier davantage les reins.

est perdu dans la forêt inextricable de ses pseudo-invertions et ne pourra plus s'en dépêtrer. J'aurais trop beau à démontrer comment en employant son génie à multiplier ses possibilités de plaisirs il a considérablement diminué ses possibilités de bonheur et augmenté ses certitudes de souffrance. Il a maladroitement fait dévier la ligne de sa vie, déplacé son centre de va, en effet, de l'avant, mais sur de fausses routes qui l'éloignent de plus en plus du bon chemin.

Je n'insisterai pas. Il est déjà trop à plaindre. Si l'univers est grandiloquemment ridicule de n'avoir pu accoucher que de ce protée-clown pour le doter de conscience, il est en outre bien criminel. On ne peut guère se divertir au spectacle des entreprises vaines de ses enfants, car il faudrait accepter de gaîté de cœur le pire spectacle de ses tares physiques et morales. A la vue de cette merveille vaniteuse mais pas si aveugle qu'elle en a l'apparence, mon ami dégoûté jusqu'à l'écœurement, plus qu'apitoyé, avait dès le début acquis pour tout ce qui respire un mépris à donner le vertige Pourtant il supportait auprès de lui un crapaud sans yeux au chant macaque, sous prétexte qu'il avait vécu cent ans dans une pierre et était doué d'une surprenante philosophie, et une mandragore en forme de membre viril, qu'il ne voulait pas arracher par crainte de la faire hurler

⁂

Ce soir-là mon ami me soumit quelques nouvelles idées sur les destinées cosmiques.

Placé dans une condition exceptionnelle par sa rayonnante présence, j'avais un sens de l'occulte assez développé Je percevais facilement les correspondances secrètes et peu de choses de l'autre domaine me restaient cachées. Je pus donc suffisamment faire face à ses lumineux propos, mais sur ce que j'appris, je dois me taire. Il n'est pas encore l'heure de parler à une humanité si pleinement puérile et gonflée de sottise que ce serait la conduire à la pire catastrophe que de lui révéler fut-ce une parcelle de sa Loi Un temps viendra où le savoir, dérobé subrepticement par quelques-uns, leur sera abandonné de bonne grâce, à charge pour eux d'en agir selon le meilleur intérêt de la terre. Silence donc autour du monde comme au-dedans!

Je dois avouer que, à l'issue de cette transcendante initiation, je me sentis pris de la peur énorme du savoir universel et, avec cette lâcheté de la bête, je tremblais à la pensée qu'il me faudrait traverser, *avec mon seul titre d'homme*, un quart de lieue encombré du chaos infernal de l'ombre. Je fis part de mon appréhension au vieillard qui du doigt m'indiqua, tenant à la muraille en vertu de je ne sais quel principe une main de gloire munie de sa bougie de graisse de phoque et de sésame Lapon. J'avançai vers ce chandelier macabre. Il se détacha de lui-même et, comme si tout un corps invisible fût derrière, il glissa devant moi et s'arrêta à la hauteur de mes yeux Sa mèche s'alluma à la porte et l'escalier s'illumina, à la fureur des araignées et des cloportes mettant des taches mobiles sur le nitre des murs.

Ce fut en bas que commença la terreur. Le boulevard informe ressemblait à une énorme tarasque contorsionnée. Les maisons s'effondraient sous le poids du songe des hommes. Le ciel était nu et vide d'étoiles, la ténèbre terreuse collait au gosier et, pour le sol, nous n'en parlerons pas, *tout le monde le connaît*

Les sens hyperesthésiés, j'avais déjà perdu l'impénétrabilité et commençais à percevoir l'infra-matière. Les ondes éthérées arrivaient directement aux miennes comme la mer tempétueuse au rocher qui l'arrête Je communiais avec les entités, aussi saisissais-je le fil d'existence de tous les êtres des maisons et les moindres menées de la planète Pourtant une chose me restait épouvantablement obscure malgré la tension de mon esprit. Quelle puissance guidait au travers de la nuit bâtarde cette main desséchée de pendu, et quelle but poursuivait-elle? Cette ignorance ne manqua pas de me remplir de malaise. Un fait nouveau ne contribua pas peu à augmenter ma souffrance.

Au croisement d'une rue, je fus subitement arrêté dans ma marche par un tourbillon insensé, fait de toute la clameur millénaire de cent mille morts, que laisse échapper chaque seconde la douleur des hommes. Or, nul ne paraissait entendre cet incroyable déchaînement de manture Aucun signe ne venait du ciel et les volets restaient clos sur les lugubres murs des maisons Etait-ce donc une manifestation qui me visait seul, que devais-je en prophétiser? Ma vision était à ce point imparfaite que je me sentais aussi isolé dans la vaste forêt de l'incompréhensible que n'importe quel profane. C'est-à-dire que, après une longue période de macération cosmique, d'ascétisme religieux de méditation bouddhique, loin d'avoir gravi les échelons de la sagesse jusqu'à la sphère de

l'être-absolu, j'étais encore à barbotter dans la vase des bas-fonds impersonnels. Que faire ? Que faire ? Un désespoir aigu me jetait des sanglots dans le cœur. Après avoir traversé les étapes les plus périlleuses, abandonnerais-je le voyage et rebrousserais-je le chemin ? Je ne pouvais plus avancer. Il me restait à aller vers les portes, de l'eau plein les yeux, des pierres dans l'âme et crier aux frères ennemis : « ouvrez à celui qui a voulu mâter la tempête et qui crut faire l'assaut de la montagne quand il roulait à l'abîme ! » Il eut sans doute été plus digne de se briser le front aux arbres de l'avenue, mais où voyais-je ce droit d'agir ? Bien au contraire, un ordre m'était intimé de poursuivre ma route. Fasciné par la clarté maudite, j'appartenais à la volonte qui guidait cette main. Elle m'eût conduit à reculons jusqu'à la première étincelle del Être, que j'eusse traversé sans hésiter tous les états effrayants du passé

Lorsque béa devant mes yeux le gouffre de ma porte, j'étais comme une âme vêtue d'airain. Mon pied supportait le poids de toute la terre, et mes membres engourdis refusaient de remuer Chez moi, je laissai choir mon corps énorme sur la planche où je repose chaque jour et ne sentis plus rien vivre

Lorsque je m'éveillai, le lendemain soir, la main de gloire était agrippée, lumineuse chauve-souris, au dessus de ma tête Ses doigts étaient recouverts du suaire épais de la chandelle fondue ; quelque chose du moi mort, le plus mauvais, achevait de s'y consumer. Un grand soleil jaillissait de mon cœur et je sentis que la plus terrible étape était franchie

Alexandre Mercereau.

SOUS PRESSE :

MAFARKA LE FUTURISTE

Roman africain par F. T. MARINETTI

E. SANSOT et Cie, Éditeurs – PARIS

Disegno di C. VALERI

BERARDO SBRACCIA

autore del romanzo:

La mia statua

presceltó fra i 238 lavori presentati al nostro

CONCORSO

PER UN ROMANZO ITALIANO INEDITO

LA MIA STATUA

di Berardo Sbraccia

1 maggio

Alto il pallido viso, chiari gli occhi, vermiglie le labbra, largo il petto, bianchissimi il ventre e le anche, muscolose e sode le cosce, egli, di tra i marmi del mio studio, sorgeva così, immobile: il sole gli baciava la testa e il petto, riflettendosi negli occhi d'una cupa misteriosità.

Egli fissava con attenzione il mio capolavoro « Natura » Dopo lungo tempo, disse

— Ricciardo, quella sfinge ha un'anima, un'anima meravigliosamente nostra, perversa cioè e divina amante del male. *Così* la fronte splende? *Così* le labbra ridono? L'anima sogghigna e splende, per certo nel marmo imprigionatasi da un vivo corpo umano

Trasalii — Mi guardò, tacque

— Oh no, Lelio! A un lato ha l'uomo primitivo che sta pauroso contro allo spettacolo dell'Universo, all'altro gli ultimi uomini nani che, disperati rincorrendo il sole, muoiono ha la sfinge, ch'è la stessa Natura: li guarda, sorride

— Più ampia e più indifferente sorride la Natura; che le importa degli uomini? Quel sorriso è troppo umano, è d'un sol uomo: tanto è individuale. Io irrigidisco se lo contemplo, però che ogni giorno parmi più freddo e più fermo· deve assimilarsi al marmo, e non vuole

Come io smetteva di modellare, egli si mosse (oh, quel passo Leve, quasi di ombra!) tolse da un vaso un gran fascio di fiori — viole, orchidee, rose rosse sanguigne — li aspirò disperatamente, li pose ai piedi della sfinge. E, rivolgendosi a questa, nella sua splendida e magnifica nudità, disse:

— Un'anima — ristette, — e, — indicandosi, — un corpo. Ah l'anima, quell'anima. L'anima mia! Io era rimasto senz'anima.

E il fiore sospirava al vento, e il vento al fiore: ha rapito la odorosa anima il vento, e la trasporta lontano: — la mette pei mari, ove la beve il corallo, o la depone sui fianchi d'un'aspra roccia, — e il fiore avvizzisce languido, reclina; sospirano, così, gli uni verso gli altri, per gli spazi i mondi — levasi a volo, su ampie ali, l'anima d'un lontano mondo, in un altro s'accoglie, lo muove simpatica, — e il mondo lontano muore; diffusa nel marmo la mia anima, io per certo vo rispondendo a qualche mondo morto, che in un remoto lembo dell'universo. s'isoli· non cieli, ma arido e freddo suolo, freddo, onde uno scialbore fioco trasuda — alberi, qua e là, dai rami lunghi e nudi, giganti scheletri a invocare qualche divinità ignota — e mugghio di venti gelidi — soffi di atomi spenti — e ombre a trasvolare; e, se i mondi d'attorno accolgano le possenti voci che convengono da tutte le parti del globo e rispondano armoniosi, più ampio è il mugghio di venti ripercosso dagli echi, e s'aggravano l'ombre. A codesto mondo, per misteriosa affinità, attraverso gli spazi mi riallaccio e parmi talora ch'io mi diffonda per esso — io, che son morto.

O, forse, altri universi, onde l'attuale s'è svolto, rimane a testimoniare qualche pianeta senza vita e senza moto· i circonvolgenti mondi ne rapiscono molecole, e se n'esprimono uomini, ch'errano solitari ed esuli, assordi se abbian sentori quando il cuore è stanco, a sera, e piange ogni pensiero — sentori di lontani pianeti che rotino rotino rotino, eterna monotonia spaziaria?

Ora, Lelio non mi ama più

Sedevamo, una notte, l'uno di faccia all'altra, io e Lelio, che appoggiava la testa — avendo la bionda chioma ravvolta alla

lliera Io lo guardavo; d'un tratto il dubbio che mi straziava e mi laccrava proruppe in angosciosa domanda:

Lelio, tu la ami, tu l'ami?

Lelio si drizzò d'un pallore divino; le trecce ricaddero Andò dinanzi alla statua, si spogliò (oh, il suo bel corpo più bianco del marmo!), salì sul basamento, coprì la statua di fiori, le baciò il viso, le mammelle, il ventre, e strisciava e spasimava sul corpo di lei.

Anch'io salgo sul basamento, cuopro la statua di fiori, le bacio il viso, le mammelle, il ventre, e striscio e spasimo sul corpo di lei. Tutto, il mio corpo torcesi, e rido, malvagio e folle.

Lelio non mi ama più, chè ama la mia anima cui la statua imprigiona, e la mia statua vive vive, e le aure la carezzano, e la irraggia il sole; io sono morto, io non sono che un povero corpo

4 maggio.

Ecco il mio sogno.

I. — E i venti urlavano, e i giorni vanivano nelle notti — e le notti s'addensavano, — e invano io andava chiedendo ai soli e alle stelle che splendessero anche per me; e altri giorni vanivano, e altre notti s'addensavano, ed erano mute e calme, e s'affoltavano le tenebre e sopra la dormente terra e sotto le nubi lievi un canto lento e quasi luminoso s'effuse, inondò gli spazi, era sospiri, tremiti, ritmi stanchi come di leggende lontane, sogni di altre vite, parole di dolorose anime trascorrenti cantavano forse, adunati dalle regioni che li hanno solitari abitatori, invisibili spiriti?

E le tenebre a diradarsi, e il canto a risonare; largo come un'ondata m'avvolse, per dove m'avviavano invisibili spiriti?

E mi ritrovo in un'isola, cui percuotono lividi mari, e opprimono cieli gravi — e un'atmosfera pesante mi circonda, e credo ch'ella emani dal mio corpo e l'isola è ampia, e sfuma in una trista penombra, ed è ampia e non so dove cominci io, dove ella, a morire — e questo regno di morte è il mio regno — questo regno di morte

II. — La palude, che si veniva slargando al mio sguardo, era ben singolare, e smisurata, e il vento, che vi soffiava basso, afoso e calmo sembrava mormorare fosche istorie, e i cipressi, a udirle, piegavano e confondevano le cime producendo lunghe, strane ombre, e correvano in molte file sino a un terreno molle e rossiccio in mezzo al quale uno scoglio s'ergeva, e la palude era seminata di ossa e la batteva la pioggia fredda, incessante, e la folgore colpiva i cipressi e si sprofondava nel suolo, e qualche lampo guizzava e, al chiarore dei lampi lo scoglio rideva, la palude ghignava seminata di ossa; e il ghigno era tale, così disperatamente ironico ch'io fantasticai che la palude fosse una palude di morti e che venissero ad adagiarvisi scheletri umani — e li vedevo al limite estremo pesanti, con grandi ossa, avanzare e riguardare e cadere, e sentivo il suono secco che davano le ossa cadendo, — e li componevo nella palude — e imaginavo che la melma della palude era gli atomi di milioni di scheletri, un enorme corpo imputridito, e che il ghigno era ghigno di morti e, così fantasticando m addentravo, e mi batteva la pioggia, e lo scoglio rideva — e un tuono echeggiò, forte e lugubre.

Per quale misteriosa rispondenza, al suo echeggiare — il tuono era certo un semplice fenomeno fisico, non era, no, il richiamo gigante di spiriti lontani, il tuono — per quale rispondenza si levarono, da ogni parte della palude, al suo echeggiare, i morti?

E andavano verso lo scoglio, e ne riconoscevo!

V'era il re, tutto maestà e serenità, alla cui morte si affermava arresterebbe il corso il sole — ed è morto, ed è spettro, e non ha stuolo di cortigiani: solo il buffone, dal collo breve e dalla bocca larga sino alle orecchie, lo segue, cinico e arguto; v'era l'uomo-fanciullo che visse, seduto sulla sponda di un ruscello e guardava scorrere le acque e sognava; e sacerdoti e guerrieri; e andavano; morti verso lo scoglio, — che rideva al guizzo di lampi.

E sull'immensa palude, seminata di ossa, si adunarono i nembi, e si scatenarono le furie dei venti, — e gli alti cipressi a ondeggiare cupi, e i venti a dirompere la pioggia, e la palude ha brividi, e gli spettri riguardavano di sullo scoglio lividi: ma, se pel contrasto degli elementi s'ergono monti, si scoscendono abissi, lo scoglio irride, fendesi, li assorbe; solo, imprigionatovi sino ai fianchi, il buffone canta, e la palude lo ascolta, calma; e io fantasticavo che la melma della palude era gli atomi di milioni di scheletri, un enorme corpo imputridito, e il suo ghigno — ghigno di morti, di morti

III — Onde ripeto, o Lelio, questa facoltà, di divenire?

Perchè io divengo talvolta l'ala d'un sogno che mi sfiori, un'imagine ch'io proponga alla mia mente, un pensiero che mi domini, — e, s'io mi raffiguri te, le mie membra diventano le stesse tue membra?

In un'esistenza anteriore, erano forse unite e da uno stesso atomo sorsero i nostri corpi a rispondere ai mondi, e ora l'uno

tende all'altro, come tornano al suolo, onde si levarono, le nubi, al mare le acque? O non piuttosto ebbero un'unica forma il tuo corpo e la mia anima che ora invochi attraverso il mio marmo, che prima amavi attraverso il mio corpo? E diviso dall'anima gemi, io gemo diviso da te: forse, anche per il desiderio di rifondersi tutte in una unità prima e semplice, vanno lacrimando per i cieli le stelle?

E, se l'anima non tornerà più a me dal marmo ove s'è imprigionata, Lelio, Lelio non tornerà?

IV. — Quando, la notte, il mio corpo domanda, e non ha, riposo, vengono, confuse, indecise, fantasie, ricordi.

A me bimbo parlavano d'una brutta regione abitata da un Mago che la trasformava secondo il suo volere; ecco vi fa la luce: dame e cavalieri vanno e sospirano, adolescenti e vergini danzano ignudi, selve s'illuminano fantasticamente e torrenti di luce dappertutto, luce, luce, luce; ecco vi fa le tenebre: un amante interroga quale fra le stelle sia la donna amata, e la ritrova, — una vergine, in sogno, sente e vede un bimbo popparle ai seni, gl'incantesimi vaniscono, si dileguano. Penso, confusamente, che così vaniscono gl'incantesimi del mio cuore, il mio cuore resta solo, non piange, non ride: è un muscolo rossiccio che batte, batte, batte, io ne odo il battito, si fa più lieve, più lieve, non lo odo più

Una solitudine immensa, sento il vuoto d'attorno, sento che il mio corpo discende, a poco a poco, cade, uno strato d'aria si riunisce sul mio corpo, ho il senso d'un cadere indefinito; poi, un fermarsi, un guardarsi d'attorno e un vedere annebbiato, un acutizzarsi dei sensi e tendersi, e un non so che angoscioso che ti opprime, sempre più ti opprime, ti schiaccia — e un'ombra ti si stende attorno, un'ombra nebbiosa; un ravvivarsi improvviso di tutti i sensi: il mormorio d'un albero che dondola la chioma, la chioma è spessa, mista attorno mi soffoca, — una pietra cade, un rilassarsi tutto, una facoltà subcosciente e delirante di rapporti una pietra cade e si frantuma, tutte le cose sono congiunte, tutte le cose cadono e si frantumano, il mio corpo ecco ne segue la sorte, un sentire gli atomi del proprio corpo attratti come da forze ignote, disgregarsi, tutte le cose son per vanire, una stella cade, si arrossa, si amplia, un urlo; un innervarsi del corpo per ascoltare, un ristare dei sensi; poi, il tornare del ricordo d'un atto che si dovrà compiere, che ti *pesa*, un aprir d'occhi, un proiettarsi lontano degli oggetti circostanti imbianchiti, un guardar fisso, una volontà di non soffrire, di non sentire, un desiderio immenso di pace; pace; un ripiegarsi su di sè, un iscrutarsi, l'angoscia, la paura della pace, di nuovo, un ristare dei sensi; un ricader supino, una solitudine che non spaventa, un allontanarsi delle cose, la eco indistinta di un singulto, un sorriso; le palpebre si fanno dolci, lievi, trasparenti, — il corpo più lieve, più lieve: assopirsi

E poi il risveglio, — il doloroso risveglio — e l'angoscia ancora, ancora, ancora

V. — Era legato a un tronco, sur un terreno sterile e sabbioso il povero pazzo, dagli occhi d'una luminosità chiara e liquida, e parlava convulso, a tratti

— Io sono il povero Arnaldo, e colgo fiori; io colgo fiori, io mi chiamo Arnaldo.

Non ancora gli ultimi alianti spiriti avevano eletto a sè la forma, quando la luna cominciò il suo corso per i pallidi cieli, e il mare l'eterno sciacquio della onda, e rumoreggiarono le terre assodandosi, e si contrapposero i venti, e fra dirupate montagne e fosche, Abele giacque insanguinato, e la luna cominciò il penoso corso per i pallidi di cieli; i mondi mossero con lungo gemito: io ne odo il pianto io spargo fiori

Io vado per il bosco, e il bosco bisbiglia dolore, io vado sulle erbe, e le erbe piangono dolore: io odo, respiro dolore; vo' mutarmi in acqua per iscemare dolore ai mari; in zolla per iscemare dolore alla terra; in stella per iscemare dolore ai cieli, io muoio di dolore per il dolore del creato, io muoio d'amore all'onda che geme, al vento che geme io spargo fiori

Io sono il povero Arnaldo, io spargo fiori: una vergine siede sul tumulo dell'amato e sparge fiori, e lo invoca, e l'amato dorme la vergine è in pianto; io ai mari e ai venti spargo fiori, e l'Universo geme, fiori non ne placano il gemito: io ascolto, io piango.

Si moltiplicheranno i soli e le stelle, e i raggi di tutti i soli e di tutte le stelle non asciugheranno mai il pianto; si spegneranno i soli, si abbasseranno i cieli, si rattrarranno i mari, vaniranno le terre, ma il dolore sarà. io piango di dolore e d'amore, per il dolore che sarà, di dolore e d'amore io muoio.

Oh, trattenga i suoi palpiti il mondo, un attimo. un attimo, un attimo solo non essere, ch'io per un attimo non sia, fiori, fiori, date fiori al povero Arnaldo; che la mia bara sia di fiori.

Chi m'accerta che i fiori son fiori, e che la bara è bara?

Era legato a un tronco il povero pazzo, sur un terreno sterile e sabbioso, e le sue parole cadevano, nella solitudine, così sonore e così misteriose che parevano espresse non da un solo animo ma suggerite da innumerevoli esseri che lo circondassero. Chi non sente attorno a sè innumerevoli fantasmi che lo determinano e lo muovono, chi non sente di ripetere l'influsso, che ne riceve, sulle cose circostanti che, alla lor volta, lo ripetono

su altre? E a me parve che non solo Arnaldo, ma anche le cose si lamentassero con lui.

VI. — Sempre, sempre, o Lelio, m'aggirerò per quest isola, e l'isola, e i suoi fantasmi appesantiranno i miei sensi e i miei spiriti? E tu vivi, o Lelio, in un mondo che non è più mio e ch'è pieno di vita: ora al ritmo dei caldi mari africani dorme la barbara donna, le dorme il maschio presso, si desta, la odora, nello sguardo dal capo ai piedi la comprende, tutta, le è sopra, sua — con le braccia il taurino dorso ella avvinghia ululante — per gli spazi due pianeti cozzano, un atomo sprizza che sarà mondi per gli universi, pace.

VII. — Ma anch'io oggi, o Lelio, mi sono illuso di rivivere chè ho trovato in una vallèa un giglio — e credo sia l'unico fiore di tutta l'isola, — e man mano che lo fissavo, vedevo i candidi steli ampliarsi a poco a poco, farsi d'una sodezza verginea, lievemente venarsi, e la loro bianchezza mi ricordava la bianchezza delle tue carni, e i loro profumi, i profumi delle tue carni: in mezzo alla loro armonia, io componevo un'armonia corporea, componevo e plasmavo il tuo corpo: incoronandoti le bionde chiome il volto, ove le labbra vermighe bruciano di voluttà e scendendoti agili e rapide sulle larghe spalle, tu m'eri dinan.., pallido sorridente, malvagiamente verginale, un po' ebbro.

Tu, come prima, nella nostra casa, a me venivi ignudo e bianco, camminando sui fiori, e mi baciavi e mi guardavi quasi con ansioso stupore: ogni tuo bacio era una primavera che in me rifioriva, ogni tuo sguardo era paeseggi strani pei quali avventuravasi, volando, l'anima mia. Poi, danzavamo leggeri sui fiori, e i profumi c'inebriavano le anime e i sensi, e le fine nari palpitavano, e libavamo e danzavamo, e gridavamo danzando, rauchi: e ci riguardavamo e ridevamo, e io dico che l'aria palpitava al nostro desiderio, ed eran risa e fremiti, e ci avviluppavamo; — e la nostra ombra era sui muri e il dolore ci avvinceva al pensiero che alla nostra g... non poteva aggiungersi la gioia che provavano le nostre ombre congiungendosi (poichè certo anche le ombre gioivano all'amplesso). e ci dominava la brama di disperderla, l'ombra, o di riconfonderla ai nostri corpi — e l'orrore, l'orrore al pensare che potevamo bensì trafiggere i nostri corpi, ma la nostra ombra non mai, non mai — al vedere noi distesi nel sepolcro e, sulle pareti del sepolcro, la nostra ombra, la implacabile ombra.

O Lelio, io t'incorono il greco viso, e mi specchio tutto nei tuoi occhi, e sorrido, e ti bacio.

O Lelio, e ti bacio, sulle labbra, che sono belle.

VIII — Se un uomo può imporre la sua volontà a un altro uomo, perchè non la imporrò io al mio marmo e non ne richiamerò la anima?

O, s'io distrugga la mia statua, l'anima si raccorrà nel mio corpo, ch'è l'è affine?

Non posso, non voglio

S'io son morto, la mia statua viva — io voglio ch'ella viva.

Non mai, o Lelio, distruggerò la mia statua — non mai ucciderò mia figlia, la più terribile delle mie figlie.

Ella deve vivere

Ella deve essere eterna

Congiungiamoci quali ora siamo: la tua anima vivificherà i nostri corpi

Ecco, la sfinge guarda uomini e mondi e li considera atomi: immota, irride.

O anima mia, e tu la circondi di spiritual melodia. Contro al tuo marmo, o statua, affaticansi a rivivere età morte, a vivere età che saranno: tutto sta fra la vita e la morte, insuperabili eterni confini

Per l'aspra angoscia, onde ti espressi dal marmo, per le vite che dolorosissime vissi componendo la bella armonia delle tue linee purissime, per l'anima che t'ho data, io t'amo o statua

Io amo a te, o statua, che m'hai rubato l'anima. — M'hai rubato l'anima che dolora e geme nel marmo e ucciso il corpo. Però che *egli* più non mi ama

Te amo, o statua, te.

O statua, o anima mia, voglio che viviate così.

Ma io non l'avrò più, candido come l'avorio, il corpo sinfonico di Lelio.

Voi l'avrete, o statua, o anima mia.

Voi l'avrete? — Oh, ch'io non maledica nè la statua nè l'anima mia.

IX. — Tu vedi queste ninfèe che sono spettri, questa terra che non sospira, tu senti questo silenzio non interrotto nè da una voce nè da una eco, e giri lo sguardo su questi luoghi, e lo posi. ricordi che gli alberi e gli animali, onde si abbellivano, sono divenuti queste ninfèe che sono spettri, questa terra che non sospira, sono divenuti, e *sono* desolazione?

Tacque la bianchissima donna, più trasparente di un raggio, poi riprese:

— Oh, la regione della quale io sono per narrarti, non era protetta dai cieli, nè baciata dai soli nè lambita dai mari, chè ella era sepolta, per molti e molti chilometri sotto il profondo Oceano, e vi erano rose più rosse del sangue e più bianche del marmo,

e rupi che si scioglievano in acque, e le acque scorrevano in fiumi che si rapprendevano d'improvviso, e talune parti della regione erano di ghiaccio, d'un ghiaccio liscio ed uguale, sul quale fioriva una strana vegetazione e strane piante e strane erbe si riflettevano, e non v'era nella regione altra luce se non quella che davano le cose (le rose rosse, attorno a sè, una luce rossa e viva; le bianche, una luce pallida), altro vento se non quello prodotto dal flettersi della cima d'un albero verso altre cime, di un cespuglio verso altri cespugli, e, insieme, i colori si agitavano e si confondevano in bizzarre guise, e la regione era fantastica e sepolta, per molti e molti chilometri, sotto il profondo Oceano.

Io non so se il mare trasformasse le membra de' naufraghi in erbe, in pietre, in fiori, in perle e le lasciasse poi cadere giù nel profondo così che la regione n'era formata; io so che, appena vi comparvi, tutta la regione sospirò flebilmente e lungamente, come degli amanti, in un lungo e vario alternarsi di colori: come era bello!

Mi amava: bello, baciare i serici petali e strisciarli attorno al collo, e sotto le umide ascelle e sotto le calde mammelle e fra le mammelle e sulle cosce e sul ventre, bello, attorcere le membra a un giovine tronco e baciare, sui rami, le gemme, e sentire il tremore delle gemme amanti; bello, tutta gioire di spasimo distesa sul freddo ghiaccio mentre tutta la regione trepida e freme di amore; e vissi così, a lungo

Mi amava: ma un velo di malinconia si diffuse a poco a poco sull'ampia regione — e la malinconia era spirituale — e tutto s'ingiallì, e le rose sfiorirono e la malinconia era spirituale — e ondulava, sulla regione, l'anima delle cose e la mia anima con quella delle cose, e la *nostra* anima si ricongiungeva forse con un'altra anima più vasta e più grande, e il core tremò, e la regione si dimenticava — e la malinconia era spirituale — e s'affinava e vaporava e si spiritualizzava e s'accolse, spiritualizzata, in me; — e fui sola nella profondità

. . .

E, se non credi che potesse accogliersi in me, che sono più trasparente d'un raggio, vedi tu questi mondi che rotano? E roteranno e roteranno: poi vaporeranno in un soffio, si raccorranno in un cirro, ch'è la loro sintesi

E la bianchissima donna disparve.

X. — Io sono il corpo di Lelio, anelo all'amplesso della sfinge.

La camera è nella penombra, e piena di fiori: io, adagiato sui fiori, mi concedo ai profumi, lascio che penetrino nei miei nervi e circolino nel sangue per tutto il corpo, ne pervadano le più riposte fibre, m'impregnino tutto tutto: poi, così odoroso, mi sollevo un po' e guardo la statua — e sempre più la guardo, — e la statua è muta e irride.

Sospiro, e mi riadagio sui fiori, intreccio fiori alle mie chiome e, scherzando le chiome e i fiori attorno al mio viso, ch'è fino e bello e quasi trasfigurato dal desiderio, mi sollevo un po', e guardo la statua, e sempre più la guardo — e la statua sorride. Ed io, stupito e trepidante, sto a contemplare il sorriso, è un raggio di sole che si rifletta sulle acque d'una fontana languida.

E mi riadagio e nascondo il viso tra i fiori, e sogno, così, la voluttà, presento gli spasimi e i lunghi fremiti del mio corpo, e lancio piccoli gridi di gioia; e mi levo « com'è bianco, il marmo, com'è bianco! » e lo sfioro con la mano timidamente

Abbraccio la statua, urlando e la statua è fredda; e la bacio e la bacio ed è fredda, fredda; e l'abbraccio e urlo e la bacio — ecco palpita, fremita; e singhiozzo di voluttà — e la statua risponde, compartecipa; sento, sotto il mio corpo, calde vene, e caldo sangue scorrere tumultuoso e rapido, la sento torcersi, convibrare lungamente, lungamente; sento l'anima fremere nel marmo: oh, la libidine d'un corpo che si congiunga con un'anima

E ristò ansante e la guardo, e m'accoscio ai suoi piedi, e la divoro con gli occhi, una tiepida voluttà indugia nel mio corpo alla vicinanza.

Ora, che questa mia mano sia la mano di Lelio imagino, e la bacio; che questo mio corpo sia il suo corpo — e lo bacio.

Io lo voglio, o Lelio, lo voglio il tuo corpo: lo solcano le vene come solcano la terra i fiumi, e tornano al cuore come i fiumi all'oceano, l'occhio lo serena come il sole la terra, i sensi lo riallacciano al mondo come l'etere riallaccia i pianeti gli uni agli altri, ogni sospiro è un fremito di vento, il tuo corpo, un mondo; ti voglio, ti voglio e mi parrà di possedere — io so, ben so la bestemmia che dico — la terra immensa

E ti bacio tutto chè t'amo tutto, forsennatamente.

XI — Io andava per il mare, pensoso, e sentiva che il mio corpo era una parte *viva* dell'universo, non era, no, isolato ma era compiuto dalle cose e consentiva con quelle: una vergine abbrunata piangeva sul lido, e mi sono appressato e le ho domandato perchè piangesse Ella m'ha guardato, tra lacrimosa e luminosa, e m'ha risposto — Io piango per te — e m'ha baciato. Ed è scomparsa.

Più tardi, andava per una selva e ho visto una vecchia, tra gli alberi, che misurava la terra le ho domandato perchè misu-

rasse la terra. Ella m'ha risposto: — Voglio scavare la fossa per deporvi la tua bara. Ed ha continuato a misurare la terra.

Più tardi, andava per una pianura, e un bimbo m'è passato accanto, e non m'ha visto. L'ho chiamato, non mi risponde. Mi domando, con ispavento, se anche il mio corpo non si sia dissolto. Poi, mi domando se ogni cosa che viva non sia morta, se il vivere non sia, per sè, un morire, e rido.

Mi vo ripetendo la domanda: e rido anzi più per il suono delle parole che per il loro significato.

XII. — Io sento il respiro di Lelio, placido e uguale. Perchè, a tanta distanza, codesto respiro mi giunge?

Esistono forse cose affini per le quali lo spazio è annullato, che si ricollegano, attraverso gli spazi, così come delle anime? Forse quella foglia che sospira, sente — in una lontana parte del globo — il sospiro d'un'altra foglia che l'è sorella, come un'anima ove piange al pianto d'un'altra anima? Certo, il nostro pianeta sente, lontano, pianeti fratelli; tutta la vita che per essa si agita, è forse la ombra immensa della vita d'un altro mondo così come l'ombra è la riflessione del nostro corpo?

Sento il respiro di Lelio, ma Lelio non *sente* i miei pensieri.

E questa rispondenza fra gli atomi d'un marmo, e gli atomi del corpo di Lelio, e la mia anima prigioniera, che è?

XIII. — Oh, il bel corpo ch'io amo!

Quando Dio vide dai suoi atomi slargarsi i mondi — rise; e, quando vide la terra fredda e buia e discese nella terra e la riguardò — non ancora v'erano i mari nè ancora s'ampliavano i cieli — maggiormente rise e, ridendo fe' l'uomo.

Prese della creta e ne modellò il piede e modellò la caviglia e il ginocchio e Dio rimirò il ginocchio — erano attorno le tenebre e l'immensità — e rise; e prese dell'altra creta e ne modellò le cosce e Dio riguardò le cosce — eran attorno le tenebre e l'immensità — e rise; e formò le anche, il ventre, il busto e le ossa, e le ossa della sommità del busto si allineavano le une sulle altre, divise da piccoli intervalli e Dio riguardò il tronco dell'uomo — erano attorno le tenebre e l'immensità — e rise, prese dell'altra creta e ne fe' il capo e Dio riguardò l'uomo e rise; e l'uomo, fatto d'ossa e di creta, mosse per la terra, ove erano le tenebre, e Dio adunò degli atomi luminosi e ne fe' il sole, e riguardò e rise e sparve: com'è *almo* il sole, com'è grande, com'è bello l'uomo!

E Dio ancora ne ride.

Uomo, ossa, ecco la storia, gl'iddii, gli universi: uomo, ossa e la morte che spera sopraggiungendo di poter imputridire carni e avvelenare sangue e non trova che ossa, anch'ella, la morte si disinganna.

E Dio ancora ne ride.

Una stella si spegne e, altra stella, rinasce, un uomo si spegne e, altro uomo, rinasce: tutti gli esseri, onde l'Universo è, sono dunque dei *morti che rivivono*?

Marmo: ossa, e io lo amo, Lelio; Lelio ama il mio marmo o ama la mia anima?

Ebbi mai un'anima?

L'anima! L'anima! Rendete l'anima a questo mio corpo

E Dio ancora ne ride.

XIV. — Or chi mi adagia le membra al sole, che col roseo bacio tutte le invermini?

O vermi, miseremini mei.

O vermi grossi come dita, d'un giallore bavoso sporcissimo.

O vermicelli piccoli che vi appallottolate misteriosamente, passate sul mio corpo che vibri e tremi al contatto delle viscide zampe e imbavatelo tutto della vostra bava torbida come il cuore degli uomini.

Su, o vermi, a migliaia, miseremini mei.

Rodetemi i piedi, gli stinchi, i polpacci; ma lentamente, ch'io il rodere senta

Più lenti — le cosce, le anche, i testicoli, l'ano rodete a me vivo.

O beatitudine della dissoluzione!

O gioia dell'annullamento!

Salite e moltiplicatevi.

Più lenti, più lenti — ma senza fretta, vi dico — rodetemi il ventre e le budella come a carcassa di vecchio cavallo crepato e poi il petto — ma ch'io il rodere senta — e i polmoni dissolveteli tutti — fatemi per ore tossire

Alla bocca i denti dapprima (parte di voi faccian guardia alle labbra) poi le gengive, la lingua rodete, così che la mia bocca s'apra, gialla di vostra bava, ripiena di voi che liquidi e neri mareggiate all'osceno occhiaccio del sole.

Ma la gola, vi prego — ben più soffra di vostro rodimento — ma ch'io lo senta, ma ch'io lo senta il rodere

Le guance rodete — ma lenti, o vermi, vi dico — negli occhi vi ficcate, la fronte ingiallitela e incupitela come acqua di putrido stagno — il cranio, la nuca rodete — ma lenti, vi dico.

Scoperchiatemi il cranio, toglietemi il cervello dalla cassetta cranica.

O vermi, miseremini mei.

Una roditura ogni ora — o vermi — che il mio cervello rossiccio si senta morire

Poi, me distrutto, sdraiatevi, o vermi, con le zampe all'aria, gorgogliandovi il ventre.

Poi chiamate ed aspettate il sole che vi disformi

Voi me vivo avrete distrutto: bene viveste, potrete morire

O vermi lenti come il pensiero degli uomini e torbidi come il cuore degli uomini,

O vermi,

O miei serenissimi amici,

Miseremini mei,

Miseremini mei.

XV. — La pianura si estendeva per infinite miglia sino a confondersi da ogni lato col cielo ed aveva il suolo d'una levigatezza marmorea e d'un colore nero d'ebano; e dal suolo ampie ondate di vapori puzzolenti e asfissianti — d'un calore insopportabile — salivano alla nera cappa del cielo, e nel mezzo della pianura elevavasi un'immensa foresta di querce annose, dai tronchi contorti e larghi più e più metri, dalle chiome sprovviste di rami e di foglie — gigantesche querce, dall'ombra velenosa e mortifera, e in mezzo alla foresta un fiume dalle acque ora biancastre, ora giallastre, ora rossicce, del quale non vedeasi nè il principio nè la fine, dritto, interminato scorrea Da ambo i lati del fiume per largo spazio vegetavano erbe acquitrinose e folte di un colore verdognolo e sbiadito — ed esalavano afe ed afrori.

Il cielo era coperto da nubi che sembravano enormi piastre di ferro — così nere e così pesanti erano — tutto coperto da nubi sino a dove confondevasi con la pianura. Un caldo che sembrava sprigionarsi dalle più profonde viscere della terra stava, stava, sotto la cappa del cielo, immoto, senza vento: regnava un tenebroso silenzio.

Sul fiume galleggiava una barcaccia di sughero, e ai remi eravamo io e tu, o Lelio (io ora mi ti veggo sempre accanto, o Lelio): rompevaci le tenebre d'attorno la vivida luce dei tuoi occhi fosforescenti

E navigavamo e navigavamo, assorti in profondi pensamenti. All'improvviso, dall'una sponda, balzaron di sotto la terra acquosa sette bimbi, con gli occhi chiusi e le labbra senza sangue e il corpo senza vene, — e seguirono la nostra barca muti, allineati a uno a uno; più lungi, dall'altra sponda, sei vergini balzarono di sotto la terra che s'ingigliò, e gigli insanguinati lanciarono nella nostra barca, e seguirono la barca mute, allineate a una una, — anche più lungi venti figure sorsero, quasi trasparenti, strane, multicolori, alcune rannicchiate su sè medesime così che non si scorgesse che un viluppo di lievi carni — altre bavose, sciancate, con smisurate braccia e piccole gambe — sghignazzanti tutte e si allineavano ai lati della prora in due lunghe teorie — sghignazzanti tutte

Come rintronavano gli sghignazzi nel sepolcrale silenzio! Le onde fetide e asfissianti dei vapori che salivano dal nero suolo ne erano smosse e sballottate

E navigavamo e navigavamo, e scorgemmo un castello ed entrammo.

L'atrio è ampio con nel mezzo una fontana il cui getto è rosso e caldo, con larghi colonnati adorni di statue rappresentanti veneri di classica compostezza o di lascività nevrotica e furiosa, e forti adolescenti. Salita la scalèa mirabile di voluttuose pitture, una negra, nuda, ci viene incontro ed apre un uscio.

La sala, vastissima, avea pareti di fino cristallo: volgendo le facce agli specchi, lungo ciascuna delle due pareti laterali, sedevano su larghe poltrone, distanti circa dieci metri le une dalle altre, sedici donne ignude con innanzi a sè un tavolino e sòpravi tredici calici ricolmi di biondo vino: gestivano e sorridevano alle loro imagini Nel mezzo un'altra donna ignuda rimiravasi nello specchio di fondo pallida come dopo un soddisfacimento carnale, avvolta nei capelli che le scendevano, in molli ondulazioni, sino ai piedi, rotonda e soda i seni, opulenta le anche, magnifica il ventre lascivo, nervosa e sottile le gambe, ci venne accanto, mi fe' sedere accanto a sè poi:

— Queste donne - disse stringendomisi accanto così ch'io sentiva il suo alito caldo sono tutte morte come me e come te: *l'anima* hanno perduta. Attendono la dissoluzione de' loro corpi.

D'improvviso il pavimento si cosparse di fiori i cui profumi davano gli spasimi, e vivissime luci, come di potenti riflettori, illuminarono variamente e stranamente la sala. Danza di corpi, danza di colori.

Elleno, dai corpi rossi vividi, rosati, verdi intensi, gialli come allori, arrovesciate le teste, chiare e avide di lascività gli occhi, bianchissime i seni, danzavano dinanzi ai loro specchi Levate in alto le braccia così che sotto le ascelle palpitassero folti e biondi peli, flettendo i molli e lucidi fianchi, insorgendo il ventre, con pendule le rotonde mammelle dagli aurei capezzoli, anelavano voluttuosamente alle loro imagini, e i denti facevano atto di morderne le polpose carni. Scostavansi dagli specchi e riprendevano la danza. Danza di corpi, danza di colori. Con gesti di mani sod disfacevano ai loro desideri sensuali. Arse gli occhi, abbruciate le labbra, incoronandosi con le fini braccia, sorreggendosi sui pie' destri, volgendo le facce agli specchi giravansi vertiginosamente.

Poi che furono stanche della loro bellezza, formando una collana dai lascivi colori, stettero ferme ansimando, con gli occhi chiari come perle.

Due giovini donne si fermarono in mezzo alla collana. I loro corpi, alla luce, si coloravano di azzurro, di rosso, di giallo; le teste e i volti erano d'una bianchezza marmorea; alle dita dei piedi erano anelli e alle lievi caviglie, ed ampi cerchi di perle all'altezza delle cosce, e cerchi d'oro massiccio ai fianchi, e braccialetti appesantivano le braccia e anelli le dita, e lunghi fili d'oro scendevano dalle spalle ai piedi, confondendosi con le chiome biondissime. L'una di esse si avanzò, danzò sfrenatamente e lussuriosamente in giro accompagnando la danza con canto mentre i fili d'oro le palpitavano lungo i fianchi o ballavano sul ventre avvoltolati. Le donne gridavano di gioia. Poi ch'ella ebbe terminato la danza, l'altra più alta, più snella, più vibrante, il volto piccolo quasi spirituale, ferma nel mezzo della collana, poste le mani sui fianchi, arrovesciando la testa e i seni, sporgeva lo splendido ventre venato e lo agitava voluttuosamente, e fregavalo con le piccole mani, di poi, ritirando il ventre, dimenava le natiche e curvava il corpo pieno di serpeggiamenti: gli occhi talora colpiti dalla luce avevano lampi e riflessioni strane

La gara era vinta dalla seconda. Le due rivali si abbracciarono e si rotolarono sui fiori. Ognuna si elesse la compagna e il giaciglio tra i fiori

La mia compagna era livida e fremeva, e, ponendole le mani sul bel corpo ignudo

— Ma dunque — la interrogai — noi non possiamo più vivere?

Mi guardò fissa, mi baciò, mi condusse in una camera attigua, infiorata.

Ah, non mai corpo avea vibrato sotto il mio corpo così numerosamente come il suo. Io urlavo. Sentii me, una sola volta, gridare: — Lelio! — Il corpo di lei si fe' di marmo. Quando ella si levò, mi guardò d'uno sguardo terribile, scrosciò in un riso convulso.

— Ah, ah! Il figlio di Ricciardo e di Lelio!

Ed escimmo; sul fiume galleggiava una barcaccia di sughero, e ai remi eravamo io e tu, o Lelio: rompevaci le tenebre dattorno la vivida luce dei tuoi occhi fosforescenti.

E navigavamo e navigavamo assorti in profondi pensamenti, e scorgemmo una grotta, e c'inoltrammo nella grotta

« Chi non sente attorno a sè innumerevoli fantasmi che lo determinano e lo muovono, chi non sente di ripetere l' influsso che ne riceve sulle cose circostanti che, alla lor volta, lo ripetono su altre? » E, all'entrar nella grotta, i nostri animi patirono come un'oppressione la quale non poteva essere cagionata che dalle cose circostanti, dalle pareti bianche, lucide, interminate, dalla volta ampia, bianca, lucida, interminata, da quel non so che di particolare, di intimo, d'intrinseco alla grotta che sentivamo ma ch'è impossibile analizzare; e si aggiungeva una volontà, quasi dolorosa, di attraversare il lungo corridoio umido e lucido, e un così acre desiderio del bizzarro e dell'assurdo che c'imaginavamo d'andare per un cammino che guidasse a un altro mondo, a un mondo tenebroso, sotterraneo ove altre fossero le forme della vita. E, a mano a mano che procedevamo per il corridoio che si restringeva, ci sentivamo quasi soffocare, i nostri spiriti si assopivano, si assentavano da noi e notavamo sui muri dei segni strani, dei volti, fra umani e animaleschi, abbozzati a grandi linee, delle membra incompiute, e rabbrividimmo al pensiero che esseri, da tempo immemorabile, non abitassero quei luoghi sotterranei, da così lungo tempo che li avessero informati di sè, come un pittore informa del suo pensiero una tela; che la luce, la quale pioveva larga e pallida, e non penetrava certo dall'esterno, non fosse la luce del loro sguardo diffuso; e i nostri spiriti erano assenti da noi, e il sotterraneo c'incuteva terrore, e ci faceva tremare la fredda luce, e c'inoltravamo, benchè non volessimo, e le pareti, si congiungevano sui nostri capi, e si facevano pallide, e respiravano anime respiravano, e i corpi gelavano: una grotta si slargò.

Fu un'allucinazione dei nostri sensi?!

O davvero noi ci trovavamo in quel mondo sotterraneo, ove si rifugiano a vivere i morti?

La grotta era bassa e larga, stalattitica, e colonne luminose vi si attorcevano stranamente, e rami correvano dall'una parete all'altra e si abbracciavano gioiosamente — e, in fondo alla grotta, uno scheletro sedeva tutt'ossa, e le ossa erano annerite, e, al lato opposto, un'altro scheletro sedeva tutt'ossa e le ossa erano annerite; — e sulle pareti bizzarre figure animaleshe lucevano e l'una era congiunta all'altra e fiori bizzarri illanguidivano gli uni sugli altri — e, in fondo alla grotta, uno scheletro sedeva, e, alla curva delle anche, pareva lo scheletro d'un'uomo e, al lato opposto, un altro scheletro sedeva e, alla curva delle anche, pareva lo scheletro d'una donna — si guardavano —; e la goccia dello stillicidio cadeva. Cadeva, e sur un festone si designavano due figure — e gli scheletri guardavano; e le figure apparvero dolci visi umani e l'uno si veniva avvicinando all'altro — e l'uno scheletro fremè; e fasci di bianca luce cadendo, le labbra si avvicinavano alle labbra, — e l'uno scheletro si drizzò; e le labbra baciarono le labbra, — scricchiolarono le ossa dell'uno scheletro sulle ossa dell'altro: — i due scheletri, avevano la nostalgia della vita!

due scheletri! — e, per la grotta, coppie di scheletri si baciavano tutt'ossa nere e fasci di bianca luce cadevano.

Ed escimmo, e navigavamo e navigavamo assorti in profondi pensamenti; e la pianura si estendeva per infinite miglia sino a confondersi da ogni lato col negro cielo; e un vento impetuosissimo si levò e schiantò grandi querce; un fuoco enorme divampò nella foresta.

Il fuoco da larga base saliva affinandosi a guisa di piramide e da una piccola linguetta girante sul vertice vorticosamente teneva forza e vigore una gigantesca rosa, di fuoco, girevole, che sprizzava faville, lanciava razzi, eruttava fortissimi getti con assordanti rumori. E il fuoco divampò, e tutta la pianura rosseggiò; e tutto era fiamme.

Qualche mondo s'incenerisce, o Lelio?

XVI. — La cenere cade sul mio capo lenta, fredda, io son tutto cenere e l'incendio divampa, e la grandine cade fitta e la grandine è sangue, io son tutto cenere e sangue!

Qualche mondo s'incenerisce?

E i mari dàn l'ultimo sospiro e le acque sono fiamme, e fiumi sono fiamme, io sto tra le fiamme e mi lambiscono il corpo.

Qualche mondo s'incenerisce?

La cenere cade sul mio capo, la cenere delle cose cade sul mio capo, io sono tutto cenere; uomini e cose, cenere.

Qualche mondo s'incenerisce?

E l'incendio divampa e ride, e di là dall'incendio v'è l'ombra, e l'ombra sempre più si allarga, e l'incendio divampa, e la fredda ombra si distende attorno alle fiamme, e le fiamme si riducono, vanno morendo, e la fredda ombra sempre più presso le circonvolge, e le fiamme dàn guizzi e lampi, ultimi baci, e l'ombra è sempre più presso: anche la fiamma s'incenerisce?

E l'ombra m'è presso e io son tutto cenere, son tutto cenere e sangue, e tremo; oh, prima che l'ombra m'avvolga, invoco l'anima dal marmo spento e s'accoglie in me — e Lelio è bianco, e Lelio è bello e mi sorride, è mio — e poi l'ombra ecco mi avvolge.

3 maggio.

Mi desto: aria, sole, vita attorno a me; Lelio nel sole, a baciare la mia statua. Lelio bacia la mia statua, m'avvento contro la statua; come, ai colpi del martello ne cadono i pezzi, illanguidisce il bel corpo di Lelio; m'è ai piedi rotta, la statua, e Lelio giace morto. Stranissima simpatia d'un corpo, d'un marmo, e d'un'anima.

Dal loro congiungimento quale novella forma splenderà?

Episodica ogni forma di vita, episodi anche l'uman genere e gli universi, ma lo spirito della vita è· sta l'universo, pacifico; sussulta, scuotesi, rimbomba, annullasi; liberi spiriti a volare per gli spazi e consuonano trombe e altri universi a innovarsi, io, che non ho riacquistato l'anima e che ho perduto Lelio, mi scomporrò io nella Natura, mi ricomporrò, nella Natura, acqua, albero, zolla?

O Natura che per secoli e secoli ogni anno ringiovanendo
Figli e allatti uomini e cose,
Fa' che nel tuo grembo io posi il mio corpo sereno.
L'aere s'inebria di profumi e di canti.
O Natura, io voglio essere in pace con te.
Liberansi al cielo aquile e allodole che urlano e trillano di gioia,
Libera al cielo della conoscenza mia i tuoi profondi e puri pensieri
O Natura, io voglio essere in pace con te.
S'inrosano terre e mari
Inrosa le terre e i mari della vita mia.
O Natura, io voglio essere in pace con te.
Una universale gioia affratella uomini e cose
O Natura, affratellami a te.
O Natura, io voglio essere in pace con te.
O tu che regoli il carro solare, regola il carro della vita mia.
O Natura, io voglio essere in pace con te.
E terre, e astri e mari invergini,
O Natura, o invergina me
O Natura, io voglio essere in pace con te.
Ogni alito di vento, ogni stella lucente, ogni raggio di sole, ogni lembo di mare, ogni sguardo di animali e d'uomini, dicami: Pace.
O Natura, io voglio essere in pace con te.

Berardo Sbraccia.

D'ANNUNZIO FUTURISTE

et le "mépris de la femme,,

Le manifeste incendiaire que nous avons publié, il y a quelques mois, dans les colonnes du *Figaro* a donné le feu à des polémiques d'une violence inouïe, qui, se propageant partout, en France, en Angleterre et en Allemagne, viennent de gagner aussi les grands quotidiens de New-York, de Buenos-Aires et de Yokohama, tels que *The Sun*, *La Nacion* et *The Japan Herald.*

Les Américains, tout en regrettant de ne pas avoir une imposante et glorieuse tradition classique, louent sans restrictions les enfants futuristes de la vieille Europe, qui manifestent enfin le besoin de faire table rase d'un passé trop vénéré et trop imité.

Les journaux de New-York reproduisent presque tous les opinions du *Temps*, qui, sous la signature d'un critique éminent, M. Nozière, considère le futurisme comme le seul programme intellectuel vraiment logique d'une jeunesse virilement élevée dans la passion des sports violents.

Il est intéressant de constater que le futurisme s'est déjà emparé de l'esprit de plusieurs artistes de génie qui ont manifesté jusqu'ici un amour presque fanatique pour le passé, pour ses personnages légendaires et pour ses ruines vénérables.

La presse italienne s'est justement occupée du *futurisme de Gabriele d'Annunzio* à la suite d'un étonnant interview de M. Giuseppe Piazza, paru dans la *Tribuna* de Rome.

M. D'Annunzio confiait à son interlocuteur ses récentes recherches au sujet d'une nouvelle nomenclature italienne de tout ce qui concerne les aéroplanes. Il ajoutait que l'aéroplane — qui est devenu le symbole du futurisme, comme expression d'un absolu détachement du passé — joue un rôle très important et même essentiel dans son dernier roman.

L'on s'est naturellement étonné de voir l'auteur de *La Nave* sortir brusquement de l'atmosphère mythologique et classique de sa *Fedra*, — une tragédie dont le four est resté légendaire, — pour s'attacher aux figures ultra-modernes de Wilbur Wright, de Blériot, de Farman et de Latham.

C'était là, indiscutablement, un résultat de l'influence grandissante du futurisme. Notre mouvement se propose en effet d'éloigner les écrivains et les poètes créateurs de tout cet ensemble de légendes vieillottes, de mythes et de reconstructions historiques qui sont chères aux professeurs hellénistes et latinisants, bourrés d'histoires mortes.

Nous voulons pousser tous les écrivains vers la glorification des conquêtes de la science.

Il faut que les poètes abandonnent enfin les guerriers, les déesses, les crépuscules nostalgiques, les couchants pourprés et les clairs de lune navrés d'amour, pour chanter la vitesse grisante des automobiles, le taciturne suicide des sous-marins, les ports marchands,

fleurant l'aigre odeur du risque et de l'aventure, les batailles célestes des aéroplanes sur l'entrechoc des cuirassés, les grands remous populaires et l'haleine blanche des capitales nocturnes électrisées par le travail et la luxure en lutte

Mais ce qui étonna le plus la presse et le monde littéraire italien, ce fut d'entendre Gabriele d'Annunzio parler en termes absolument futuristes, d'énergie à outrance, de témérité et d'héroïsme quotidien, en ajoutant cette déclaration que nous reproduisons textuellement :

« Le mépris de la femme est une condition essentielle pour le héros moderne. »

Il paraphrasait ainsi l'un des points les plus discutés de notre manifeste, celui-là même qui nous attira d'inapaisables colères féministes.

Il est indéniable que le langoureux « enfant de volupté » n'aurait jamais osé prononcer de semblables paroles, s'il n'avait été frappé et influencé profondément par notre violente affirmation. M. D'Annunzio comprit, en lisant notre manifeste, la nécessité de notre cri de révolte contre un sentimentalisme aussi rance qu'exténuant. Il a conçu immédiatement la force d'expansion victorieuse que le futurisme tire de cette période bien spéciale de l'histoire, couronnée par le triomphe de l'aviation, ce rêve millénaire des races. Il a senti et exprimé après nous la formidable nausée que nous donnent l'obsession de la femme idéale dans les œuvres d'imagination, la tyrannie de l'amour chez les peuples latins, et le *leit-motiv* monotone de l'adultère ! Nausée que nous avons exprimée d'une façon peut-être trop laconique par ces mots : *le mépris de la femme.*

Ce n'est pas une question de plagiat que nous venons de soulever ici. Nous constatons simplement l'une de nos nombreuses conquêtes, la plus agréable, peut-être, puisqu'elle s'est exercée sur un grand écrivain dont nous n'avons jamais nié l'admirable agilité, vraiment futuriste.

"Poesia".

FUTURISTI! Leggete:

AEROPLANI

canti alati

di PAOLO BUZZI

REVOLVERATE

versi liberi

di GIAN PIETRO LUCINI

(Edizioni di "POESIA")

Malgré un travail acharné de plusieurs semaines, nous n'avons pas encore achevé le triage et la traduction des 9500 lettres et articles qui nous sont parvenus de tous les pays de l'Europe, des deux Amériques et de l'Extrême-Orient, en réponse à notre *Manifeste du Futurisme,* publié, il y a quelques mois, dans le *Figaro* de Paris. — Ce travail terminé, nous publierons, en deux volumes, une grande partie des jugements que nous ont adressés les plus éminents écrivains, artistes, politiciens, sociologues, journalistes du monde entier, et un choix des lettres qui nous sont parvenues des soldats, des étudiants, des ouvriers et des femmes.

Ces deux volumes auront pour titres:

I.

Les remparts du Passé

Un volume illustré de 400 pages, **4 frs.**

II.

La Victoire du Futurisme

Un volume illustré de 400 pages, **4 frs.**

(Éditions de "POESIA")

"Le Ranocchie turchine"

di ENRICO CAVACCHIOLI

GIUDICATE DA

Max Nordau, Stuart Merrill, G. Marradi, S. Benco, L. Capuana, D. Tumiati, Ada Negri, E. Corradini, A. Baccelli, ecc.

MAX NORDAU A E. CAVACCHIOLI:

Mon cher poète,

Vos « *Petites grenouilles turquoises* » sont un tour de force étonnant. C'est quelquefois tendre et doux, mais plus souvent truculent à couper la respiration au lecteur effaré

Vous avez toutes les hardiesses verbales, prosodiques, rythmiques, mentales. Mais on les pardonne à votre tempérament de feu, à votre ivresse de force, de jeunesse de vie, à votre belle liberté d'esprit

Vous êtes en même temps ultra-moderne, voire futuriste à l'instar de cet incomparable Marinetti, et classique fervent de la tradition poétique et mythologique de l'antiquité. Il faut être Italien, fils de Latium, pour offrir ce double aspect. .

Je me félicite de connaître en vous une des physionomies les plus curieuses de la jeune littérature poétique de l'Italie, et je vous prie de me croire votre bien dévoué

Max Nordau.

STUART MERRILL A E. CAVACCHIOLI:

Monsieur et cher poète,

Je viens de lire avec un profond intérêt votre volume, et je salue en vous un grand lyrique. Ce qui m'intéresse dans votre esprit, c'est sa diversité. Vous alliez le grotesque au sublime. Sans vouloir vous accabler sous de trop grands souvenirs, j'ose vous assurer que vous avez l'âme shakespearienne. Toute ma sympathie, je l'avoue, va aux poètes qui ne se font pas une « manière », qui sont ondoyants et divers, qui accueillent le songe comme la vie, qui savent être « autres » devant chaque nouvelle manifestation de la Nature. C'est dire immédiatement que vous m'êtes sympathique. C'est même le sous-entendre.

Voilà pour l'esprit de votre œuvre. Quant à sa forme, je la loue pour sa sobriété et sa concision. Vous n'abusez pas, comme beaucoup de vos compatriotes d'épithètes redondantes et inutiles. Et quand vous les employez, elles sont rares et justes.

Et quels vers mélodieux. Je vous accuserais volontiers de lâcheté, vous autres italiens! Comment lutter avec vous, vous dont la langue est la plus musicale du monde, avec la danoise? Je me pâme en lisant de tels vers:

« La bella [illegible], dolce melagr[illegible] »

ou bien

« ... girandosi pud ca
nel [illegible]etto molle che la dondo[illegible]
così, come una piccoletta schiava
che n[illegible] vede, ma tace e s'affatica »

Puis vos images sont souvent admirables:

« e sfece gli astri ne l'arca infinita
come farina al palmo della mano ... »

J'ai noté bien d'autres passages dans votre livre, et je voudrais en parler plus largement. Mais je suis sur le point de quitter ma villégiature d'hiver, et mes malles bâillent autour de moi!

Je suis donc forcé de m'arrêter en vous envoyant l'hommage de ma grande et sincère admiration, et l'assurance de mes meilleurs sentiments confraternels.

Stuart Merrill.

G. MARRADI A E. CAVACCHIOLI:

Carissimo Cavacchioli,

Credevo proprio di averla già ringraziata del cortesissimo e graditissimo dono delle « Ranocchie Turchine ». Ma se non l'ho anche fatto, La prego scusarmene in grazia delle mie molte e poco poetiche occupazioni

Ella dunque si abbia, un po' tardi ma proprio di cuore, i miei più cordiali rallegramenti per l'arte geniale ond'Ella dà prova anche più luminosa nel nuovo suo libro. L'Arte è indubbiamente in progresso, e fa sperare e attendere molto del suo felicissimo ingegno.

Del *contenuto* non parlo, perchè non saprei giudicarne. Io sono ormai troppo vecchio, e troppo *uomo del passato*, per esser capace d'intendere il *futurismo*

Lo dico senza nessuna *ironia*, e con nuovi ringraziamenti e con tutti gli auguri migliori La prego di credermi sempre il suo affezionato

Giovanni Marradi.

SILVIO BENCO A E. CAVACCHIOLI:

Egregio Collega,

Finalmente, ho letto le vostre *Ranocchie turchine*! Mi persuadono sempre più che voi siete uno dei poeti più saldi della giovane generazione. La tecnica è già mirabile di forza e di solidità; la sensazione spesso acuta e fissata con un bel lavorio d'aci il pensiero , qui vi rimane il più da compiere per la vostra originalità. Benchè io non creda con Voi che sia necessario augurar morte all'uno o all'altro per sentire la libertà di vivere e benchè io non veda una relazione fra lo spettacoloso manifesto del Futurismo e la vostra volontaria disciplina d'arte, ammiro il libro.

Se io fossi il critico di letteratura nel *Piccolo*, mi sarebbe facile parlarne. Disgraziatamente non ho l'ufficio della critica in alcun giornale, e mi sarà difficile. Vorrò ad ogni modo fare il possibile per trovarmi un posto dove parlare del vostro libro.

Cordialmente vostro

Silvio Benco.

LUIGI CAPUANA A E. CAVACCHIOLI:

Caro Cavacchioli,

Le sono gratissimo del regalo di *Le Ranocchie turchine*, e le chiedo scusa se la ringrazio con ritardo. Sono stato un po' qua, un po' là ed anche occupatissimo, con un arretrato di lavoro addosso che mi fa paura. Questo m'ha impedito di occuparmi del suo volume; ma Ada mia ed io ne scriveremo presto e come le sue liriche meritano

Sento il gracidio delle *ranocchie* attorno ad esso, e son sicuro che a lei non farà nè caldo nè freddo. Ormai sembra impossibile che in Italia si faccia una discussione di critica di arte, senza preconcetti e senza personalità; dovrei aggiungere, senza villanie e sguaiataggini. Peggio per chi la fa! Un libro vitale non è mai soffocato o ucciso dal silenzio o dalle impertinenze

Mi rammenti al Marinetti e agli amici frequentatori del suo salotto, e riceva i saluti affettuosamente sinceri di mia moglie e miei.

Luigi Capuana.

D. TUMIATI A E. CAVACCHIOLI:

Caro Sig. Cavacchioli,

Ho ricevuto il suo bel volume, e La ringrazio vivamente del dono. La sua poesia è originale ed Ella ha il vero senso del Grottesco, ma — mi lasci dir franco — la ispirazione sua è piuttosto malata.

Quand'Ella abbia superato questa *volontaria* crisi, farà cose bellissime.

Cordiali auguri e saluti dal suo

Domenico Tumiati.

E. CORRADINI A E. CAVACCHIOLI:

Caro Cavacchioli,

La ringrazio del dono del suo volume e ammiro in questo molte cose d'originalissimo e arditissimo ingegno.

Con tanti saluti, suo

E. Corradini.

A. BACCELLI A E. CAVACCHIOLI:

Caro Collega,

Vivissime grazie a Lei della dedica cortese e del volume, nel quale — sebbene io sia ormai troppo *maturo* per poterne approvare tante giovanili audacie — ho tuttavia ammirato una vibrante energia, un impeto lirico e un colorito modernista che attestano luminosamente del suo ingegno.

Mi ricordi al Marinetti e mi creda cordialmente suo

Alfredo Baccelli.

A. SICARDI A E. CAVACCHIOLI:

Preg. Signor Cavacchioli,

Ho ricevuto il suo libro « Le Ranocchie turchine ». Ho letto molte belle e forti poesie. Avanti! Ecco ciò che posso dirle. Ho letto anche una parte della *Leggenda della vita* di Federico De Maria e tutto il *Verso libero*, un libro in prosa che pare scritto con robusta poesia. V'è dentro un ritmo di corsa. Pare che corra assalendo e distruggendo le vecchie forme. Se conosce Lucini, gli dica che mi ha commosso il suo giudizio sulle opere d'Iginio Ugo Tar-

chetti. Questo grande scrittore ha fatto perdere all'Italia un genio - morendo — Ero un ragazzo io quando lo conobbi a Milano. Adesso ho tutti i capelli bianchi. Speranza nessuna e ricordi giovanili e melanconici moltissimi Adesso a loro. Lavorino. Diano all'Italia la più grande letteratura! Gli scrittori debbono riconquistare il primato! Io credo nel loro avvenire! La ringrazio per le parole scritte nel suo libro a mio riguardo. Ciò mi fa sperare di essere conosciuto in Italia quando potrò loro mandare le mie opere. Noi Argentini viviamo in un disperato anonimo. Nessuno legge qui. Al signor De Maria le mie congratulazioni; a Marinetti tanti cari saluti Al sig. Lucini ed a Lei un forte abbraccio. Scusi gli errori.

Buenos Aires **Dr. A. Sicardi.**

ADA NEGRI A E. CAVACCHIOLI:

Signore,

Le « Ranocchie Turchine » sono uno strano libro di *vera* poesia. È una poesia un poco malata, ma che appunto per questo ha un non so che di perdutamente nostalgico qualche volta, di diabolicamente bizzarro qualche altra.

E la quartina è sempre così piena, così *cantata!* Mi piace.

Voti e voti.

Ada Negri.

F. SALVATORI A E. CAVACCHIOLI:

Gentile Signore,

Voglia perdonare, in cortesia, se tanto ho tardato a renderle grazie per il dono suo caro, per il volume di versi fervidi e sonori che Ella con tanta gentilezza m'inviò; ma la morte di una persona cara ma mi ha abbattuto in guisa che per gran tempo sono restato inerte, senza energie di volontà Ora fra le prime persone a cui torno a parlare è Lei, di cui non vidi mai il volto nè mai udii la voce, ma di cui mi giunse questa strana parola d'arte. Io non sento gli spiriti e le forme di quest'arte strana, dove talora passa il ricordo del riso amaro di Arrigo Heine e del riso arguto di Severino Ferrari, dove più spesso emerge il segno incisivo del Goya, ma ne' suoi versi amari m'è apparso un ingegno gagliardo al quale auguro la disciplina severa e la fortuna conquistatrice

Mi ricordi come un amico lontano Le stringe le mani

Fausto Salvatori.

In uno dei prossimi numeri pubblicheremo una parte degl'innumerevoli studi critici, apparsi nei giornali d'Italia, di Francia e d'America, pro e contro le "RANOCCHIE TURCHINE„ il cui successo fu veramente strepitoso (4000 copie vendute in tre mesi).

MA QUI LA MORTA POESIA RISURGA

LA VOIX DE LA VILLE

par VALÈRE BRUSSOV

Traduction textuelle du russe par l'Auteur.

Quand. fatigué, dans la nuit, je passe une rue solitaire, et les murs sont somnolents, et les lanternes ne disent rien. en délire,

Et les spectres n'apparaissent pas, – j'entends parfois, dans le froid silence, la voix de la Ville, comme un appel irrésistible

La Ville me dit : « Toi, tu te dépêches ici, en vain souci. Un autre, sur le lit de volupté, est arqué ridiculement. Un troisième se courbe au dessus d'une table dans un repaire de jeu.

« Mais c'est moi seule qui suis vivante. Incompréhensible, pour vous, je contemple, en reine, le silence

Traduction libre par A. Mercereau.

Lorsque, harassé, je traverse à la nuit une rue solitaire, les murs sont endormis et les lanternes en délire se taisent,

Et les spectres, affectueux ne m'apparaissent pas. Dans le glacial silence, j'entends parfois la voix de la Ville, comme un appel irrésistible :

« Toi, tu te hâtes ici vers quelqu'embarras. Un autre, sur la couche de la volupté est ridiculement arqué. Dans un repaire, un troisieme se contracte sur une table de jeu.

« Mais c'est moi seule qui suis vivante. Incompréhensible pour vous, je contemple en reine le silence de

de la nuit étoilée. Imagines-tu, que ce soit vous, qui m'avez construite?

« Non! les hommes ne sont que des atomes dans mon sang, et les maisons, que je tends dans le lointain des champs, ne sont que des cellules de ma chair

« Ainsi que la forêt présente en été ses ramures aux oiseaux, je vous prête mes richesses. Mais auparavant c'étaient vos ancêtres qui les possédaient.

« Nous ne sommes point égaux à l'échelle des êtres, - moi et vous. A vous, de vivre quelques années; à moi plusieurs siècles. Et la famille des villes augmente toujours, en bourdonnant.

« Et quand ma tâche mondiale sera accomplie, ce n'est pas à vous, ô enfants, que je vais léguer mes cendres grandioses; tout ce que contiennent fidèlement ces édifices.

« J'ai des sœurs dans d'autres contrées de la terre. Elles viendront retirer mes biens d'une fosse sépulcrale et les garderont dans leurs murs nouveaux,

« Et se moqueront des hommes du rire des forts! »

Valère Brussov.

Trad. textuelle, du russe, par l'Auteur.

la nuit étoilée. Crois-tu que ce soit vous qui m'ayez érigée!

« Non! Les hommes ne sont que les atomes de mon sang, et les maisons que j'étends vers la profondeur des champs, ne sont que les cellules de ma chair.

« Ainsi que la forêt au printemps fait don de ses ramures aux oiseaux, je vous prête mes richesses! Mais avant vous c'étaient vos ancêtres qui les possédaient.

« Nous ne sommes point égaux à l'échelle des existences. A vous de vivre des années, à moi de vivre une suite de siècles.

« Et quand ma tâche mondiale sera accomplie, ce n'est pas à vous, ô enfants! que je léguerai splendidement mes cendres : tout ce que conservent jalousement ces édifices :

« J'ai des sœurs dans des contrées étrangères; elles viendront retirer mes richesses d'une fosse sépulcrale et les garderont dans leurs murs nouveaux,

« et, du rire des forts, Elles se moqueront des hommes! »

Valère Brussov.

Trad. libre par **Alexandre Mercereau.**

NB. — POESIA ne publie que de l'inédit.
POESIA pubblica solamente scritti inediti.

DU PAYS DE L'OMBRE

À L'AMI MORT : RICCARDO BERGAMASCO

L'éphèbe aux pâles yeux, poème d'un instant,
Fantôme vaporeux, s'éteignit comme un rêve,
Et son heure ici-bas fut la musique brève
Qu' une magique flûte achève en sanglotant.

Le sinistre nocher, parut, — et l'envoûtant,
Je le vis s'embarquer et rester sur la greve,
Et longtemps ma douleur ne connut point de trève,
Mais la vie est un baume et l'homme est inconstant.

Seulement, malgré tout, l'éphèbe de Novare,
Clair de lune nacré dont le ciel fut avare,
Remonte encor, parfois, de l'oubli du tombeau ;

Le nocher qui le prit, le ramène au rivage,
Et je le revois frêle, élancé, pur et beau,
Et me revois pareil à l'ami du jeune âge.

Alexandre Macedonski
Trad. du roumain par l'Auteur.

FLORENCE

À MON FILS ALEXIS

Un lit à baldaquin, des tableau poussiéreux,
Un clair azur, et des fenêtres ogivales,
Des cieux tout braisés d'or, des brises estivales,
Me hantent, — gais rayons de jeunes temps heureux.

Des yeux flambants aux nuits de feutres ténébreux,
L'Arno, les confetti, puis les fleurs sans rivales,
Des baisers affolants sonnant par intervalles,
Tout cela danse en rond sous mon burin fiévreux.

Les masques : On plaisante, on cause, on crie, on hue
Par la rue où dévale et grouille la cohue...
Oh ! mais ! le pur profil de vierges que voilà,

Les beaux adolescents aux traits pleins de finesse!
Et comme tout revit, et rit, car tout cela
C'est Florence la belle et ma belle jeunesse !

Alexandre Macedonski
Trad. du roumain par l'Auteur.

ROSA PRIMAVERAL

PARA F. T MARINETTI

Le da á su madre de la noche el beso;
á orar se apresta, y su semblante aliña.
¡ Ni las alas de un pájaro traviezo
han ruziado el sarmiento de esa viña!

Al impulso de un místico embeleso,
mientras juega la luz en la basquiña,
en la sutil titilación del rezo,
se ven temblar los labios de la niña.

A esas rosas que adornan á María
igual tal vez será. Nadie diría,
cuando ella el cáliz de la fe consume,

si es labio que perfuma ó rosa que ora :
¡ Lo mismo que en las rosas el perfume,
la oración en sus labios se evapora !

Santiago Argüello.

Nicaragua, 1908

PINK
PINK
PINK
PINK
PINK
PINK
FU
FUTURISMO
PINK
'101,
'TOT,

D

L p
Fant
nt s
Qu

Le s
le e
r t l
Ma s

Seul
Cla r
Rem

Le r
t
t n

Poemas de Andrès Gonzáles-Blanco

ITINERARIO POÈTICO

I.

¡ Ciudades que hemos visto al pasar en un tren,
de las cuales á medías sospechamos la vida !...
¡ Oh, belleza de toda cosa no concluida
que nos hace soñar con un magico Edén !...

La vieja diligencia espera en el andén...
¡ Oh, qué fragmento de una novela no vivida
guardará este vehículo que, en su marcha torcida,
lleva, quién sabe donde, no sabemos á quien !...

Fodo esto lo he sentido cuando era adolescente,
viendo algún curricoche que cruzaba algún puente,
ó mirando una niña al balcón de su casa...

Todo esto me arrancaba lágrimas de deseo,
de indescriptible commoción y de mareo...
¡ Oh, esta belleza única : la belleza que pasa !

II.

Las estaciones muestran todas las dulces glorias,
todas las suavidades de la pródiga vida.
¡ Miradas de mujeres, olvidadas memorias
de un amor que rompió la tierna despedida !...

¡ Remembranzas de la jnventud, ilusorias
en fuerza de ser reales !... Tardes de una partida
de campo... Besos sobre los labios. . Las escorias
apenas ya nos quedan de aquella época ida ..

Al volver me recodo de ese ferrocarril
gustamos la fragancia de algun pasado Abril.
Pero un día llegamos á una estación lejana

de la cual nadie supo jamás decir el nombre...
La estación de la Muerte, en donde una mañana
indefectiblemente se apeará todo hombre...

HORAS DE AUSENCIA

En aquella noche de triste memoria,
en el reservado de aquel *restaurant*,
me contaste, càndida ê ingenua, tu historia,
victima inocente de un traidor Don Juan.

Con tu pelo rubio loco y ondulante,
tus azules ojos llenos de candor,
en aquel ambiente de café galante,
tû desentonabas, suave y linda flor.

V.rgencita rubia ; quién lo hubiera dicho,
quién lo hubiera dicho, viéndote llorar,
que fuiste la victima de un viril capricho
que á la vida loca te logró amastrar !...

Pecadora, como muchas pecadoras,
eres buena y santa, porque eres pueril,
porques, sin que puedas remediarlo, lloras
en las mañanitas tépidas de Abril.

Porque á tu existencia no te llevó el vicio,
ni el amor al lujo, ni la liviandad,
porque, siendo niña, diste en sacrificio
tu cuerpo como una flor de caridad !...

Virgencita rubia, triste y pensativa.
Entre los placeres de la bacanal,
no mostrabas una sonrisa festiva,
sino un gesto altivo, serio y monacal.

Con aquellos cándidos ojos de madona,
parecías una novicia en clausura.
y por tu mirada todo se perdona:
tu cinismo alegre y tu vida impura.

No eres como todas, pobre cortesana,
que tienes un gesto triste y soñador,
que eres el retrato de mi buena hermana,
de mi buena y dócil hermana mayor.

¡ Pobre cortesana, quien me lo dijera
que en aquella noche de placer vulgar,
sentimentalmente yo me conmoviera,
tan sola y tan triste viéndote llorar!....

Tus ojos azules, del color del cielo,
no expresaban ansias de sensual placer;
palpitaba en ellos un oculto anhelo
de otra vida noble, divina mujer.

Cuando hablabas lenta, suave, parecia
que estabas causada de tanto sufrir
y tu voz bañada de melancolía
destilaba un hondo tedio del vivir....

Pobrecita mía, qué triste tu historia
entre el taponazo loco del champán,
en aquella noche de feliz memoria,
en el reservado de aquel *restaurant?*.

TARDES EN UN CONVENTO

I.

¡ Locuras son las que mi mente sueña!. .
La mujer á quein más llegué yo á amar
fué una incógnita monja malagueña
que en lo alto de un coro oí cantar.

Aquella voz vibrante de soprano
tenia un dulce y andaluz ceceo
que, acompañando al grave canto llano,
encendia las llamas del deseo.

Porque el dulce ceceo persuasivo
oido en esta iglesia conventual,
en un amanecer de un dia festivo,
en una hermosa misa matinal,

me evocaba mujeres que yo he visto
no sé si en una playa ó en un teatro.
¡ I así en la voz de aquella sija de Cristo
obras mujeres son las que idolatro!...

Inflexiones de voz que yo he escuchado,
siendo un muchacho plácido y burgués,
timbres de voz que me han enlocionado
en noches del invierno, en las *soirées*...

Voces de niñas rubias y hechiceras,
que, con las *fiorituras* de una actriz,
cantaban melodia extranjeras
que un instante me hicieron ser feliz.

II.

Entraste en el convento de las Reparadoras
y te pusiste el hábito, que es un traje nupcial,
y ahora pasas la vida cantando á todas horas
motetes en loor del Cordero Pascual.

De tu fervor no dudo; tu vocación es cierta
pues espontaneamente á Dios te has consagrado,
mas el hábito mismo ¿ quizá en ti no despierta
la ilusión de una boda que nunca has celebrado?

Tú cantas en el coro... ¡ Oh Asunción, cuando cantas,
tu voz se eleva sobre la de las congregantas,
que entonan fervorines á la Virgen Maria! .

Y hace que me recuerde esa voz de soprano
de las pasadas noches de luna y de verano
ne que cantando un aria de Bellini tre oía...

Andrès Gonzáles-Blanco.

L'ORIENT

De Jannina, de Smyrne et de Costantinople,
Levantines chansons, chansons aux longues traînes
Mélancoliques,
Comme mon âme émue en vos traces se traîne
Et vole engourdie sur vos ailes de sinople,
Cette âme qu'on dirait née de votre musique !

Une mere — oh ! le feu de sa caresse impure —
Vous mit au monde et chante et gronde encor en vous,
Répandant des parfums lourds, énervants et doux.
Elle se courbe sous le sort sans un murmure
L'orientale et langoureuse terre,
Esclave du harem, âme toute de chair.

En vous pleure, chansons, du pauvre la complainte ;
Tout en vos strophes, la joie même, est une plainte
Amère et lente ;
Esclave misérable et l'âme nonchalante,
Je suis un voyageur inquiet errant partout
Ainsi que vous.

Au rivage d'où les caiques sont partis,
Ou ne restent plus que les algues et le lis,
Closes les levres
Puissé-je vivre une vie douce et solitaire
Exempt de tout souci qui me donnât la fièvre,
Seul en le rêve saint du ciel et de la mer !

N'avoir que ce qu'il faut d'être pour végéter
Comme un chêne, un cyprés ou fumeur pour tracer
Mille méandres bleus avec de la fumée ;
Mouvoir aussi parfois mes deux lèvres fermées,
Afin qu'en vous j'attise
La lourde plainte qui toujours vous tyrannise,
Commence, se déroule e ne finit jamais.

En vous vit, s'exténue un peuple fatidique
Et quelque âme enchaînée s'agite et se démène,
Alors vous agitez vos ailes de sinople
Levantines chansons, chansons aux longues traines
Mélancoliques,
De Jannina, de Smyrne et de Costantinople.

Costis Palamas.

Trad. du grec moderne par **Pierre Baudry.**

FEU VESPÉRAL

— Te rappelles-tu la pauvre cabane
En le vaste bois, auprès du platane,
Loin de tout village?
— La cabane? oui, je me la rappelle
Comme une chapelle,
Comme un hermitage.
— Te rappelles-tu l'hermite au grand cœur?
Etait-il un klephte, un moine, un berger?
— Je me le rappelle et l'air encore pleure
De cette douleur
Qu'à flots de son luth sa main arrachait
— Te rappelles-tu son visage blême
Et son corps penché?
— Mais je me rappelle
Aussi l'étincelle
Qui comme une gemme
Allumait son œil par les cils caché
— Te rappelles-tu le feu qui le soir
Eclata soudain dans le vaste bois?
— Je me le rappelle et toujours je vois
Du bois ravagé les décombres noirs.
— Te rappelles-tu ce qu'est devenu
L'hermite qu'alors nul n'a plus revu?
— Je ne le sais plus, mais mon âme encor
Garde la mémoire
De l'humble logis,
Car un jour je vis,
Sur les ruines noires,
Un Amour mignon sans souci chauffant
Ses ailes d'archange et ses mains d'enfant.

Costis Palamas.
Trad. du grec moderne par **Pierre Baudry.**

LA PAILLETTE DU GOUFFRE

Connais-tu le départ en la nuit pluvieuse,
Où nulle main d'ami n'agite le foulard?
Le sombre train t'emporte ainsi qu'un corbillard
S'envole expirant son haleine furieuse.

Nulle main n'a cueilli les perles de ma peine,
En de froids ennuis mes rêves sont congelés
Et la lune blafarde en la nue avait les
Regards compatissants qu'on devinait à peine

Nul cœur n'a palpité sur ma détresse rare,
J'ai passé pour heureux, ô bonheur infamant,
Ta caresse a meurtri mon sein, ô dure gloire:
Sous les baumes d'*ave* saigne mon cœur d'amant.

Mes chemins souvenus abondent de bruyères
Qu'irrorent de leur sang les orphelins nu-pieds;
Tu fais sourdre en mes yeux les larmes de mes frères,
O douleur titillante, ô divine Pitié!

Dr. Abdullah Djevdet bey.
Traduction du turc par l'Auteur.

THE SINGER'S JOURNEY

I

On te closed door I knocked and knocked again,
It was so cold without, the wind and rain
Buffeted me, and made me sick and sore
And no birds sang, and night came on, and o'er
The surging wind rose pitiful sad cries
From all the souls cast out of Paradise
On the closed door I knocked and knocked again
Till I grew tired with bitterness and pain.
I made no fine resolve, I dropped no tear:
I knew that God was good and she was dear·
Only I wondered why these things had been,
Why I was glad I loved, that she had seen...
She was too pure to care, perhaps too cold,
So, in the wilderness I should grow old
With but the memory of hor wide grave oyes
To comfort me, shut out from Paradise.
On the closed door I knocked and knocked again
And suddenly it opened on a chain
And I peered close, and eager locked inside —
Then turned me to the world that waited wide: —
'Twas not for lust I sufferes, not for sin
I was barred cut to let a loved one in

II

And so from Paradise I turned my feet:
The wide world called me, and I ran to meet
The salutations of the wind and rain,
For I was sick with bitterness and pain.
Then called the mountains and the grassy hills
Broad streams and rivers, and small tinkling rills:
And there were forests wonderful and dark
And when the shrill wind ceased, sweet sang the lark.
And I forgot lost love in pleasant places,
For I found other heavens, and sweeter faces
Smiled from the lake, or laughed behind the reeds,
But in the night the heart that's stricken bleeds,
And ever I wandered restless. The old pain
Gripped at my heart and made me sad again
Then once at dawn-time, by a reedy pool
A goat-legged fellow cried « Come hither, fool,
« And learn the tune thas makos the world roll round·
« Life, lust and laughter mingle in the sound:
« 'Twas made with longing and with tears and fire,
« But laughter conquered it, and mocked desire. »
And then he took his pipe, this goat-legged man,
And all the winds cries· « Hark, the song of Pan
« Pan who is god of flocks and herds, who dwells
« Deep in the woods a-weaving curious spellss,
« And tunes that sob for joy and thrill and weep —
« That charm to laughter or that soothe to sleep »
And so I listened, all amazed and glad
The while he sang, now merry and now sad

III.

And bye and bye Pan made a pipe for me,
And when I took the pipe, I seemed to see
Visions of bodied-thoughts, gay-clothed or dark
And each thought made a sound: and seme the lark
Took for his song — the gayest did he take: —
But I for mine took sombre ones to make
A mournful wail for my lost love, but while
I sang, I did forget my woes and smile
And then the sweetness of the tunes I made
Thrilled me, and I forgot my grief and played
Entraptured, with the sounds that charmed me best;
And I made songs for pleasure, while the West

Crimsoned beind the dark enchanted woods.
Still by the reedy pool, in varying moods
All night beneath the moon I laughed and sang,
And through the shadows joyful echoes rang,
And presently dryads slipt from tree to tree,
Nymphs from the field and st.eam crept close to me,
And stealthy satyrs; and web-footed men
Climbed from the lake; and from a fairy glen
Cane trooping little people with bright eyes
And listened wile I made them melodies
Then slender women, with white limbs, and hair
Dusky as night, sought out my reedy lair
To hear my singing, and the loveliest one
Lay in my arms until the night was done

. . . .

Thus have I quite forgotten God and found
Joy in this world that tumbles round and round,
And a new Heaven I know, new faith I hold:
And I shall have my songs when I am old.

Douglas Goldring.

When God shall please

My ship sails forth on many seas
Uncharted and unknown,
For O, my ship is my strong soul,
And I am not alone.
Some harbour fair shall welcome me,
Some warm persuasive breeze;
And with my Pilot I shall be
When God shall please.

My ship sails back at dawn of day,
And storms may rage in vain;
My Pilot meets me in the bay,
And I have hope again.
Torn sails, and naught to shelter me,
Tossed by tempestuous seas;
But with my Pilot I shall be
When God shall please.

Fred. G. Bowles.

Love's sweetest melody

The sea hath its voices,
The wind whispers, too;
My heart it rejoices
Because it hath you.
But Love's sweetest music
Is not in the air
It sings to me always
Because you are there!

The day brings the sunlight,
The night brings a star;
But sunlight and starlight
Are just where you are.
For Love's sweteest music
Is when you are near —
My soul hath no doubting,
My heart hath no fear.

Translated from the French of **Hélène Vacaresco**
by **Fred. G. Bowles.**

PRINTEMPS

À Maurice Gauchez

Quand Ruf entra dans le jardin, les paupières encore lourdes de sommeil, la joie claire du renouveau lui entra dans les yeux, brusquement... Le verger, du fond du jardin, agitait la bienvenue de ses innombrables mains chargées de feuilles et de fleurs. Dans le lointain, il était baigné de lumière douce et caressante et, avec la blancheur de ses floraisons, s'érigait comme une aube. Une suite de grands bouquets blancs, roses et violets, semblait avoir été plantée en terre, parmi la verdeur des arbustes frais.

A côté des pommes et des cerises en fleur, les jeunes hêtres et les peupliers portaient tissée une dentelle finide de valenciennes vertes. Les grappes blanches éclataient dans la lumière du matin, toute neuves et toutes pures, pendant que des fleurs balancees, un parfum âcre et doux affluait.

Il fit quelques pas à travers les allées ratissées, le cœur soudainement inondé d'une paix très douce et d'une joie naïve

C'était dans le jardin une fête universelle Les fraisiers étalaient les rubans des boulevards de leurs fleurettes jaunâtres, les premiers lilas balançaient leurs thyrses au dessus des parterres. Bientôt les iris allaient fleurir; entre les hampes roidies de leur feuillage abondant les calices futurs se gonflaient avec des tons de pourpre ardente. La vie renaissait dans chaque pousse

De nouveau, Ruf laissa errer ses yeux vers les pommiers fleuris aux corolles roses, sur les fraisiers aux fleurs blanches, sur les pêchers aux fleurs violacées et puis sur tous les feuillages menus des arbres droits, si idéalement verts d'un vert tendre, jeune, velouté que n'avaient point encore sali et durci le vent, le sable et la chaleur de l'été.

C'était comme un songe qu'il vivait.. Il marchait à petits pas, attentif aux nouvelles pousses, regardant d'un œil curieux toutes le plantes et tous les arbustes... Une douceur tiède baignait son âme, la frôlant de caresses endormeuses.

Le long des plates-bandes était éclose déjà l'opulence des rhododendrons, tout alourdis de leurs grosses touffes de calices conjoints aux couleurs et aux flammes cramoisies ..

Comme la poussée était belle et combien riche et multiple la symphonie des couleurs printanières !

Ruf ne pouvait assez se réjouir du spectacle rare du renouveau. Au bout du jardin, la chute neigeuse des corolles immaculées, la grande blancheur fondue et transparente du printemps fleuri, la fragilité gracieuse de toutes ces fleurs délicates auréolant les branches noueuses ne cessaient de charmer ses yeux

Il évoqua tout à coup le souvenir des petites communiantes qu'allaient, à pas prudents, fières de leurs robes blanches e de la pureté de leur cœur ignorant, le long des sentiers de son enfance, le long des sentiers fleuris, où embaumaient les aubépines et que bordaient les arbres de mai joyeux... Leur voile flottait derrière elles quand arrivait le vent, il flottait tout gai, comme un drapeau de fête. Le long des chemins, dans la clarté du matin et la fraîcheur de la rosée perlée, c'était une longue procession vers l'église, une procession d'enfants blanches, d'enfants pures...

La remembrance était bienfaisante.

Songeur, Ruf alla s'accouder à la balustrade. Il regarda les prairies voisines, où des traînées de pissenlits et de pâquerettes émaillaient la verdeur veloutée des jeunes herbes. A gauche une grande drève s'ouvrait, cloîtrée d'ombre, et à travers les feuilles de ses branches un peu de soleil tombait, poudre d'or voluptueusement caressante .. Et plus loin, Ruf suivit le triple ruban éclatant du canal; la coulée bleu-grise de l'eau, l'ocre brutal du chemin de halage, tout sablonneux, le vert foncé de l'herbe abondante, puis encore les berges aux tons roux . .

Il eut alors subitement l'intuition bienheureuse du vide lumineux et béat de ce matin. Toute la campagne était déserte... le ciel était bleu, scintillant d'une lumière diffuse et impalpablement dorée · un pigeon le traversa, à grands coups d'ailes bénisseurs... et le soleil de mai chauffait tout doucement, suspendu haut dans le ciel immensément serein... Une bonne odeur flottait.

Un rêve.

Et puis, tout à coup, sans motif et sans cause, il ne put comprendre de quelles sources cachées de sa conscience montaient ces relents du passé, il songea à son Annie, à la chère petite Annie à sa jolie poupée d'amour... Comme il l'avait aimée! Tout était fini maintenant... Il revit la blancheur tiède de son corps, les pointes roses de ses petits seins durs tout son visage passionné et ses yeux séducteurs; il respira son parfum, l'essence fine d'héliotrope qui impregnait son linge et aussitôt il se mit à pleurer, à sangloter follement, bêtement, sans savoir pourquoi, se demandant si c'était de joie ou de regret..

André de Ridder.

Trad. du flamand par l'Auteur.

Die Helden des Simplon

Im Berge zwei Lokomotiven harren,
von einem Riesentor entzweit.
Ein heisser Drang bewegt ihr Vorwärtsstarren.
Ein Schrei durchreisst die Düsterkeit.

Du Tor von Eisen, lass die Riegel fahren,
gib deinen Flügeln freien Lauf
Heil dir, du Tor von tausend neuen Jahren!
Ihr neuen Sieger schreitet auf!

Ein starkes Leben weihtet der Beschwerde
ihr nackte Helden jahrelang,
unsichtbar drangt ihr durch die Nacht der Erde
in des Gesprenges Wiederklang.

Es floh der Berg, durch dumpfe Schächte schauernd,
vor euren Spaten Stück bei Stück;
ihr wischtet, stumm auf seinen Trümmern kauernd,
von eurer Stirn den Schweiss zurück.

Dort war die dunkel unbebaute Brache,
die Schweigsamkeit, das Rohgewicht;
hier war der Blitz, der Hauch, die knappe Sprache
dort war das Chaos, hier war Licht.

So ruhe, Gott, im heitern Donnerschalle,
vom Werk der Woche wohlgemut!
Der siebte Tag ist dies: ihr Männer alle,
was ihr vollbrachtet, es ist gut.

So ruht euch aus. und mustert nicht die Scharten,
die sich der Stahl im Quarz gehaun:
ihn auszuwetzen, werdet euren Garten
ihr einst damit im Lenz bebaun.

Den seinen jeder, der euch auf der Wage
nicht eingeschränkt, vom Strauche frisch,
das unbesoldete Gemüse trage
im Maimond für den Frühstückstisch.

Du Tor von Eisen, öffne dich!.... Doch kommen
die Bergarbeiter schon ins Land,
den Spaten übers Schulterblatt genommen,
das Arbeitsentgelt in der Hand.

Ihr zieht vom Berg ins Tal herab und wendet
den Rücken dem durchstochnen Schacht.
Ach, trübes Los der Arbeit, die vollendet
nur mehr die Seele traurig macht!

Den Weg des Werks verfolgt in allen Landen
ihr ohne Ruhe, ohne Wahl:
« Welch Ararat, welch ein Gebirg der Anden
verlangt Gesellen, unsern Stahl?

Welch Meer will Deiche, sich daran zu brechen,
als wie der Mensch an seinem Zorn?
Welch Meeresgrund ist irgend aufzustechen?
welch Land begehrt des Schiffes Sporn?

Welch andrer Tat mag unser Leben taugen,
auf dass der Dampf, seis Zug seis Schiff,
die Löwen einst mit seinen roten Augen,
die Wölfe schrecke mit dem Pfiff? »

Lateinisch Blut, zerstreut in allen Winden,
du gleichst dir selbst noch immer sehr:
du weisst noch jeden Weg der Welt zu finden.
weisst nicht mehr den der Wiederkehr

Ihr seid noch stets die stählernen Kohorten,
Veliten-und Triarenheer....
Doch unsre Toten liegen allerorten
als tot herum auf Land und Meer.

Du Tor von Eisen! .. Grosses Rom vereine
die Heldenschar von altem Schrot
um dich herum! Gib jedem Mann das Seine
die Hymnen des Triumphs und — Brot.

Benno Geiger.

CENTAURE E FAUNE

SUBRE UN DESSIN D'EN RODIN

LOU CENTAURE.

Fraire campèstre, estajan de la séuvo,
o cabro-pèd! vène! que sus moun pitre
fraıralamen te sarre.
Ai vanega, siéu sadou d'aire cande,
La naturo sei sabo aveno dins mei veno,
e mei passien, feroujo fan calamo,
mai un arsi qu'es pas de dire m'estrancino!
fraire as-ti coumo iéu de pressentido estràngi?

LOU FAUNE.

Enliasso me dins teı bras, ô centaure!
que tei flanc rescaufon ma rusco.
Sènti'me tu lou couràgi de viéure,
segur, lou couràgi de viéure.
Ma naturo bestialo me peso!
Que noun ai coumo tu lou lamp de quatre bato!
souto l'arcounséu deis aubre,
subre la cimo dei roco
mei passien libramen, coumo lei tiéu, s'afanon,
e pamens.... e pamens.... vourriéu, coumo te dire!
au calabrun vourriéu m'espoumpi dıns leis aire,
vourriéu m'endeveni, de ieu meme èstre escàpi,
e l'estelan m'atiro.... un pivelàgi estràngı. ..

LOU CENTAURE.

Estràngi, ó, cabro-pèd! sus lei counfront d'un mounde
varaian touti dous. Sèmpre nouesto pensado

SUR UN DESSIN DE RODIN

LE CENTAURE.

O frère agreste! habitant des forêts!
viens, ô chèvre-pieds! que sur ma poitrine
fraternellement je te serre.
J'ai parcouru le monde. je me suis enivré d'air pur,
ma force s'est accrue de toutes les sèves de la nature,
et mes passions irrésistibles sont satisfaites,
mais une inquiétude indéfinissable m'agite!
frère, n'es-tu pas tourmenté comme moi de rêves étranges?

LE FAUNE.

Enlace-moi dans tes bras ô centaure!
que tes flancs me réchauffent.
Je puise en toi le courage de vivre,
oui, le courage de vivre.
Ma nature bestiale me pèse!
Que n'ai-je comme toı quatre pieds rapides comme l'éclair!
Sous le dôme des arbres,
sur la cime des rochers
mes passions, comme les tiennes se satisfont librement,
et cependant... et cependant... je voudrais, comment te dire,
aux heures crépusculaires je voudrais me dissoudre dans l'air,
je voudrais disparaître, m'échapper à moi-même,
les étoiles me font rêver, une.... une attraction étrange. .

LE CENTAURE.

Etrange, ô chèvre-pieds, sur les confins d'un monde
nous errons tous deux. Toujours notre pensée

pus luen, pus luen s'en vai, es quaucaren que greio
aquel àrsi, dirias, coumo en dintre....
La terro m'aparten, de bout en bout l'estarpi,
mai l'Ether! mai l'azur! mai lei founsour de l'aire!
ah! s'aviéu d'alo! d'alo! d'alo!

Lou faune.

Digo, ò centaure, escouto:
pantaii bèn souvènt qu'en fouero de moun orvo
siéu escàpi, invesible, uno puro pensado....

Lou centaure.

Garden si! cabro-pèd! l'oumbro es pleno d'engano!
e la vido es tant bello! Aimen, louchen, visquen
nouesto boueno vidasso a mita diéu e besti.
E lei dous èsse fabulous
lei uei fissant leis uei
s'estregnon

Valère Bernard.
Capoulié du Félibrige.

plus loin, plus loin s'en va; c'est quelque chose qui germe
ce désir, dirait-on, comme en nous-même....
La terre est à moi, je la parcours hardiment en tous sens,
mais l'Ether! mais l'azur! mais les profondeurs de l'air!
ah! des ailes! des ailes! des ailes!

Le faune.

Ecoute, ô centaure,
je rêve souvent être sorti de ma gaine de peau
être libre, invisible, une pure pensée....

Le centaure.

Prenons garde! ô chêvre-pieds!
les ténèbres sont pleines d'embûches!
et la vie est si belle! Aimons, luttons, vivons
notre bonne vie, moitié bêtes et moitié dieux.
Et, les yeux dans les yeux,
les deux êtres fabuleux
s'étreignent.

Valère Bernard.
Capoulié du Félibrige.

In preparazione:

GUFO REALE

romanzo di Paolo Buzzi

LUSSURIA VERDE

romanzo di Enrico Cavacchioli

In morte di Cesare Lombroso

Uomo, belva,
Delinquente, belva minore,
Genio, belva più belva delle belve.

E la tua morte, o piccolo Padre
dai piedi di bronzo vacillanti
in cima due secoli,
mi rimembra ore di pace augusta e di mistero
entro gabinetti anatomici straricchi
di scansie dorate dal sole su teschi di Mostri
per lunghe file ghignanti ed in silenzio
Tu carezzavi le calotte gelide con mano gelosa
come l'amante il caldo nudo ombelico all'amante.
Da fuori, l'eco meditabonda
del coro dei pazzi, saltellante e grave,
parea il Fugato estremo alla Musica della Vita.

Ave! T'amai per una tazza di caffè che m'offristi
sul tavolino lercio d'una bottega di Burano
(era l'ottobre malinconico che fa sentire
ai Vecchi molto bisogno dei Giovani):
e per le lodi che desti al mio tenue libro, ma caro,
su la Pellagra nella Provincia miliardaria di Milano:
e per quanto mi segnasti
sulla cera dell'anima, a colpi d'unghia,
dall'infanzia beghina:
ché ne sbocciò, poi, grande
la mia corolla salmastra purpurea di corallo.

Ave! Mi depongo,
fiore del mio bel mare autonomo in tempesta,
sulla tua tomba loica democratica
d'Uomo che squarciò vivo gli uomini
e volle, cadavere, essere squarciato.
Ave, Palombaro Antropofogo di te stesso,
Pilota all'oceano delle ombre
— se tornino o non tornino spiritiche. —

Ave, pei Miserabili!

Paolo Buzzi
VINCITORE DEL I CONCORSO DI « POESIA ».

RONDINI

PER CORRADO GOVONI.

Per ripolir la casina,
rimasta chiusa molt'anni,
— quattro finestre e un balconcino
rivolti al sole,
come boccuccie brune di viole,
inghirlandate di vite, —
per preparare il nido alli sposi
hanno distrutto i nidi delle rondini.

Vennero e foraggiarono
lustrando nei contorni,
sulla facciata bianca e ridipinta, —
oh, come linda e civettuola,
tra i pampini sfoggiati e rinverditi' —
non trovaron le rondini i nidi:
Troveranno li sposi
la camera nuziale della nonna,
le gialle ghirlande dell'impero,
sopra il parato di *cretonne ponceau*,
il copripiedi di seta cangiante
tagliato dalla gonna della prozia elegante,
che vide i balli del Beauharnais ·
vi troveranno il talamo
fresco, ampio, rimboccato,
pei baci e per la prole,
con una venerabile e tarlata culla a lato
tarsia sfoggiata del Maggiolino

Le rondini passarono chiamandosi,
fosco lamento alato·
pigolii per il cielo intenerito; —
profumi per l'erbe smaltate:
poi si raccolsero a stuolo
sopra il comignolo fuligginoso.

Avevan ritrovate le mure disfatte,
tra le palme dell'oasi, e ad aspettarle intatte,
le nicchie polverose che guardano i nidi.
Avevan ritrovato camelli e santoni sul margine
delle sabbie infuocate ed infeconde
Si erano riposate sulla *cuba* moresca e vetusta
tra le pietre sconnesse
dove avevan posato pei secoli
le defunte covate progenitrici,
e riudir al silenzio meridiano,
chiamare il *muezzin* la preghiera
Trascorrevano in fila lontane
avvolte nei *cacik* le carovane;
cavalcate ondeggiavano d'Arabi
al volo dei bianchi *bornus*,
al lampo damascato di lunghe carabine

Trovarono la Sfinge
più dell'altr'anno sfaldata,
severa, in cipiglio ed annojata;
la Piramide bionda diroccata
touristes d'ogni paese
mascherati all'inglese,
bourricos, asinari,
vegliardi, *fellahs*,
dinastia incretinita discesa dai Faraoni;
dei pastori anglicani;
la *miss* col velo azzurro
il cielo in un susurro indefinito

di piccole vite comprese e sciorinate;
sapidi moscherini del fango del Nilo,
per l'inesausta prodigalità
del delta straripato
Rinnovaron le congreghe alla sera,
alla luna rotonda,
sotto la cupola slabbrata e tonda della moschea,
riabitar nei nidi della loro famiglia,
grigi e rappresi di densa fanghiglia ovattata,
e, nell'eterna indolenza orientale,
librarono di nuovo volanti libertà

Oggi, nell'altra patria europea
non trovan più i nidi sospesi,
tra trave e trave, sotto la gronda,
ma nuove pitture ed il sito
delle recenti verniciature
Non più il silenzio augusto della valle,
nel sonno vede delle piante antiche
Il giardinetto è rimondato
dalle gramigne tenaci e parassite;
la ghiaia è lucida,
s'adagiano i rosai sopra ai sostegni;
han seminato legumi e violacciocche;
l'acqua ha ridato l'anima liquida alla fontana
che si era inaridita,
han restaurato il gallo rosso e verde alla meridiana
in mezzo ai segni gialli dello zodiaco; —
la vecchia Colomba rialza la persiana
della sala da pranzo e guarda affaccendata sulla via
Rondini, li Uomini, se fanno il nido,
distruggono il nido alli uccell
saccheggian la natura per la famiglia futura,
in questa società meticolosa
l'oriente vi riserba molle e barbaro
casa e pastura, l'igiene qui vi abborre
sparge disinfettanti a prevenzione,
estirpa dalla vita, illogicamente,
ogni putrefazione.

Oggi, a covar la vita di un bambolo europeo,
pelurie di cigni, battiste aracnidi
carne d'alberi annosi, polpe di frutti
cristalli di miniere, tutto il verziere in fiore
spoglie e messe del mare e del campo;
delicatezze, svenimenti e feste,
cerimonie e intervento della burocrazia
lavoro e sudore del padre
un grido disperato, lagrime e sangue di madre.

Attende li ospiti la bianca casina,
fuga quindi le rondini
La vecchia Colomba in cucina,
attizza vampe nel vespero,
riflettonsi nel rame delle pentole
alacri fiamme alla cena.
Il girarrosto ad orologeria
scocca i minuti dell'ora culinaria
tra l'odor delle spezie svampate dal dispensino,
rosola in sulle bracie, il paffuto cappone
batte col cuor della vecchia Colomba
si specchia nel lucido ottone
dei candelieri incisi di una greca,
ripete il suo lento torneo
nel luminello della cazzeruola a bugne del pasticcio,
frigge e schioppetta
imbalsama di salvia rosolata
fraganze al ben venuto della sposa aspettata

Quindi la sonagliera scroscia sull'erta,
ne segna, a pause, le svolte e le ansanti salite
sgrana il suo tintinnio d'argento e di cristallo
dentro la polvere, sopra le ramore
basse e fruscianti nel ballo
della brezza leggiera che corre al tramonto

La corriera che rotola e romba
coi vetri che fremono,
massiccia e sgangherata centenaria
con le tre buone razze,
spelate, soffianti a guidaleschi,
s'arresta alla porta.
Precipita lesta,
dalla portiera sconnessa e spalancata
batuffolo viso di riccioli biondi,
di sete *clair-de-lune*,
con mille veli, con lungo strascico
la nuova Signora;
traversa la via, imbuca l'androne,
cometa che guizza, dal folto, a un burrone

di nuvole a nuvole in cielo;
la segue il Signore commosso e sudato.

« Buon giorno, Colomba! »
mormora la vocina
tumida di sorrisi e di malinconia.
Colomba si schiva impacciata alle soglie:
« Buon dì Signora! »
sfòggia la riverenza dismodata
e s'inchina e l'accoglie.

Sventola allegra una bandiera di fumo,
dorata ciarpa di fata, .
dall'antico comignolo ringiovanito:
si svolge lentamente nell'aria pura e serena
a fugare, coll'ultimo raggio di sole,
speranze di rondini in pena,
— « Via, dalla ringhiera del curvo balconcino,
pettegole, ciarliere, irrequiete e troppo mattiniere.
alla mattina conviene lasciar riposare li sposi. »

Ora cala la sera;
e va sospesa col fumo una prescienza oscura.
Il bacio scocca la rivelazione:
stride la rondine in cerca del nido
angosciata e sorpresa.
e col pianto e col riso
s'aulentica d'amore la Natura.

G. P. Lucini.

Desiderio

a Paolo Buzzi

Se io non fossi poeta, vorrei essere fabro.
un meccanico destro, gaio, dal volto scabro,
dai muscoli flessibili come l'acciaio puro,
il petto ampio e sbuffante come il mantice oscuro,
la bocca quale tromba argentea che sbaraglia
la fatica, e la mano dura come tenaglia.

Ebbro di ferro e fuoco, gavazzare in un'orgia
d'acri odori, nel bujo antro della mia forgia
quasi dentro un serraglio; mescolare alle sorde
voci la mia canzone....

— ... Ringhia la lima e morde
come la jena; il trapano rugge; balza il martello,
il maglio, pachiderma, barrisce nel cervello. —

Tra scoppi, fischi e rantoli carezzare la brace
fulva come criniera; e alla bocca vorace
toglier la preda quando il mostro non si addorme.

Veder l'aborto, nuovo Proteo, mutar di forme
ed il metallo struggersi come midolla tersa
al multilingue amplesso de la fiamma perversa.

Poi, temprar la spada che guizza e s'arrovella,
o lucidare un'agile canna di rivoltella
o un proletario vòmere, e con la stessa mano
— ch'à risanàto il fragile cuore d'un areoplano —
tatuata di fuliggine, inguantata di morchia,
strimpellare una stridula musica sovra il torchio.

Battezzar col mio sangue la cute degli ordigni
chirurgici, insidiare l'anima degli scrigni;
preparare nell'ombra le future vittorie
e incider la mia cifra sui lutti e su le glorie.

Libero Altomare.

Da "I CORSARI,,

POEMA DRAMMATICO IN TRE ATTI

A B. TEDESCHI

ATTO PRIMO.

Il racconto della cattura delle navi.

IL CORSARO:

Dalle loro caverne all'improvviso
le sirene guizzarono nel mare·
frustaron l'onda di lor risa amare,
e il porto apparve dalla luna intriso.

Gocciavano le antenne dei navili
perlami, al fiotto delle chiglie gravi,
e si cullavan placide le navi
sull'ancore dai rossi arti sottili

Ciminiere esauste aspettavano
soffi di fuoco negli aperti bronchi;
angosciate le macchine con tronchi
bramiti nella notte alta ansimavano.

E le sirene entrarono nel porto
per la loro rapina, sotto agli occhi
de' fanali. Suonavano a rintocchi
le campane di qualche Chiesa a morto.

Suonavano a rintocchi, a tocchi rochi
or più vicine, or più lontane, sole,
inebriando al vento loro gole
d'azzurro e di sereno in mille giochi.

Taciturne nuotavan le sirene,
a quel suono. Tentavano le prore
dormienti in un nostalgico languore
e tiravan dal mare le catene.

Cautamente le ancore spezzavano
fiorite di vermiglie attinie ardenti,
e guizzavano in furbi ondeggiamenti
scardinando le maglie che schiantavano.

I marinari, immersi in loro sonno,
sotto coperta, delle amanti illuni
sognavano, sospesi tra le funi
ferrigne come in un intercolonno,

e le sirene un frivolo cantare
bisbigliavan così per suaderli·
gocciavano le antenne verdi perle
lunari con un lento singhiozzare...

Tutte le navi addormentate, allora
trascinaron dal porto alla deriva
le Sirene, legate alla lor viva
capellatura palpitante d'oro.

E per il mare aperto come il palmo
di loro mano, al lume della luna
navigarono in tacita fortuna,
solennemente, senza remo e scalmo.

Navigarono in fino all alba chiara
che si disfece in lacrime di schisto,
via per il mare lampeggiante tristo
che scoperchiava il sol come una bara...

Il canto delle femmine malvagie
si faceva più intenso e sonnolento,
si udiva il roco progredir d'argento
di loro monodie nel ciel di brace

Cresceva in soavissima follia
in magica catena di delirio,
fluttuando così, senza respiro,
in un rosso sospir di nostalgia

e cullava i nocchieri addormentati
in quel suono, in quel sogno,
in quell angoscia
senza fine nè cielo.

Così' quella voragine li prese
e ritorse le navi come mostri
feriti che arronciglino ne' rostri
gli agguati le perfidie e le sorprese.

Il sole, allora, come un ostensorio
apparve sul cantar delle sirene,
e più forte cozzaron le catene
finchè non sprofondò tutto il mortorio

Io solo! Io solo ho rotto l'incantesimo!
E la vendetta mi ha percosso E' l'ora
l'ora divina della libertà ..

(*La folla risponde come famelica, con un solo grido disperato:*)

- Vendetta!
— Per i nostri figli!
— Per
i nostri padri!
— Siamo sole!
— Siamo
vedove!
— Ahimè!.....

Enrico Cavacchioli
VINCITORE DEL II CONCORSO DI "POESIA,,

AFA

AL POETA ANTROPOFAGO F. T. MARINETTI

Nel cielo soffii di deserto passano,
la sera violacea viene,
nel giardino le belle rose muoiono
olimpicamente serene.

E là nei campi di frumento plumbeo
si sentono orrendi fragori
come uccellacci d'inferno fantastici
svolazzano rossi bagliori.

È lo scoppio dell'uragano. Franano
le nere valanghe del tuono;
la pioggia che rimbalza sulle tegole
produce un dolcissimo suono.

Fulminei nel cielo si stiracchiano
diabolici metri di fuoco;
sopra zuffe di nuvole si squassano
bandiere stacciate di croco.

Passa la raffica; sul fienil madido
lucente d'un rosso più vivo
all'improvviso s'apre il fresco circolo
dell'arcobaleno sportivo,

Ma non è pace: se quassù è già limpido
e stemprasi l'arco, sottile,
laggiù come uno spegnitoio livido
profilasi il bel campanile,

ed un oscuro all'orizzonte seguita
percorso da un sordo rumore,
come in un cuor che ha perdonato restano
residui di amaro livore.

Sul cimitero spensierato, tremule
s'accendon le stelle incorrotte;
s'accendon le fosforescenti lucciole,
e cade la splendida notte.

Oh dolce spalancar le imposte al turbine
e prima di mettersi a letto
indugiarsi col vento in faccia a attendere
danzare laggiù sopra un letto

le incandescenti vertebre dei fulmini
e chiudersi e aprirsi nei campi
su panorami candidi di nuvole
le brecce turchine dei lampi!

Corrado Govoni.

La Regola del Sole

Un piccolo gruppo di Signore
dei più svariati paesi,
si sono fatte suore
di una loro speciale religione
che si chiama la Regola del Sole.
Si sono comperata un'isoletta
proprio in mezzo al mare,
un'isoletta tonda tutta verde
che sembra nell'azzurro dell'acque,
un altro sole, il sole del mare.
Sole che vive d'amore
per il Sole rosso del cielo
Quando sono tutti e due azzurri,
mare e cielo,
sembrano due bellissimi cieli
tutti e due col proprio sole.
Nel mezzo all'isoletta,
queste signore, si sono fabbricate
il loro monastero, la loro piccola città.
Sono tutte vestite di rosso
in omaggio al loro Signore.
La mattina si levano per tempo,
prima naturalmente
della levata del sole
Verrebbe fortemente multata
la suora che si fosse levata,
senza ragione di malattia,
dopo il Sole.
Sarebbe la mancanza più grave
verso il suo Signore
Quando una suora è malata,
di luce o di calore,
sono le loro uniche malattie,
le viene spalancata
la finestra della cella
all'ora della levata
e all'ora del tramonto
Pensate come quelle suore
debbano amare, con quale forza
debbano desiderare il sole!
Esse non hanno ormai che Lui,
al quale si sono votate
e vivono oramai di quell'amore.
Come debbono essere tristi le loro nottate!
Dall'isoletta non si distingue terra
nè vicina nè lontana
È un piccolo mondo verde
che sembra roteare
nell'acqua invece che nell'aria,
nello spazio del mare
Certe volte l'isoletta sembra galleggiare.
Se naufragasse?
Se il mare la ricuoprisse?
La mattina, poco prima dell'aurora,
si raccoglie ogni suora,
come per pregare, col massimo rispetto,
per augurare il buon viaggio
al suo diletto.
Appena il sole appare,
al primo raggio, che serba
per una speciale predilezione
alle sue religiose
esse emettono grida,
ridono, cantano,
i loro inni, i loro cori passionali,
saltano piene di ebbrezza
dopo il bacio del Signore
È la loro comunione.
E mentre sulle acque s'innalza
il loro magico tondo,
si prendono tutte per la mano
e si mettono a fare il girotondo
pazze di contentezza!
E tutto il giorno lo stanno a guardare,
a pregare ad adorare.
In cima al monastero
nell'apposita torre
al posto delle campane
ci hanno le meridiane.
Con un: urrà! speciale
esse salutano il mezzogiorno,
e cantano gli inni
più sfolgoranti,
gettano in alto fiori dorati,
che gli ricadono addosso
baciati dal sole
Nel pomeriggio se ne stanno
distese sul loro prato,
e di tanto in tanto
o a sole, o a piccoli cori,
dicono le loro preghiere consuete,
speciali preghiere
alla loro regola speciale.
Esse lo sanno che il sole le ama,
che sempre le guarda,
e non le scorda mai;
lo sanno che quando moriranno
anderanno da Lui,
che le coronerà del suo più caldo amore!
Sono sicure, ma hanno il loro inferno
anche loro, e sarebbe il mare.
Si dice che una volta
morì una suora,
e da tutte fu creduta
beatamente accolta dal Signore
Mentre esse la cantavano,
la salutavano beata,
videro cadere una cosa nel mare!

Il sole l'aveva rigettata!
Oh! la grande punizione!
Discacciata dal sole
e destinata nel fondo del gelido mare!
Perchè fu rigettata?
Non seppe bastantemente amarlo
il suo Signore?
Da quel giorno le suore
hanno raddoppiato il fervore
nella loro adorazione,
nelle loro preghiere.
E il pomeriggio passa veloce,
e le suore si levano,
incominciano
a passeggiare inquiete
sul prato, si rivolgono
tutte dallo stesso lato,
pregano a bassa voce.
Il sole s'abbassa a poco a poco,
s'adunano le suore
dalla stessa parte
come vicino al fuoco.
Che momento per loro!
Il sole posa
come la particola più luminosa
sopra il calice più grande
e più colmo.
Le loro lamentazioni
diventano disperate,
piangono, lo salutano,
gridano negli ultimi momenti fugaci,
gli gettano gli ultimi baci.
« Addio! Addio! Addio!
A domani! Torna amore
Domani! Domani! »
I loro occhi gocciano,
s'agitano le loro mani
Cala la sera.
Le belle fiamme sono diminuite,
le suore sono impallidite
E colle teste basse
camminano svogliate
verso il monastero,
ciondolanti s'avvicinano
alla casa, ch'è la perfezione centrale
dell'isoletta
Sulla porta la superiora aspetta
Col suo libro in mano,
piena di severità e di compunzione
fa la chiama consueta
della riunione.
Le suore debbono rientrare,
cenare in fretta
e dopo andarsi a ritirare.
Antonietta Solare,
Aurora Del Sole,
Giuseppina Solamore,
Alba Raggi,
Isola Meriggi,
Meridiana Tornasole,
Cleofe Stelladoro,
Caterina Solastro,
Regina Solenne,
Corinna e Beatrice Tramonti.
Pensate che cosa sono per loro
le brutte giornate!
Piangono lacrime amare,
che amareggiano sempre più il mare.
E le notti d'inverno!
Come diventano desolati
i loro colloquî!
— Hai veduto che giro corto fa?
— Sempre meno, sempre meno!
Se dura così non lo vedremo
un qualche giorno!
— S'alza di là, e va via di là.
— Che disperazione! Che infelicità!
— Tornerà tornerà la nostra stagione,
la state del nostro cuore!
Il nostro carnovale!
Mi sembra che minacci burrasca!
— Sei l'uccello del cattivo augurio!
— Ma quelle nubi vengono su
— Di qui a domani non ci saranno più!
Io non l'avevo mai goduto come oggi!
— A me sembra che bruciasse meno
— A me invece è sembrato di più.
Quelle suore non muoiono
di nessun male,
si asciugano, si asciugano,
si disseccano al Sole..
come le rose e le viole,
e più che centenarie
vaniscono, evaporano nel Sole
come qualunque vapore,
senza la consueta putrefazione.
Il loro Signore le raccoglie poco a poco
sotto l'azione del suo potente fuoco
Quando una ne muore,
ognuna sta ad aspettare
nella massima trepidazione,
tutta pensierosa, tutta preoccupata,
che non dovesse già ricadere
come quella volta famosa.
Dopo la cantano e l'invocano beata.
In tutto il mondo intero
quella è la sola città
che non ha il cimitero.
Dite, lo sapevate
che c'era quest'isoletta in mezzo al mare?
Questo bollente cuore
nel seno del gelido mare?
Siete contenti che ve l'abbia detto?
Non vi è venuto la voglia d'andare
con un piccolo vapore?
Se sapeste! Quante, quante volte
ho pensato d'andare a farmi frate!
Oh! Se quelle suore mi pigliassero!
Ma esse non riconoscono
che un maschio solo
nella loro strettissima clausura,
il santo della loro regola: il Sole.

Aldo Palazzeschi.

ANDROMÈDE

AU POÈTE F. T. MARINETT

Voici passer, au long des eaux, le cortége éploré
Qui conduit Andromède au lieu marqué pour le supplice;
Voici passer la vierge enfant dont le front est lauré
Et recouvert des longs bandeaux du pieux sacrifice.

L'un après l'autre, lentement, tes voiles sont tombés
Et sous le chaud soleil qui resplendit te voici nue!
Suivant le rite, les bourreaux se sont vers toi courbés
Puis ont, sur les rochers, ta chair si tendre maintenue.

Mais ne sanglote point, enfant, regarde sans terreur
Le monstre que les flots ont rejeté parmi l'écume;
Et ne t'attriste pas non plus en songeant, ô ma soeur,
A tes parents qui demeurent plongés dans l'amertume.

En toi-même, Andromède, le héros est apparu.
Déjà Pégase, dans les airs, étend son aile double,
Et le seul rythme de sa marche aërienne entendu
A suffi pour chasser au loin la frayeur et le trouble.

Persée! à cheval sur Pégase est l'égal d'Apollon!
Son apparition, déjà, dans le ciel de ton rêve,
Bien mieux que le dragon qui tord son corps squameux et long,
Te fait plus lointaine de ceux qui pleurent sur la grêve.

Tes amis et ceux-là qui voudraient tant te retenir,
Ne les écoute point, mon âme, et méprise leurs larmes.
Quant au monstre lui-même, ô soeur, ah! laisse-le venir:
Pour t'en défendre, tu le sais, tu possèdes des armes.

Tu n'auras désormais qu'à refermer tes yeux pensifs
— Malgré les noeuds de fer, malgré tous ces liens infâmes,
Qui retiennent, scellés à ce rocher, tes bras captifs —
Pour entendre chanter le dieu qui libère les âmes!

Allez, ô vous, son père et vous, sa mère, allez, pleurant...
Sur vous-mêmes pleurez, si de douleur votre âme est ivre.
Non, ce n'est point le monstre affreux qui vous prend votre enfant,
Car le cheval aux ailes d'or, Pégase, la délivre!

Jean-Marc Bernard.

CONVALESCENZA

A MIA SORELLA ANNINA.

Il disco è sceso, il disco del Malanno:
s'è profondato giù nell'orizzonte
velando tutte le dogliose impronte,
tutte le stimme del fuggito danno.

È sceso come dense brume fanno
scendere il sole e con ali più pronte
gittano l'arco del notturno ponte
fra un'alba lieta e un tramontato affanno.

Galassia già stende le bianche strisce
pel cielo opaco: in grembo alla infinita
lattea fiumana il cuore s'assopisce

e ber vi sogna, fresche acque fontane,
le rifluenti forze di sua vita
ed al Male benedire, la dimane.

Enrico Fondi.

LA FIALA

A FILIBERTO SCARPELLI.

L'interno del mio cuore è una gran sala,
una gran sala ardente, ove le porte
son chiuse e le pareti messe a gala
nera e gialla: la gala della Morte.

Sul catafalco s'erge una fiala
c'ospita entro la gonfia epa la sorte
dei marci amori, e un odor muffo esala
di morti baci e di carezze morte.

E che in sue spire un nuovo amor m'attorca
le vene e tutta succhi la vermiglia
linfa essa aspetta con felina gioia.

Rigida, come un corpo dalla forca,
una lucerna in mezzo alta sbadiglia
la sua pigrizia fiammea: la Noia.

Enrico Fondi.

D'UN PAYS PLUS BEAU

IMAGES VÉNITIENNES

I

Venise, ville nue aux écharpes de perles,
Quand sur ton quai de gloire où l'Orient déferle
Je mis le pied, ce fut avec un peu d'émoi,
Et dans le sentiment heureux d'être chez moi.

Je te connaissais bien, République sereine,
Dame sans ressemblance aux autres, cité reine!
Je n'attendais de toi qu'un coucher de soleil,
Une fleur et l'oubli voulu comme un sommeil.
Je t'avais irisée aux feux de ma mémoire,
Dans le trouble charmant du songe et du grimoire,
Pourtant je redoutais romances et pastels ..
Venise, j'ai connu ta fièvre. Un cœur charnel
Fait palpiter l'eau morte au réseau de tes veines,
Et le goût de ton sang passe dans ton haleine.

Cepedant tu n'es pas la femme aux voiles roux
Qui présidait la mer avec de lourds bijoux,
L'opulente aux chairs d'ambre, aux cheveux de fournaise.
Que dans ses plafonds d'or renversa Véronèse
Sur le seuil des palais mirés le pied dans l'eau,
Tu regrettes les jeux galants de Tiepolo,
Venise qu'on rêva dogaresse ou marquise,
Tu n'es plus à présent qu'une pauvresse assise
Tes filles de semaine avec leur châle noir
Ont connu la tristesse immense du devoir
Et marchent lentement sous leurs ailes croisées,
Pareilles aux pigeons des places pavoisées.
Elles gardent pourtant ce charme indéfini,
Caressé par les doigts de ton Jean Bellini
Et près de leur douceur que notre art divinise
Le tourisme est le vrai carnaval de Venise

Laissons chanter les fous des éternels galas!
Ville des soirs d'orage et des musiques molles,
Moi, je t'aime autrement qu'une ancienne idole
Et te veux tendrement baiser sur tes yeux las
Puis je pars, frissonnant d'un luxe mortuaire
Pour avoir vu descendre aux ombres du Canal
Les barques du passé, longues et somptuaires,
Avec des fleurs de lys dans leur porte-fanal

II.

Les cloches sonnent la victoire
Sur la ville aux couchants fleuris,
Et, dans le faste des lambris
Comme dans les jeux et les ris,
Venise revit son histoire

Fut-il donc un printemps plus beau,
Un soleil plus noblement rouge,
Un plus magnifique tableau,
Que celui de ce soir sur l'eau
Où l'ombre des vieux palais bouge?

Oui, dans le monde il fut un bruit
Qui revient dans le bronze et chante
Sur la ville ainsi chaque nuit:

Venise, remontant la pente,
Force la gloire qui la fuit,
L'atteint, la démasque vivante..
Celle dont le vol fit ce bruit,
C'est la victoire de Lépante!

III

En barque, un soir de juin, revenant du Lido,
Je vis dans la cité l'effort de la lagune,
Et Venise ne fut à mes yeux qu'un jet d'eau
Extasié d'amour dans un rayon de lune

Venise et son histoire: une ville en décor
Au soleil j'évoquais son millier d'escadres
Et comparais sa pierre usée à un vieux cadre,
Qui montre un bois rougi avec des traces d'or.

Venise ne sera pour nous qu'un interlude.
Certain matin glissant, au pont du Rialto,
Elle m'apparaissait dans sa décrépitude.

Le temps l'avait frappée aux tempes; son manteau
Traînait dans l'eau saumâtre et sa voix était rude;
Elle peignait ses cheveux gris par habitude.

Victor Barrucand.

FLORENCE

I

Les cloches de Fiesole ont caressé mon cœur:
Toscane, donne-moi tes écharpes de brume!
Je veux tout cet encens qui sur la cité fume
Je veux tout le passé d'un pays de vigueur

Je boirai ce beau jour comme un philtre de fleur,
Je serai cette ville où la flamme s'allume,
Je m'envelopperai de sa beauté postume,
Je la respirerai comme une bonne odeur.

Et vous, morts qui dormez sous le marbre ou la pierre,
Vous qui dans vos grands yeux gardiez tant de lumière,
Revenez et vivez dans mon sang fraternel.

Je m'abandonne à vous, mes aînés de Florence.
Vous êtes l'idéal plus vrai que le réel
Et le reflet des cieux au fleuve de souffrance

II

J'entre seul dans la grande église sans façade
Qui semble une bâtisse et cache son trésor,
San Lorenzo, tombeau des Médicis, et rade
Où s'arrêta le plus beau vaisseau de la Mort.

Et soudain se dévoile une noble province
Dans la chapelle grise où nul clinquant ne luit,
Quand je vois sur le coffre où dort un jeune prince
Assis royalement le Jour avec la Nuit.

La voix de Michel-Ange à son œuvre s'ajoute,
Son parler prend l'ampleur des orgues sous la voûte,
Et ce verbe qui chante apaise notre bruit:

« Doux m'est le grand sommeil et même être de pierre,
« Tant que les jours mauvais et la vergogne durent.
« Ne rien voir ni sentir m'est d'heureuse aventure:
« Pour ne pas m'éveiller parle comme en prière! »

Victor Barrucand.

SOGNI DEL MARE

A Mario Rapisardi

Un giovane balza nell'aria silente e lancia una sfida.

Egli si tuffa e sparisce d'un tratto fra l'acqua spumeggiante mentre l'eco della sua voce si perde fra i gorghi...

In fondo salta di balza in balza, per valli fredde e buie dove polipi immani sgranan terribili gli occhi giallastri, passa per città abbandonate sacre di silenzio e di macerie, dove sulle vie di basalto riposano vecchie carcasse ove torreggiò la gloria, vecchi ponti ove irruppe la giovinezza con impeto altero; passa per dormenti pianure solitarie cosparse di ferro, traversa altissime brughiere d'alghe dove, s'abbracciano e si cullano gli scheletri umani tragici e silenziosi

In alto, sulla sua testa, è un rapido spumeggiar di sogni. Il mare s'affretta a salire le sponde gonfio di brame e sembra mormorare strane parole alla riva. Così, spesso, s'avanzano l'ore grigie del male, con un fosco turbinio di larve e nella notte immota sembrano passare a sciami taciti pulviscoli cinerei che giungono da lontano.

Ora nella notte serena s'odono respiri affannosi nelle penombre azzurre delle palazzine, dietro le piccole tende delle finestruole mosse dal vento, s'odono mille bisbigli fra i curvati rami ove gli umori della madre terra ascendono gorgogliando i tronchi degli alberi. Anche laggiù, da più secoli, Aci Castello sfida il fuoco e il mare e il vento fischia dentro ai suoi larghi finestroni e muore stenuato sul dorso annerito di un vecchio cannone

E sembra un bisbiglio giri eternamente coll'aure intorno a quei muri fasciati di muschio, sembra che un fiato umano esali da quelle polverose rovine d'onde, a tarda notte, si levano stanche larve che vagolano brancolando per le vuote prigioni...

Arriva ancora pei giardini silenti il fragor sordo del mare che s'infrange negli spechi remoti ove nereggia il basalto o fra i neri scogli ove fiottano i fasci di licheni.

Lontano, a destra, un pulviscolo d'oro abbagliante precipita sull'ampia città. Un vociar languido giunge a ondate per l'aria e sembra l'anelito di un'anima innamorata che veda il calar del sole della propria giovinezza.

Or si, or no incalza rabbioso lo strepito degli organi volanti, laggiù, nel porto, si sperde fioco l'ansito delle ciminiere e il rantolo delle gravi catene uscenti dall'acqua.

Come un sogno, nel tramonto la città sembra riardere di vita, con le sue vie gonfie di folla in moto, con le sue case piene di caldi aliti, di acri odori e di fiati umani; con le sue fucine abbagliati che mandano dalle bocche aperte fumo e faville, con i suoi tempj avvolti d'incenso e d'armonie; con gli opificj risonanti dove le macchine lanciano la luce sui fili di metallo e coi giardini pieni di bisbigli e di richiami, con i teatri echeggianti di applausi e di trilli, e le prigioni piene di bestemmie e di ruggiti, con gli altari bianchi che ascoltano gli affanni e le umili preghiere, e i luridi postriboli dove il dolore scoppia in risata, il bacio si snoda in morso, dove si danza, si muore e si sputa sul mondo!

Intorno al mare azzurro è una brama di lotte, nei viali secreti nelle palazzine snelle, è un tormento di baci.

Dalle terrazze si leva una celeste melodia di violini ed una fervida voce echeggia nel cielo già adombrato dalla mestizia della sera che viene.

E le verdi persiane, rimaste intorpidite nel sognante meriggio, ora si schiudono per ascoltare, e la fanciulla sente l'alito del mare e l'armonia di quella voce scenderle all'anima avvolgendola in un'onda di piacere.

Corre in tanto per l'aria una divina fragranza di magnolie che accende lo spirito di un ardore di conquista, aprendo all'anima un'ondata di suoni e un fiotto di luce che lascia intravedere sembianze di cose sognate, plaghe lontane di mondi ignorati...

Antonio Deni.

Le cœur implacable

À Aurel.

J'ai peur d'être vieille: mal des passions, c'est vieillir que de ne plus t'éprouver!

Mon cœur a cessé d'être actif de cette activité dans laquelle la vie s'accroît, se magnifie et s'absorbe.

Les souvenirs du passé, scellés les uns dans les autres, comme les anneaux en airain d'une chaîne brisée, traînent derrière mes pas et me suivent avec le bruit que doit faire la marche d'un revenant, mort depuis longtemps

Je ne suis même plus triste

Mon indifférence prend la profondeur implacab'e du mépris.

⁂

Mon cœur, aujourd'hui, je ne t'ai pas senti.

J'ai vu de la douleur, de la mort et tu ne t'y es pas mêlé.

⁂

— « Mon fils va très mal; venez le voir, a supplié la vieille mère, en m'implorant du geste de ses mains sèches »

Je lisais; je n'ai pas levé les jeux et j'ai dit:

— « Pourquoi viendrai-je? »

La vieille continua:

— « Venez, je vous supplie. Vous avez été son amour; soyez la divinité près de sa douleur. Dans la fievre, il crie votre nom. Lia! Lia! c'est atroce de voir ainsi mon enfant mourir sans la consolation que votre présence peut seule lui donner!

« Lia! Lia! Vous lui direz une parole, un mensonge doux, un mot de charité... pour la dernière fois. »

Impassible, je répondis

— « Pourquoi mentir aux mourants, si je n'ai pas menti aux vivants. »

⁂

Mon cœur, aujourd'hui, je ne t'ai pas senti. J'ai vu de la douleur et de la mort et tu ne t'y es pas mêlé!

⁂

La vieille a pris mes mains et forte de détresse, a tiré mes pas jusqu'à sa maison.

Dans la chambre du fils, j'entrai.

Il tourna vers moi ses yeux, beaux de fièvre et murmura:

— « Lia! je vais mourir. Je suis heureux car je mourrai près de vous. La vie aurait été laide, puisque votre âme orageuse n'a pas fléchi, puisque vous vous êtes repliée sur vous-même devant les mots de mon amour. »

Je ne le regardai pas. Mes yeux suivirent par delà les fenêtres la vigne ambrée qui serpentait comme le caprice d'une écharpe, autour de la petite maison.

Je ne vis pas, que sa tête, lasse de l'effort, était retombée sur l'oreiller.

— « Il ne passera pas la nuit! » murmura le souffle de la mère

— « C'est probable », répondit le courage affreux de mon indifférence loyale.

⁂

Mon cœur, aujourd'hui je ne t'ai pas senti. J'ai vu de la douleur et de la mort et tu ne t'y es pas mêlé.

⁂

L'agonie de l'enfant commença. Le désert fut partout en lui, excepté dans son cœur. Son délire fut encore de l'amour gémissant sous la blessure ou se dévorant dans l'appel des mots.

Soudain reparut la lucidité, cette dernière clarté de l'esprit, qui marche devant la mort pour mieux la guider.

Ma bouche, il la voulut. Je la lui donnai comme l'infirmière présente à un malade les bords froids d'une coupe.

— « Si j'avais continué la vie, dites, m'auriez-vous aimé? »

— « Non »

Entendit-il ce mot? Je le crains. Je crois qu'il mourut au moment même où je le prononçai.

Je le regardai sans émotion, malgré l' effort, en notant sans regret que maintenant il était beau.

De cet amour, je ne sus même pas faire un flambeau allumé à la torche funéraire de ce lit où l'enfant-homme venait de mourir.

Mon cœur, aujourd'hui je ne t'ai pas senti. J'ai vu de la douleur et de la mort et tu ne t'y es pas mêlé.

Cæcilia Vellini.

TRISTESSE

À Mademoiselle Braunerova

Paysage plongeant aux Gouffres de mes yeux
Mon âme se contemple à vos faces diverses;
Elle est couleur d'azur comme le sont vos cieux,
A votre aube elle a pris la Gloire qui la berce.

Elle vibre à l'éclat des chaleurs estivales
Et sous un soleil fixe énerve ses ardeurs,
Elle a les repentirs que les Couchants exhalent,
De votre Nuit pensive elle tient ses pudeurs.

Voici tous ses Passés aux lourdes chevauchées
De vos Nuages bas écrasant les lointains;
Elle dort, comme on voit vos collines couchées,
Sous le manteau des Bois aux longs plis incertains.

Vos larges Horizons sont ses mansuétudes,
Vos Forêts son mystère et vos Prés sa bonté :
Dans vos Vallons déserts songe sa solitude,
Sous les troncs haut-levés rêvent ses volontés.

Elle doit, comme vous, pousser tous ses feuillages,
De la fleur du Printemps, faire jaillir un fruit;
Sous ses Rameaux dressés abriter tous les âges,
Epanouir le sol à la Sève qui bruit.

O ses appels à l'astre auquel tout se féconde
Aiguisant comme un dard ses désirs triomphaux
Seront-ils entendus, pour que surgisse au monde
L'œuvre pure où la mort ébrèchera sa faux

Mais à peine a-t-elle eu la Paix de la Lumière
Que sur ses Monts, où pleut l'inattendu d'un soir,
Dans la détresse à son automne coutumière,
L'orage échevelé traîne son haillon noir.

Jean Dorsal.

DA LA CANZONE DEGLI UMILI

ALL'ASINO LONTANO.

Per una strana ironia, asino, le nostre anime si sono prese, quella volta. Salivamo – ricordi? il sentiero pietroso ed il maggio canzonava la nostra lentezza con le voci delle anime inebriate, con effluvii di profumi ignoti, con le giulive armonie del suo fiorire, invano attendendo un coro della nostra meraviglia. Tu, cui di recente il potere egoistico dell'uomo aveva tolto il diritto d'amare, ti sforzavi nell'ascesa dolorosa e non potevi avere inni di dolcezza per quella vita ardente che ti si mostrava e che tu ricordavi di aver vissuto, quando non invano la femmina annusava l'aria nel desiderio di te Ora, dopo una sofferenza atroce del corpo, l'anima si apriva alla completa sventura e tu ritrovavi nel lento giro dello sguardo, volto alla montagna, i luoghi dove più la femmina t'aveva soddisfatto.

Seppelliamo, o amico, quest'onda di ricordi che ci serra la gola e non ribelliamoci.

Vedi? La sorte ci ha fatto così e ci ha divisi.

Lontani, forse ci ricorderemo. Vicini, per la mia necessità o per il mio egoismo o per la malvagità che s'impone alla compassione tu forse mi avresti padrone sdegnoso

Ora mi ricordi Salivamo ed io non osavo richiedere alla tua debolezza uno sforzo che gli altri asini sapevan fare.

Tu eri immiserito, povero amico, come la mia anima.

L'ho detto: i nostri palpiti in quel lento andare, ebbero un momento di passione.

Tu, perduto l'orgoglio del maschio, inorridivi per le prossime fatiche, a cui per sempre sarebbe mancato il sollievo del piacere.

Amico, la natura è cattiva, nel suo creare e chi soggiace non avrà conforti.

Me lo dicesti (credi che io dimentichi?) in uno slancio di sincerità e d'odio verso la vita.

Perchè t'avevan creato? Nemmeno la consolazione di fare dei figli l'uomo aveva lasciato per ricompensa al tuo sudore. Nulla.

Che ti rimaneva, asino?

Combattere e lottare. Tu lo sai, amico, che è questa la sorte di tutti gli umili, il retaggio, ecco l'ingiustizia, dei lavoratori onesti.

Non ribelliamoci Anch'io, sai mentre tu narravi la tua storia, calcavo le vecchie orme di una vita e m'avviavo, soffrendo, a formarne di nuove

Vane orme, se tutto il resto della natura è così grande da seppellirle con un semplice alito. Non m'illusi Fu specialmente in quel momento della nostra salita, quando ogni bellezza rifulgeva e le montagne intorno mandavano lampi di meraviglioso ardire, che io perdetti la completa illusione dei vecchi sogni.

E con te vissi, perchè il sole volle esserci compagno, fino all'ora in cui il bianco spino della siepe si abbassò al nostro andare, la calma del rassegnato che si contenta del fonte per la sua sete, che si soddisfa del sole per il suo lavoro, che gioisce e s'inebbria per lo stellato che testimonia il suo sognare.

❦

Asino, questo libro è nato in gran parte nell'ora strana in cui le nostre due anime perdevano l'orgoglio della propria forza

Non ho migliorato, credimi, per vanità nè per valore. Semplice sono restato e semplice mi offro al maggio della tua montagna, nè altro chiedo che il tuo compiacimento.

Mario Puccini.

LE MUR

La route solitaire et lente qui monte,
lasse du lourd soleil où bourdonne et chante
l'essaim multiplié des lumières, —
pendant les heures en feu du jour —
s'alanguit vers le mur circulaire
qui protège l'enclos et bastionne la tour

Tu fus jadis celui qu'on redoute,
O Mur!
Alors qu'il n'y avait pas de route
pour monter vers toi
Sûr
de ta force dure et de l'effroi
que tu dressais,
tu te dressais
sur la colline, comme un guerrier
d'or et de sang,
sous le soleil
Comme un noir guerrier
d'ombre et de sang,
tu cachais de ton cimier le soleil!

Mais le temps a passé sur ta superbe
et tu n'es plus qu'un pauvre mur où pousse l'herbe
de l'indécise ardeur et du songe incertain.

Ton audace est tombée aux souffles des nuits vaines
et celle qui sur toi se penche le matin
cueille un peu de ta chair au parfum des verveines.

Mais tu es le bon mur vers qui monte la route
de mon âme qui fuit les villes où l'on doute
et que le dur soleil alanguit vers le soir

Et je goûte, à l'abri de ta courbe câline,
comme dans un mystique e tendre reposoir,
ton ombre parfumée au souffle des glycines.

Joseph Billiet.

LE GAVÉ

A L'AUTEUR DU "*ROI BOMBANCE*
À F. T. MARINETTI.

Prêt à faire sauter sa panse
Le gourmand ne se sent repu
Que lorsqu'il souffle et n'en peut plus
Mettre. (Honni soit qui mal y pense!)

Avec avidité, de tout
Il a mangé; plus que son ventre
Furent gros ses yeux Eh! que diantre!
Le gourmand n'est fait que d'un trou!

Béatement, pour les assiettes,
Il a des regards satisfaits
Et fait honneur à tous les mets.
Oeil humide, rouges pommettes,

Estomac garni, ventre lourd;
En tas, affalé sur sa chaise
Et, pour être plus à son aise,
Gilet débraillé. Comme un sourd

Grisé, gavé, repu, il rêve
En ronflant comme un vieux sonneur,
Les mains sur son ventre, de peur
Qu'il ne crève!

Axel Adam.

A Paz Ferrer

La Canzone della promessa

I

Violenza, Violenza,
pugno d'odio rattratto
fra le chiome della Paura,
Violenza,
ultima forza, ultima musa, ultima furia,
oggi per te ho superato
l'alta cima nevosa,
quando ho sentito per la tua gran febbre
ardere i miei polsi giovanili,
quando ho sentito pel tuo gran respiro
agitare le mie ali,
quando ho sentito sotto il tuo raggio d'oro
splendere il mio oscuro capo, nel Sogno
Violenza vendicatrice,
tu, chiamata dal cuore
di tutta l'umanità,
sorgi tu, Violenza, dall'abisso
ove t'incatena il sonno,
ove t'incatena la pace e la vecchiezza,
o Violenza, sorgi, balena in questo cielo
sanguigno, stupra le albe,
irrompi come incendio nei vesperi,
fa di tutto il sereno una tempesta
fa di tutta la vita una battaglia,
fa con tutte le anime un odio solo.

II

Paz, sorella, io ti chiedo.
— Riconoscerai tu, ancora, nel regno,
la giustizia del re cristianissimo,
riconoscerai tu, ancora sul mondo,
la giustizia del dio infinito?
Paz, sorella,
buona sorella che credevi
nell'Innocenza,
se tu potessi spalancare i grandi occhi,
offuscati di lacrime'
Paz m'odi? — un ignoto
ti parla: solleva tu il volto,
guarda il cielo; sorridono le stelle!
In fondo, par che rombi il mare
è la vita, che romba: non temere,
sorella
Se tu potessi guardare l'Ombra,
tu vedresti quali sono, quanti saranno
i vendicatori!
Preluderanno la canaglia ostiaria,
arsa e sanguigna,
dagli antri ignoti, dalle oscure spelonche,
dalla vita, dalla miseria
per te vendicare.
Paz, mite e buona sorella!
Ecco, ed ai morti di ieri
si aggiungono morti,
altri morti·
sedevano ieri sull'oro,
portavano forse grandi mitrie d'oro
pestavano forse le sabbie d'oro
con sandali d'oro,
si aggiungono morti, altri morti:
Che tragica cosa il ritorno!
Che orrenda conquista il domani!
Sorella, tu piangi, perchè?...

III

La Tirannide ti ha ancora percosso
crudelmente, sulle guancie,
o Giustizia,
e la Chiesa ha ancora fornicato
nel tuo sozzo letto,
o Assassinio!
(Un grande fascio di scuri ora ha levate
sulle livide braccia la Vendetta,
poi che graffi con le unghie disperate
del Destino la porta benedetta!)
L'uomo era solo, l'Uomo
era forte. Ma la foresta
della barbarie lo cingeva. Poi
discesero i lupi ululando famelici;
armato era l'Uomo..
— Tu sarai vituperata o Nazione,
fin che non rialzerai il fronte
purificato'
Tu sarai maledetto, o re,
per sempre,
anche se chinerai il tuo fronte,
contaminato! —
nella tremenda caccia
la foresta fremea di canti cupi,
ombre giganti, fantasmi di passato,
orribili, tutti i mostri, tutti gli orrori,
si agitavano.
L'Uomo era solo, e sorridea:'
Era solo. Lottò e sorrise
fin che fu spento.
Ma qual magnifico

arcobaleno,
dischiuse l'alba sul cielo d'oriente!
Qual ponte di fuoco gettò l'Avvenire,
ai fati, da tanto, preclusi!
E quale gran selva
di spade arcangeliche,
levossi rugghiando,
nel sole, nel sole che addita il cammino?
— Avanti, al Destino!

IV.

Paz, sorella, tu accogli
questa Canzone,
audace speranza e promessa
Perdona s'io t'offro
rose di morte
che han fragranza d'odio:
ma puro e sincero io ti offro
non il mio cuore: il cuore
nostro. Perdona, sorella
Ieri, fiacchi, lasciammo
uccidere la Verità,
oggi sentiamo sul viso
nostro,
la vergogna del tempo presente.
Noi pure uccidemmo tuo padre.

Ah, ieri, non c'era,
non c'era forse gioventù nel mondo?
Noi pure uccidemmo tuo padre
Però tu disponi del cuore
dei tuoi fratelli, ora: tu dividi
il buon pane per la santa
causa: tu accogli il voto
profondo, tu passa la mano
soave sul nostro fronte
arido
Domani ....

Enrico Cardile.

ACHAB

Depuis l'illustre jour qu'il avait su les charmes
De croire au Dieu plus beau que le soleil levant,
Ses gardes stupéfaits l'aperçurent souvent
Qui priait à genoux dans le bosquet de charmes.

Mais, de nouveau poussé vers les tristes vacarmes,
Vers les basses splendeurs d'un culte dépravant,
Il a, ce matin même et pour jamais, devant
L'idole de Baal, brisé ses pures armes.

Et cela, Jézabel, parce que, l'autre soir,
A demi nue en ce vêtement rose et noir,
Tu donnais un parfum de myrrhes incertaines,

Parce que les lions, pour saluer la nuit,
Commençaient à rugir du côté des fontaines,
Qu'un orage était proche, et que ta lèvre luit

De vices ignorés par les Samaritaines.

Fernand Mazade.

AUTORITRATTO

Vetta di cui, per folgori, la chioma,
novissimo roveto, arse, la fronte;
falde, le tempie, di Soratte; il monte
che sa il giambo di Orazio e guarda Roma.

Solchi, le rughe, che l'aratro lento
a bere aprì di tutte l'albe i pianti;
covi di falchi, l'orbite, sognanti,
per desiderio d'ombra, un sole spento.

Incudin salda, il cuore adamantino,
che un gran fabbro provò nel suo lavoro,
con il maglio dal manico di cerro.

Fulvio, del sangue mio fior novembrino,
l'altro dì nacque, crisantemo d'oro,
a correggere il mio destin di ferro.

⁂

Vènia mi ottenga la confessione.
No, da scuola nessuna io non derivo;
e non, se tardi io mossi e tardi arrivo,
mi trattenne maestro da sermone.

Nulla io, dunque, da greci e da latini,
veracemente lo confesso, appresi;
e tutto, o almen m'illudo, io ne compresi,
forse perchè fûr miei concittadini.

Or io mi batto, per non esser vinto
nè dal passato nè dall'avvenire,
alle spalle ed a fronte, un contro cento;

poi che, per triste e per allegro istinto,
mi repugnò di nascere e morire
nel carnasciale del Rinascimento.

Combattere vogl'io tutte le guerre,
del maggior sole nell'incendio vivo;
spender io voglio il lungo giorno estivo
conquistando ad Amor tutte le terre.

Ma se, del voler mio forte più forte
a me contrasti l'ultimo destino;
se antiveduto, come il Valentino,
abbia io mai tutto già, fuor che la morte;

chiuderan solco angusto e breve legno
il cuor mio grande, e di lunghi echi onore
non avran la mia lira ed il mio plettro.

Sognato avrò pari alle gesta un regno,
una corona pari all'equatore,
pari all'asse dell'orbe un regio scettro.

⁂

Suoni a stormo, o Fiorenza, ogni campana,
e ne scuota un gioir novo la fune;
e riviva nel fior del tuo Comune
la vermiglia stagion repubblicana,

No, non voglio aspettar Cosimo; ed io,
così a Certaldo tardami l'andare,
nè men voglio il magnifico aspettare
di ser Agnolo amico e signor mio.

Per i cardini gai rida la porta,
l'ostel mi sia della letizia aperto:
son allegro oggi anch'io, contra l'usato,

Bon dì, Giovan Boccaccio, e ben tornato
da Napoli. Sta bene re Roberto?
Sai? Dulcinea, la mia regina, è morta.

Nicola Marchese.

IL LATTE

FRAMMENTO

Compagno, io sento nelle vene e in fondo
al cuore e agli occhi e nella fantasia
occuparmi il tuo affetto,

così che tutto l'esser mio, in dolce
modo accostato alla tua vita, io sento
d'amar per tua cagione

anele delle tue strette, le mani
e dei baci, la bocca, e questo mio
seno ai baci anelante

e cercato dai baci, come a estate
i preziosi grappoli assaliti
son da dorate api,

e destinato ai baci d'una nuova
ape, che brillerà piccola diafana
al sole, in casa nostra,

a succhiar le mammelle e da esse trarre
anche tutto il tuo amor, tutta la nostra
salute, io ti prometto!

Sappi, unico Amico, a cui fo parte
del pensiero e del senso, a me un affetto
nuovo nutrisce il cuore,

e a te che scelsi e che solo comprendi
la maestà della Fiumana pura,
in ciel, di bianca luce,

la maestà d'una Fiumana bianca
che da quella discende e si riversa
feconda sulla Terra,

e vedi noi, eterni bimbi, a gara
per la dolcezza, immergervi e ritrarne
traboccanti giumelle,

spargendosi essa per le vie del mondo
a insinuarsi nei meati e nelle
più recondite vene,

pronta a sorger coi suoi vivi zampilli
nel giardin dell'Amore e fra le rose
a inaffiare la vita . . . . . .

(Il latte, — credo — il succo della nostra
e d'ogni stirpe, come l'alma luce
ha origine celeste,

e come l'acqua che pura cadendo
la Terra inaffia, la feconda Terra
dei nostri corpi penetra,

e ne raccoglie il suo vital sapore.)
a te confido che io sento, o Amico,
la vivissima gioia

della sorgente, che alla luce sgorga
e che mi fa adorar questo di rose
amoroso giardino,

dove Ei verrà per succhiar le mammelle
e da esse il tuo amor tutta la nostra
salute, io ti prometto!

Io mi amo per te, per te io dono
il principio del riso e della vita
coll'essenza del sangue.

Egli berrà quanto potremo offrirgli,
e il principio del pianto e della morte;
tanto può la natura.

Io, colla fronte accesa gridai No!
Auspice ai baci nostri sia la gioia!
E le stelle assentivano

dal cielo profondo, alte, sorridendo,
e il firmamento era inteso alla Terra
e in sè stessa la Terra.

Dalla finestra aperta un soffio fresco
nella mente guizzò, con dolci goccie
di rugiada, cadenti

dal cielo, dove pareano brillare
per una luce lontana, infinite
infin te infinite

Tu le spargesti, o delle Dee Regina
da le mammelle, e diventò ciascuna
ben degnamente stella,

perchè non fosse invano sparsa mai
la materna energia. Così pensando
mi volsi alla giacente,

che: Senti, disse, senti questo lungo
lamento? Amico, ho freddo e ho paura.
È, lo senti, un vagito.

Esso è la voce eterna dell'eterno
bimbo, che agogna a ber dalle ricolme
traboccanti giumelle,

è il vagito del bimbo, o Vittor Hugo,
che il seno irrigidito più non scalda,
dove gelata brilla

una goccia di latte in cima. Amico,
tu mi perdoni se la troppa gioia
mi dà tristi pensieri,

se vedo, mentre comincia la nuova
vita che al sole dedico, nell'atra
notte salire un astro.

A stella assunta è quella goccia gelida,
e attinger non si può l'arido labbro
dell'Infante perduto.

Aldo Palatini.

NOTTURNO

Noi siam gli spettri de' pensieri tuoi;
noi siam gli spettri de' pensier di lei.
G. CARDUCCI.

È l'ora solenne: l'odio e l'amore
si fanno potenti
e sono gli accenti
di pianto e sono cocenti
le labbra che premono labbra.
Passione, dispetto, dolore
in quest'ora solenne
si fanno potenti.
Io penso, non veglio
vegliare vuol dire soffrire,
io penso e non soffro
Van per la mia stanza fantasmi
ch'io scerno e distinguo;
senza farmi punto soffrire
Appaiono e vanno.
così come noi ne la vita.
E sono i fantasmi d'un tempo
che lieto mi parve:
sono di donne le larve
che vanno, che vanno, che vanno
nel tempo che tutto disperde.
Io penso che sono vissuto,
che vivrò pure dimani.
Penso e ricordo: non vivo.
Nessuno più vive
in quest'ora solenne.
Il silenzio mi avvolge
Chi dorme è certo infelice
perchè può sognare la vita.
Io non sogno:
mi sembra di essere morto·
non sento bisogno di nulla
Sono tante fiammelle nel cielo
che sembrano faci di vita.
Ma ecco: il pensiero mi addita
un'altra fiammella.

Tu vegli.... e perchè?.
Non puoi tu forse dormire?.
Pensi tu forse di me?...
Io guardo la tua cameretta
ch'è tutta una luce
ed è tanto buia la via!
Lo senti tu pure il viandante
che viene con passo affrettato?...
Lo vedi? s'è quasi fermato
ed ha sollevato lo sguardo
a la finestra tua luminosa,
Ecco· ora guarda la mia
Che pensa?... che crede?..·
Riprende il suo passo affrettato
credendo si vegli un malato
È scomparso: non s'ode più nulla.
Che pensi tu buona in quest'ora?
Io penso tanto di te!...
Vorrei nel silenzio solenne
chiamarti sì forte
e dire ch'è pure solenne
l'amore che avvince alla morte.
Vorrei proclamare te sola
fra tutte le donne sovrana
Vorrei la parola tua buona
che fosse vangelo
Vorrei nel silenzio solenne
fuggire..... fuggire..... fuggire
portandoti meco
lontano, ... lontano..... lontano..
ove non c'è menzogna,
ove non c'è clausura,
ove la mente sogna,
ove la donna è pura
Lontano....., lontano..... lontano . ..·
in un paese bello

ove l'amore regni,
ove la vita insegni
ch'è sacro ogni fratello.
Lontano...... lontano...... lontano . .
ove noi scorderemmo
un passato funesto;
ove i fantasmi strani
che ci avvincono il core
fuggissero gli umani;
ove non c'è dolore.
Ed essere noi due
ed essere sì sol.
da non udire nulla
sì come in quest'ora solenne
che siamo noi
fra tanti dormenti,
fra tanti sognanti,
noi due che soli pensiamo
Un altro viandante si affretta
al riposo: lo senti?.
Un canto sorge pure di lontano
è certamente un ebro
che simile a bruto
cerca la tana che trovar non sa
In quest'ora solenne
la vita ferve ancora silenziosa.
Fra tanti dormenti,
fra tanti sognanti,
fra l'odio e l'amore frementi
noi due soli, amanti
per non essere riamati,
noi buoni che il Fato contende
a la Felicità
rassegnati attendiamo
un'alba di luce novella
che forse mai non verrà.

Ottorino Modugno.

TERRE POLESANE

A L'AVV CAV. UFF. ANTONIO BONOMI.

Fili d'erba, sottili arbusti e poche
foglie arse su le rame rattrappite,
spinosi sterpi magri e ischeletrite
canne cricchianti nel sopor di stagni
assorti in un amplesso di quiete,
erano tutto ciò che molte valli,
al querulo fruscio dei lor canneti
intente e silenziose, ne l'attesa
d'una possente pia fecondità,
recavano qual frutto de la terra
in cui le accidiose acque di cento
e più secoli a forza imprigionati
aveano i germi d'un gran foco ignoto.
Fin ieri, ogni anno, ne gli estivi mesi,
sotto i distesi campi de la landa,
arse quell'atro foco e il greve fumo
esalante dal suolo che le piogge
non riuscivano a spegner più copiose,
stingeva il sole e su le smorte cose
de i luoghi diffondeva un odor secco
di bruciaticcio tra palude e mare
Fra quella torba limacciosa o ardente
la gente in un desio di redenzione
fin ieri consumò gli umili sogni
e, ne l'eterna lotta coi bisogni,
le sue virilità giorno per giorno

Come era triste e senza giovinezza
entro quei piani il senso de la vita
e come anche la terra disfiorita
parea fra quelle stirpi solitarie
che non avevan prati e campi d'oro
nè palpiti ne l'aria a primavera!
A lor non apparian che dogliose
ed esili sembianze affumicate
di corpi brancicanti tra le glebe
ognora immerse nel diuturno foco
che un ignoto poter crebbe in lor seno,
o in una prima assenza di pensiero
attoniti al romor de la marina
Genti d'umanita sconosciute
in un amplesso strette di languore,
o genti stanche in cui il passar de l'ore
non risvegliava mai l'anime mute,
o create e vissute in privazione,
genti d'Iddio, nè meno il sol mirare
eravi dato in tutta la purezza;
chè proprio quando la miglior bellezza
de l'oro suo sciogliea per altri cieli,
a voi, tapine, pel goder non nate,
esso, l'inafferrabile, l'atteso,
appariva offuscato da le nebbie
e dal vasto nel ciel fumo sospeso

Ma oggi non più. L'ingegno e la tenacia,
in un concorde umano sentimento,
a spegnere riuscirono quel foco
e, ne la pugna, ad ottener vittoria
contro l'incalcolabile nemico.
Oggi non più: chè le pulsanti nuove
forze de l'Uomo, vigili nel bene,
in cento scoli e piccoli canali
costrinsero gli stagni e l'acque chiuse
ed il concime ne le torbe incluse
le opime sue virtù fecondatrici
Nel cuore pregno de le zolle un giorno
sterili e calde ora germoglia un seme
che biondi crescerà ampi magges
Su la resurrezion di forze nuove
più pronte ad aver vita ed alimento
in una terra vergine, non tocca,
splenderà presto finalmente il sole
da la nuvola fosca liberato
ed il suo mite raggio sfavillante
potrà mirare l'uomo ritemprato,
più sano, forse, più contento e ne la
sua semplice umiltà più rassegnato

G. Bulgarelli.

NOTTURNO

Ecco: pallido e muto in ciel viaggia
il volto della luna indifferente.
In questa notte, in questa notte aulente
ti canterò una mia canzon selvaggia.

Una canzon che nel profondo petto
mi ha risvegliato un'alba verginale,
in una bianca castità filiale
dell'azzurro sereno ampio al cospetto;

e fra torride biade prodigiose
nella rovente chiarità solare
su dal petto l'ardor canicolare
con tremiti, con fremiti m'esplose

Ilare e baldo è il mio canto silvestre
come garzon temprato al sole al vento,
giocondamente libero e contento
nella salubrità dell'aria agreste

Ed ha fragranze insolite, un'ebrezza
di vegetali aromati diffusi
fortor di solchi nella notte schiusi
commisto a odor di fresca giovinezza.

E sa di baci vergini, di baci
meditati nell'ansie giovanili,
su verecondé labbra femminili
colti da bocche virili voraci.

Per le aspre consonanti irte e dentate
vibra fremente fervido nell'atto
di nervi tesi rigidi al contatto
in bramosia di gioie inesplorate

ed ha nelle vocali armoniose
timide audacie di parole belle
dette co' baci tra le due mammelle
e languor di carezze insidiose.

Ecco per te, per te sopra l'incude
d'amor martello il verso incandescente
e in ogni rima mia balza furente
il desiderio di tue forme ignude.

Libero Ausonio.

Verso il.... carnaio!...

ALL'AMICA DELL'ANIMA.

Andammo — nel bujo della notte fonda — tetri e commossi — in venti — giovani, animosi.

Ne la notte buja il treno avanzava ansando con respiro affannoso, quasi umano. Di tanto in tanto un fischio lungo, lugubre, quasi lamentoso di bimbo

Nessuno parla; si finge di dormire - qualcuno ingoia le sue lacrime.

Mano mano il nero si dirada; una luce gialla tristemente colora scialbi paesaggi fuggenti.

Fuggono lungo la linea alberi piangenti, lievemente crollanti al vento, e bagnati dalla pioggia fitta, uggiosa, sferzante.

Io pensavo, o amica, alla nostra gita, che avvenne nella stessa ora, collo stesso treno forse, alla stessa meta; bella e gentile — come il nostro amore, e soltanto pochi giorni fa — fu tutta nostra quell'alba di rose sotto un cielo ancora stellato, su di un tappeto di verde e di fiori...

Ricordi?

Stretti i nostri cuori, si estasiavano alla visione maliosa di bellezze fuggenti; e campagne dorate, e marine radiose...

Ora qui tutto è dolore, non solo negli uomini, ma ne le cose tutte; e la natura piange — dirottamente.

A Letoianni incontriamo il primo treno del terrore, un treno di follia, un treno lungo carico di scampati veniente dalla valle dello sfacelo. Vi sono illesi, o feriti, o... morti — poichè qualcuno è morto nel tragitto; — portano la stessa tetra aria di follia e di incoscienza nel volto emaciato — livido sformato ne l'occhio arrossato da lacrime di sangue; lo stesso sguardo di folli o di ebeti; ne la pupilla fissa, vitrea quasi dilatata dal terrore, è rimasta la orrenda istantanea del terribile momento; tutti portano la stessa impronta lugubre - quasi feroce — la sinistra marca di fabbrica; e stimmate del terremoto.

⁂

Lungo la via dolorosa ne incontriamo ben cinque, dei treni di sangue — di carne — morta o morente ..

Ci stringevamo quasi paurosi l'un coll'altro — non avevano più voce — più lacrime — soltanto i nostri occhi smisuratamente aperti si affissavano sui convogli terrorizzanti — sui carri bagagliaj fumosi di carne macellata dal dolore — dal terrore.....

⁂

— Ove andate?... alla Morte? non c'è nessuno a Messina! Tutti morti! Tutto è distrutto!.

— Così tardi venite?...

— La mamma... la mamma mia è in via Nino Bixio — è viva sapete? Volontarii, per carità, salvatela! è al numero dodici sotto una porta. — Ho sentito la sua voce sino a ieri sera!... Volontarii, salvatela! ..

Figli miei, figli miei!... non andate! Morrete tutti, come i miei figli!... come i miei figli!..

- Sono la moglie dell'Avvocato Didino! mio marito! mio marito! — in via La Marmora — la mia vita! ..

— Oh Mario! Mario!...

⁂

Voci scomposte — di terrore — di dolore di pena — partono da un aggroviglio dantesco di carni umane fresche e avvizzite — coperte da camicie o da arazzi nude — sanguinose ammaccate — illividite — bellissime — o tumescenti

⁂

Rivedo: Un'esile — diafana quasi figura di bimba quattordicenne come trasognata ci guarda; sorride — apre la bocca - ma non parla non — sa più parlare ha perduto la favella. Alza la mano e ci fa il segno di benedizione o di morte, colle due dita unite - allungate - per il segno mistico e terribile...

⁂

Un uomo, lacero — smunto con un berrettino da notte — e una coperta sulla camicia — tremante dal freddo o dal terrore. — Fa un gesto folle come per slanciarsi verso di noi. Lo riconosco: È Broggi, il figliuolo del Sostituto Procuratore Broggi.

— Vostro padre? grido...

Morto! Morto! Morto. - e c'è tale strazio, tale dilaniamento di viscere in questo terribile triplice urlo di dolore, che tutti rabbrividiamo di paura indicibile!

E il padre vivo fortunatamente frugava tra le macerie a Messina in cerca del figlio!

⁂

Rivedo; e la memoria mi dolora:

Una donna bellissima, bianca, grande, snella, forte, coi capelli nerissimi piovent sulle nude spalle superbe - si alza fremendo tutta — appena ci vede — si erge come una dea terribile

— alza le braccia in un gesto che ci terrorizza — l'unica coperta che qualche pietoso le aveva buttato sui pochi brandelli della camicia — cade — Resta nuda — eretta — magnifica — coperta solo dalla sua follia e dal suo dolore...

Non grida; poichè l'urlo orribile inumano — le resta strozzato — ma fa un gesto terribile che ci agghiaccia tutti — verso il cielo...

È la Dea della Maledizione!

※

Da una vettura ci si lancia un pezzo di carta — scritto a lapis — sporco di fango e di... sangue

Lo afferro a volo, leggo: « Il Principe e la Principessa Maria di Castellaci, giacciono sepolti vivi in via della Rovere... si raccomandano alla vostra pietà »

La buona e bellissima e giovanissima Maria di Castellaci, figlia al Principe di Manganelli di Catania, moglie al povero e illustre Principe Marullo di Castellaci di Messina Dama di onore di S. M. la Regina — dama elettissima — coltissima, che fino a pochi giorni prima mi aveva scritto!

Oh! il triste messaggio di morte!

Scoppio in un pianto dirotto e conservo nel cuore il brandello di carta — come un brandello di anima!...

Leo d'Alba.

VEGLIA

Fischio di locomotiva, rompi la notte profonda
triste lamento più solo nel grigio spazio infinito.
Vanir nell'ombra t'ascolto, beffardo accento di scherno.
Qui nella tacita stanza che le memorie ridesta
vieni da lungi e mi scuoti dall'invadente torpore
e già dal cuore la torma delle fantasime erranti
stende ne' cieli notturni le candide ali del sogno.
Dorme affondata nell'ombra la rumorosa metropoli,
dorme ma il sonno è una veglia per quale oscuro domani?
Quanti nel buio s'occultan ignoti spasimi e pianti
nella rinascita eterna, nello sfiorir della vita?
Trepide fiamme d'amore tengono l'anime accese
o nel conflitto soggiace l'essere nostro all'istinto?
Quali gli effimeri avanzan sogni fulgenti di gloria,
quali feroci delitti, quali olocausti terribili?
Vita che occulti te stessa nel tenebror della notte,
vita pulsante perenne nel ritmo alterno dell'ore,
come una fiamma tu splendi, facella trepida al vento.
Fischio di locomotiva, rompi la notte profonda
triste lamento più solo nel grigio spazio infinito,
vanisci e muori non altro che fievole eco sperduta
Come una corda vibrante sotto l'impero dell'arco,
or vibra l'anima mia che nel suo sogno si perde.
Questa è la gioia divina, sorriso eterno del mondo
il Sogno, il Sogno, non l'èstasi! Coll'acre fiato che attira
o ebbrezza avvincimi e fammi tuo schiavo, triste sirena,
poichè la gioia del vivere sta nall'oblio della vita.

Francesco Cazzamini Mussi.

LA FONTE

Come un sottile stelo di cristallo,
fiorito in cima in un azzurro giglio,
dal centro de la vasca, ov'è un groviglio
mostruoso di rami di corallo,

rapido s'erge, un cerulo zampillo
che scrosciando ricade, poi con roco
romore ne la conca che trabocca
d'acqua, ov'un cigno vaga dal tranquillo
occhio e si sciacqua, or sì, or no, per gioco
Canta la fonte con sonora bocca
una lieta canzone: i lillà a ciocca
olezzano, a l'intorno ne l'aiuole
tra l'umor de la vasca e il caldo sole
e mirano de l'acque il dolce ballo.

Guglielmo Policastro.

Da "LE CITTÀ DEL SOGNO„

LUCCA

Lucca pensosa, nella grigia chiostra
De le tue mura il sogno si racchiude
Che sèr Francesco ne le carni nude
Pagò languendo per la gloria nostra.

Non più l'oste ferrigna il campo arrostra
Nè al Vittorioso l'Urbe si dischiude,
Ma da la cerchia in sua gaiezza rude,
Gl'ippocastani fan tacita mostra.

Pur se nell'alba, su dagli aspri solchi
Si aderge il grano falbo in su gli steli
Però ch'estate non ancor si colchi,

La rovinosa torre che s'imbosca
Tra gli effluvi di gigli e d'asfodeli,
Roggia s'accende d'ogni strage fosca,

PISA

Città del sogno, taciturna e mite
Che traversa la bionda correntia,
Non io conobbi l'aspra nostalgia
Delle tue torri e delle tue meschite,

Superbamente da le mura ignite
S'ergon le glorie in lunga teoria
E il cuor mi afferra la malinconia
De le sconfitte e delle dipartite.

Ma se non romban le dominatrici
Galere su per l'acqua agile e varia,
Nè prorompe il clamòr degli epinici,

Qual primavera mai sull'Arno trema
Come la bocca della dolce Ilaria
Malinconicamente all'ora estrema?

Ottorino Checchi.

Sonnets à la gloire de Venise

I. VENEZIA.

Là-bas vers l'Orient, aux portes du vertige,
Venise dresse au loin, dans un décor vermeil,
Ses palais fabuleux gardant le fier vestige
Des temps évanouis, poussières de soleil.

La reine des cités, le joyau sans pareil
Etale sa splendeur qui rayonne et voltige
Tel un poudroîment d'astre, ou de gemme en éveil,
Rayonnant sur le monde en glorieux prestige.

L'Adriatique apporte en mourant son baiser,
Et c'est dans le soir bleu, sous l'azur embrasé,
Un frôlement de soie, un clapotis bizarre.

Car ce flot c'est de l'or et du ciel délayés
Et le sang rouge aussi des fous amants noyés
Qu'emportait, vers l'amour, la gondole barbare

II. CLAIR DE LUNE.

La gondole glissait sur la Giudecca
Rayant le satin noir d'une légère écume;
Dans la glace des flots, comme un feu qui s'allume,
La lune éparpillait des paillons de mica.

Or, la nuit descendait épaississant la brume,
La guitare vibrait sur un air de polka,
Et j'écoutais chanter la brune Bianka,
Dolent au fil d'un rêve où l'amour se consume.

J'entends encor sa voix où sonnaient le cristal
Et l'or vivant timbrés d'accent oriental:
Le rire de Satan et les sanglots des anges.

Car c'était, tour à tour, le chant du rossignol,
Le cantique divin, le refrain du Tyrol
Ou la ronde au sabbat en des ballets étranges.

A. Belval-Delahaye.

LA FIGLIA D'ERODIADE

«Io bacerò la tua bocca Jokanaan!»

Salomé, Salomé, se ti rattrista
l'urlo che sorge dal gran pozzo nero,
i tuoi grandi occhi un livido mistero
adombra e balza l'anima tua trista.

E la bocca e i capelli del Battista
ed il suo corpo immacolato e altero
tu guati, e brilla in cima al tuo pensiero
sanguinoso un desio d'alta conquista

Tacito Erode, mentre tu componi
l'agile danza, li occhi luccicanti
tien fissi su' tuoi piedi alabastrini.

E tu ricusi del tetrarca i doni
per baciare coi labbri deliranti
del mozzo capo i labbri corallini.

L'INCORRUTTIBILE

E dove ormai translucono i giojelli
regali che le tue pallide mani
rendeano sacri e i morbidi sovrani
voluminosi jacintei capelli?

Or la custodia insigne di ceselli
racchiude — come quei fulgenti grani —
simili a zingareschi talismani
spoglie di maculosi serpentelli

Ahimè! Nell'urna dalle borchie d'oro
l'ignoto incanto tutto ha trasformato
in ignominia il nobile tesoro.

Ma non ti piega il fronte dissanguato
che con carezza gelida ti sfioro
l'onda sinistra d'ogni mio peccato.

Giuseppe Rino.

ÉLÉGIE

[illegible]

Ce n'est pas vous, Drouot, avec la haute fièvre
Que met la gloire sur vos joues,
Ce n'est pas vous qui presserez contre vos lèvres
Ces tièdes roses que je loue...

Nous avons tous les deux la pareille espérance
Que nos fronts seront couronnés,
Et le désir, depuis notre commune enfance,
De vivre de beaux jours ornés.

Mais vous avez besoin qu'impérieux et rude
Votre grand nom soit glorieux
Et que vos vers, ces fruits du rêve et de l'étude,
Soient jetés, dorés et nombreux!...

...Moi je rêve la paix, l'ombre tranquille et douce
Et qu'une main presse mon front
Cependant que, couchés parmi l'humide mousse,
Des arbres nous abriteront...

Je rêve qu'une tendre et charmante compagne,
Silencieuse auprès de moi,
Nouée à mon destin comme l'ombre aux montagnes,
Vive et demeure sous mon toit...

Je veux, pendant que vous vivrez des jours intenses,
Tresser mes vers ainsi que des tiges d'osier
Pour voir, et ce sera ma haute récompense,
Une rose fleurir au rameau d'un laurier!

Emile Henriot.

“TOUTE LA LYRE„
par PAOLO BUZZI

LETTERATURA SPAGNUOLA

Francisco Villaespesa EL JARDIN DE LAS QUIMERAS — Madrid; *F Granada.*

Parlerò di questo squisito Poeta come di un elegiaco di primo ordine accennando al *Mirador de Lindaraxa*

Nel *Jardín de las Quimeras* il lirico di espansione entusiastica si fa largo spazio con ali infaticabili. La voluttà è, spesso la grande inspiratrice del canto:

> [illegible]
> [illegible]
> mientras repican crótalos de oro
> tus dedos enjoyados de rubíes.
>
> Teje lúbricas danzas tu ligera
> planta sobre el damasco de la alfombra,
> y proyecta la negra cabellera
> *sobre tus hombres un temblor de sombra.*

Quest'ultimo verso rende tutto il potere onomatopeico della poesia di questo sensitivo sensuale. Villaespesa ha versi d'una musicalità alla quale noi italiani, dopo Vincenzo Monti, non siamo più abituati Tutto il poema *Oriente* è di una ricchezza di suoni e di tinte da inebriare. E le tre parti che lo compongono sono fra le più belle concezioni impressionistiche che sia dato incontrare *La danza de los siete velos*, piena di serpentine movenze e di iridescenze suggestive: il *Poema del deserto* d'una vastità nuda e ardente: il *Poema del opio* d'una trascendentalità bizzara e, insieme, solennemente ieratica E tutte le altre parti del libro sono piene di quei fascini misteriosi propri ad emanare dalla grande arte. Visioni ellenìche, mistiche, romantiche; dei versi sul *cavallo andaluso* che ci portano via, in groppa al sogno: delle *malinconie d'autunno* stemprate con una delicatezza di tocchi o d'una profondità di sfumature degna d'uno Chopin della rima Il poeta ci è particolarmente caro e lo additiamo a quanti amano la poesia sorella della musica.

Francisco Villaespesa. — EL MIRADOR DE LINDARAXA — Madrid *De Pueyo.*

Il Villaespesa è specialmente un poeta elegiaco. E bastano a dimostrarlo parecchie delle sue poesie raccolte in questo volume ricco, d'altra parte, di melodie appassionate e di colori ardenti. Il gruppo di liriche - *La tristeza del Sol* — è pieno di malinconie paniche suggestive; così *Los jardines tragicos*, le *Romances moriscas* e le *Elegias de Granada* dove la lingua spagnuola acquista un nuovo elemento di voluttuosità dal sapore nostalgico e doloroso delle concezioni.

Francisco Villaespesa. — EL LIBRO DE JOB — Madrid; *De Pueyo.*

L'Illustre autore delle *Rapsodias* e delle *Canciones del camino*, ci offre questo suo ultimo libro dove le qualità più alte della poesía spagnuola moderna sono raccolte. Forza di pensiero, magnificenza di rapporti continui fra l'individuale e l'universale, sonorità aristocratica, varietà d'inspirazione, entusiasmo per ogni più alto ideale.

> ¡ Musica, sí ! Pero que cada nota
> se ajuste al ritmo de algún sentimiento
> que orqueste ecos de una voz remota
> y no el estruendo garrulo del viento

E la poesia di Francisco Villaespesa, nel *Libro di Job*, ha veramente la solennità liturgica che s'incontra nei salmi. L'anima, attraverso le pagine, sente l'anima

> come el perfumo de una cosa eterna

Andrès Gonzales-Blanco — SALVADOR RUEDA Y RUBEN DARIO — *De Pueyo;* Madrid.

Leggendo questo magistrale studio del Gonzales sul ciclo di poesia spagnuola degli ultimi tempi, vi è da invidiare i campioni delle Muse che vivono nella terra di Carmen e da ammirare quel popolo che non serba soltanto le sue frenesie per i *toreadores* ma anche per *los grandes maestros de la Poesia.*

Tanto è l'entusiasmo che vibra da queste pagine e che, si sente, è completamente corrisposto dall'opinione pubblica della Spagna Il libro fa venire la volontà di leggere tutte le opere di quei due poeti (di *Salvador Rueda* l'Italia conosce parecchie cose anche per merito di *Poesia*) che, dallo studio critico del Gonzales, appaiono interessantissimi non meno sotto il punto di vista strettamente letterario che sotto quello umanistico, in genere. Paese simpatico in tutte le sue ardenze, questa Spagna, così sempre *nazionale* e così degna di insegnare il nazionalismo alla disgraziatissima sorella Italia! Là si scrivono libri d'apoteosi sui Poeti. Qui i Poeti si lasciano morire di umiliazione e di fame. La Spagna, col suo fuoco sacro, è degna di risorgere a dominatrice nei secoli: e, malgrado le sue piaghe, risorgerà. Dell'Italia non sappiamo più veramente che dire

Serafin y Joaquin Alvarez-Quintero. — LA ZAGALA — LAS FLORES (commedie) — Madrid, *Sociedad de autores españoles*

Queste comedie vibrano della più profonda e luminosa poesia. Come tali, costituiscono un saggio invidiabile per il teatro italiano: qui la poesia si può proprio dire che emani attraverso l'atmosfera delle parole e delle azioni.

Nulla di ricercato, nulla di artifizioso e, in pari tempo, nulla di trasandato e di banale. I personaggi, avvolti dal loro destino, esprimono le anime loro con una musicalità indefinitamente suggestiva. Degli squarci di vita nazionale inquadrati

in due cornici magiche di Andalusia Dell'umorismo squisito: della potenza drammatica travolgente: e, nel lettore, il vivo desiderio nostalgico di veder portate queste commedie così originali ed espressive nel repertorio di quel vero Teatro Internazionale che ancora non esiste e di cui le nostre anime, ormai cosmopolite, sentono il bisogno imperioso

E. Marquina. — ELEGIAS — Barcelona; *Tobello y Costa.*

Marquina è, senza dubbio, uno dei più bei nomi della giovane poesia spagnuola. Queste *Elegie* affermano e portano ancora più in alto le vigorose qualità de pensatore e dell'artista. Basterebbe quella incantevole serie *Las soledades* al principio del volume per dimostrare di quale squisita languidezza sensoria, di quale melodiosa vena nostalgica la Musa del poeta abbondi e, in questo saggio, s'inebri. Tanto la possente semplicità che la eroica passionalità della lirica spagnuola sembrano prendere convegno nelle pagine di Marquina

Los ojos de la Amada
matan la voluntad con la mirada.

E ricordo le vaghissime inspirazioni della montagna con la ballata assai caratteristica anche nei ritmi: *Los leñadores*. *En el mar* offre una vibrante sequela di visioni e di emozioni che richiama la celebre *Suite* sinfonia di Claude Debussy: in fine *En el dolor* il simbolo malinconico del libro trova la sua maggiore espansione I versi hanno la indefinibile dolcezza romantica che fa particolarmenti cari, nella solitudine lettoria, i poeti. *Elegias* è un libro destinato come il suo Autore, a rimanere fra le più care memorie de..'Incontro letterario

Miguel de Unamuno. — POESIAS — Madrid; *Fe Suarez.*

Le poesie di Miguel de Unamuno sono, innanzi tutto, notevoli per la vastità della loro inspirazione. Dagli elementi di suggestione panica passano agli elementi di emozione intima: ed il passaggio è sempre effettuato con squisito potere di contrasto. Debbo ricordare le liriche: *La torre de Monterrey à la luz de la luna*; *La catedral de Barcelona*; *Las magnolias de la Plaza Nueva de Bilbao* e, in pari tempo, i languidi *Salmos*, le profonde *Meditaciones*, le adorabili *Cosas de niños*? Racconti, riflessioni incidenti affettivi e domestici, capricci finchè se ne vuole; ed, accanto agli *Inni alla Libertà*, le inspirazioni alate sulla Castiglia, sulla Catalogna, sulla Vizcaya che rendono tutta la forza del Poeta e la bella coscienza del suo tipo civile. Poesia civile, rara meno in Ispagna che in Francia ed in Italia, è anche questa del de Unamuno. E noi italiani dobbiamo essergli grati che questo istinto di Poeta civile lo abbia portato a tradurre delle poesie di Leopardi e di Carducci in un modo veramente ammirevole. *La Ginestra*, *Monte Mario*, *Miramar* appaiono, nella cara lingua sorella, non meno formidabili di bellezza che nella lingua originale.

Santiago Arguëllo. — OCASO — Léon-Nicaragua; *Guardian*

È l'edizione votiva della gioventù intellettuale di Léon (Nicaragua) di un dramma (il suo primo lavoro teatrale) dell'insigne scrittore Arguello, onore delle lettere latino-americane. Il dramma, rapido, incisivo, dalla catastrofe piena di potenza tragica, è, certo, uno dei più notevoli apparsi nella moderna lingua spagnuola E, ricordandolo qui, noi che adoriamo un'unica alleanza, quella del genio internazionale, mandiamo un affettuoso saluto a questo geniale drammaturgo che è anche — non dimentichiamolo — lo squisito Trovatore di *Oya y Alma*

Julio Raul Mendilaharsu. — COMO LAS NUBES — Madrid; *De Pueyo.*

Una prefazione dell'illustre poeta Francisco Villaespesa, ci presenta questa giovane forza della poesia uruguayana sotto la luce più bella e generosa La fortuna ci arrise. Conoscemmo, personalmente, prima dell'opera il poeta; e ne fummo conquistati L'uomo preparava l'artista delizioso; che è qui, in questo libro pieno di fremiti entusiastici, pieno di dolci musiche latine.

Figlio di uno dei più insigni uomini politici del suo paese, Julio Raul Mendilaharsu offre il magnifico esempio d una natura privilegiata e sorrisa dalla sorte, che si consacra al culto dell'ideale. I suoi viaggi attraverso il mondo non sono il passatempo più o meno intellettivo d uno *snob* che si vuol godere la vita. sono la conseguenza di un bisogno psicologico e la determinante di una continua più perfetta espressione d'arte. Spirito infaticato e studioso, amante di tutti i problemi che agitano l'età moderna: il Mendilahars ha molto letto e molto veduto, tutto e sempre compreso. Perciò questa sua lirica è, più che altro, la fioritura appassionata di una profonda, tenace intensità cerebrale Il poeta nasce dal filosofo; egli si abbandona al ritmo come per riaversi dopo lo schianto d'una voluttà.

L opera del Mendilaharsu (benchè si tratti d'un giovanissimo) è fra le più significative della moderna poesia sud-americana ed occupa già, nelle muse di Spagna, un posto eminente. Vibra in essa una stupenda nota di nazionalismo L'Uruguay è un paese ancora vergine, nel quale lo spirito d'indipendenza politica tende a conquistare tutte le altre forme d'indipendenza morale. La poesia del Mendilaharsu è, veramente, frutto di una tempra di trepidazione e di vertigine: come ben dice il Villaespesa, non si potrebbe meglio sommergersi nella vita e trarne, tutto il tesoro

Arte e Vita, nella lirica del Mendilahars si rispondono con miracolosa armonia, Gloria, aggiungerei. Il Poeta sente il fascino delle maggiori altezze umane con una potenza d'estasi religiosa che commove e, insieme, esalta. Cito i due sonetti a *Poe* e a *Garibaldi*, dove la suggestione entusiastica è piena, e il gruppo breve dei versi ha la virtù di circoscrivere, meravigliosamente esatta, la sovrana bellezza dei due diversissimi mondi ideali

Julio Raul Mendilaharsu, che canta il Garibaldi della prodigiosa leggenda uruguayana, deve ormai essere un nome noto e caro ai giovani figli d'Italia

M Romera-Navarro. — FILOSOFIA FEMINISTA — Madrid; *Moret.*

Il libro è interessantissimo, oltre che per i pregi di stile, per la visione esatta e logica del problema. Il *femminismo* deve esistere per la stessa ragione che il *futurismo* proclama il disprezzo della donna Questo disprezzo va inteso nel senso che se la donna ha ancora per sua finalità l'attaccars,

come un'ostrica alla roccia Uomo, l'uomo, negli anni magnifici della sua vita di creatore, ha il diritto di sbarazzarsene con ogni crudeltà d'unghie e di riscagliarla nel mare Ma se, da una parte, è questo, dall'altra è bene siavi l'altro fenomeno, della donna che cerca di farsi uno stato libero, che tenta ascendere tutta la scala della redenzione zoologica e politica. Il Romera Navarro studia l'oggetto con buona copia di documento umano e con un certo ottimismo sulla futura livellazione dei sessi che non deve tornar discaro alle gentili signore che ci leggono e che (vogliamo sperare) procureranno di leggere il brillante Profeta spagnuolo

E. Barrobiero y Herrán. — SINCERASTO EL PARASITO — Madrid; *De Pueyo*

Novella di gran corpo e di perfetto tipo spagnuolo nella quale il Barrobiero esplica le sue belle doti di osservatore e di colorista.

In alcune pagine vi sono sentiti accenni ad un verismo dalla linea quasi augusta quel verismo che era nel sogno di Zola, gli ultimi anni della sua gigantesca evoluzione Se è vero che dal naturalismo potrebbe risorgere la formula ammantata di una maggior luce, quasi direi, se avesse a sorgere un classicismo del naturalismo, parmi che l'autore di *Sincerasto* potrebbe aspirare ad esserne un degno campione. Cito, fra le altre gustosità del libro, il *Comentario* a Marco Tullio Cicerone nei Campi Elisi che depone per lo spirito scettico finissimo dell'autore e che porta innanzi una nota affatto insolita per noi italiani. La critica e l'autocritica combinate a base di rievocazioni allegoriche .... volevo dire di fantasmi storici più futuristi ancora dei futuristi. E pare che Marco Tullio Cicerone fosse uno di quelli.

Antonio Sancho. — ANALISIS SOCIAL Madrid; *Hijos de F. Marquès*

Il libro è interessante come può esserlo la manifestazione di uno spirito libero, vigile, futurista d'istinto e di equilibrio meditativo. Scritto in una di quelle elastiche e pure ferree prose che sono la specialità della Spagna, ci comunica direttamente all'intelletto ed al sentimento. Certe pagine sull'origine dell'anarchia sono, una volta lette, indimenticabili. E indimenticabili gli aforismi sociologici che formano il corollario alla parte sostanziale del libro, fatta di pura scienza e, qua e là, di eletta poesia. Citiamo uno degli ultimi che dovrà riuscite particolarmente caro alle nostre gentili lettrici... non meno che ai nostri artisti.. *Las mujeres hermosas, debieraun reproducir su belleza escultural completa en identico, bien en un busto, ò bien en pintura por un gran artista. Es un modo sublime de pasar à la posteridad*.

Luis Rosado-Vega. — LIBRO DE ENSUEÑO Y DE DOLOR — Mexico; *Rev Merida*.

Anche in questo libro, lo spirito elegiaco è profuso a piene mani. Notevole la spezzatura coraggiosa della forma: i versi sono inframezzati dalla prosa con molta sapienza di effetti estetici e gusto di novità: e i versi non sono del tipo solito: mutano i loro ritmi e i loro suoni con rapidità bizzarra, sempre ricca di trovate foniche: citiamo, ad esempio, la lirica *Las campanas* piena di belle sonorità che ci prendono l'anima colle loro ondate solenni e capricciose, insieme.

Xavier de Carvalho. — POESIA HUMANA — Paris; *Louis-Michaud*.

Epopeia de lus! È il grido che ci esce dall'anima leggendo dei saggi di Musa Portoghese. La divina musica del Camoëns ci torna all'udito sonora come un fiume di gloria. Questi versi del Carvalho vibrano d'accenti classici: anche il loro romanticismo vola più con ali d'aquila che di colomba. *Para Eleonora Duse* ed *A la Torre Eiffel*: ecco il modernista della lirica: ma *Nuova Gerusaleme Liberata*, ma *Apothéose Camoenana*, ecco l'epico di razza. Benchè nell'insieme il soffio che gonfia questi versi abbia tutte le convulse violenze pneumiche del *Futurismo* in respiro.

Clemente Monton Palacios. — UNA VIDA AL ABISMO — Madrid; *Viuda de Rico*

Una novella che ha le dimensioni di un romanzo e che ben poco dista dalla valuta di un romanzo. Lo scrittore ha la mano molto felice nel disegnare i profili umani e nel rendere, de' suoi fantasmi, il rapido gioco psicologico-sensuale. Lo stile è elegante, sobrio, qua e là pieno di elementi pittorici. Una prefazione di Francisco Villaespesa è tutta un elogio del libro, scritto (dice l'autore stesso) *con pluma de cyprès*. Villaespesa richiama a proposito il *Werther* di Goethe E realmente l'opera è lo studio analitico d'un'anima nata e votata al suicidio, studio fatto con tutte le potenze suggestive d'una arte che desume il suo fiore dal sangue stesso tragico della vita.

Busto Tavera — EL LIBRO DE MI ALBA — Cartagena; *Bant*.

E' il primo libro di un giovane. Non è in versi. Ma schizza in una prosa nervosissima e piena di interessanti accenni stilistici dei profili di uomini e delle linee di paesaggi che ci balzano davanti in una luce stranamente chiara. Certo il Tavera è una bella promessa della letteratura spagnuola. Vi è da augurarsi che egli abbia a concretare presto le sue degne qualità istintive in una opera di maggior raccoglimento e di maggior simbolo umano.

Allan Samadhy — HORAS PERDIDAS — Santiago, *Miranda*

Le poesie di Allan Samadhy sono veramente nobili per disegno ideale, per forza lirica, per limpidità di suono. Parecchie si inspirano a dolci reminiscenze di celebri versi italiani: *Passa la nave mia*; *La fiamma è bella* Altre, squisitamente elegiache, rendono l'anima pensosa e sensitiva del Poeta: *Miserere*, *Omnia transit*. Altre, infine, vibrano di un sano ardore di giovinezza e di forza: *Altruismo*, *Canto de salud* — Il libro (pubblicato ad un intento filantropico, a favore della lega per gli studenti poveri di Santiago) si legge con la bella coscienza che nell'America Latina i poeti esistono e sanno versare, a piena onda, il loro canoro canuro.

Juan B. Teràn. — ESTUDIOS Y NOTAS — Tucuman

Raccolta assai notevole di studi critici su argomenti filosofici, economici e letterari. Il Teràn è uno spirito eclettico e ciò lo onora. Egli passa da un entusiastico arti-

colo su *Guglielmo Ferrero* ad un altro, interessantissimo, su *Taine caricaturista:* e le sue note critiche su *Fontenelle* e lo studio sulla *Statistica* e l' *Individualismo* depongono, oltrechè per la sua cultura proteiforme, per il suo potere di valutazione dei diversi rapporti psicologico-sociali

Amado Nervo. — EN VOZ BAJA — Paris; *Ollendorf*

Amado Nervo è uno dei più eletti poeti spagnuoli. Le sue liriche di cui *En voz baja* ci offre un esemplare magnifico, sono piene di soavissimi incanti musicali L'inspirazione, liberalmente panica, porta il poeta à sfoggiare le più disparate qualità del suo temperamento lirico *La Bella del Bosque Dormiente*, *A un Prometeo*, *A Carmen*, *En Bohemia* bastano a caratterizzare con stigmati sicure, la bella ecletticità di questo trovatore latino che è anche un gentiluomo delle lettere, un vero poeta.

Ramon Gomez de la Serna. — MORBIDECES — Madrid, *Trabajo.*

Libro curioso, pieno di umorismo elettissimo e di sapore critico eterogeneo dalle fierezze alcaline. La prosa è delle migliori che oggi si scrivano in Ispagna. E gl'Italiani che, tra i vari nomi fatti nel libro, scoprono quelli di D'Annunzio e di Lombroso, leggono le pagine con avidità. Queste divagazioni sull'intellettualismo cosmopolita fatte da un cervello di primo ordine, sono sempre le migliori letture che ci possano, di tempo in tempo, capitare. Lo spirito, in fondo, non si nutre che di vagabondaggio.

Ramon Gomez de la Serna. — EL CONCEPTO DE LA NUOVA LITERATURA — Madrid; *Arias.*

Trattasi di un semplice opuscolo che è però importante quanto una professione di fede. *Il futurismo*, ne abbiamo un'altra prova, ha concretato in una formula un mondo di sensibilità e di aneliti diffuso per la razza latina Leggendo le vibranti, nervose pagine del Gomez ce ne siamo convinti ancora di più Il concetto della nuova letteratura è l'*esplorazione in avanti*, l'esplorazione barbarica: e meglio, parafrasando un apotegma di Gourmont, *la letteratura la quale non è più che una serie d'insurrezioni.*

Josè Ingegnieros. — AL MARGEN DE LA CIENCIA — Buenos Aires; *Lajouane*

L'autore è professore all'Università di Buenos Aires Ma, caso più unico che raro, sa scrivere come i professori assai di rado sanno: con brio fosforescente, con suprema eleganza d'arte. Il suo libro è un complesso di dissertazioni su varii temi: *La esegesi di Dante*, *Le mani della Duse*, *Il temperamento di Mascagni*, *L'imperialismo*, *Gli studi medici berlinesi*, *Il conclave degli psicologi*. Una rassegna d'idee e di fatti che riempie il cervello e lo fa persuaso quanto mai si pensi alla vecchia Europa ed alla giovine Italia, laggiù, nella giovanissima America latina

Mario Verdaguer de Travesi. EN EL ANGELUS DE LA TARDE Palma, *Amengual y Muntaner.*

La lirica di questo poeta è piena di delicatezze nostalgiche, di aneliti di pace e di profonde emozioni musicali. Basterebbe ricordare la dolcissima inspirazione su Bach:

> Tiemblan dulcemente languidas las notas
> como el gran murmullo de un bosque sombrío,
> y gimen en filas brillantes de gotas
> pasando solennes con paz de un gran rio
> Y los violines bohemios suspiran
> y tejen airosos un sedoso velo
> y se unen, y besan y pasan y giran
> con las melodias del violoncello.

Parmi che in questo Poeta tutta la soave melodiosità della lingua spagnola trovi il suo massimo sfogo. I suoi versi restano veramente nell'orecchio come ritmi affermati dal suono d'uno strumento.

Pedro Henriquez Ureña. — ENSAYOS CRITICOS — Habana; *Fernandez.*

Fra questi saggi critici, tutti d'un sapore piccante, ho rilevato assai, notevoli e di grande interesse, uno studio sul *modernismo nella poesia cubana* e profili di *Josè Joaquin Perez*, *Ruben Dario*, i forti poet. dell'America latina, nonchè di *Hostos* e *Lluria*, i geniali sociologi della Spagna moderna Meno mi ha interessato il saggio sulla poesia del d'Annunzio, piuttosto superficiale, e il saggio sul Melodramma italiano, nel quale però, è affermato un principio d. fatto innegabile: quello che la giovane scuola italiana si è lasciata superare, nel campo ideale, dai musicisti francesi e tedeschi. O Italia, ormai anche il tuo primato musicale è messo, all'estero, in quarantena!

Eugenio De Castro. — EL ANILLO DE POLICRATES — Bogota (Columbia).

È la traduzione in lingua castigliana d'un dramma pieno dell'antica grande arte greca, dovuto ad uno dei più illustri letterati della Spagna, Eugenio de Castro, dell'Accademia Reale. La traduzione, veramente squisita, è di Samuel Lopez Il dramma, che ha per teatro l'isola di Samo, è d'un originalità grandiosa nelle sue linee semplici e schiude delle correnti di poesia e di pensiero veramente inusitate nell'arido teatro convulsionario d'oggidì

Jacobo Marin-Baldo. — MADRIGALES — Madrid; *Revista Arch Bibl y Museos*

Ecco un genere classicamente italiano ed in Italia passato affatto di moda. Nè si può dire che altrettanto di moda sia passato l'amore sentimentale, oggetto del piccolo componimento poetico. Ma *madrigali* in Italia non se ne scrivono, fortunatamente più. In Ispagna ne escono dei volumi, come questo del Baldo E bisogna dire che anche una tal forma d'arte poetica non sia morta, se il libro si lascia leggere con piacere e se i versi fluidi ci toccano il cuore d'una loro indefinibile malia.

> ... madrigales sinceros De la vida
> es su canto [illegible]

Domingo Torres Frias. Ar[illegible] — Buenos Aires; *Peuser.*

Poesia tipica, che in *Comarcanas* reca il soffio della Pampa e la pittura vivacissima del costume gauchiano. *Vespertina* e *Haydé en la hamaca* sono due gioielli del genere. Il poeta ha anche notevolissime la corda eroica e lo spirito politico Ricordiamo i versi al *Generale Mitre* e i frammenti di un vero e proprio *Poema politico* Di più Torres Frias tocca con insuperabile eleganza la lira erotica. *Los enamorados*, *Marte brutal y Venus mimosa*, sono due saggi assai eloquenti di quest'ultima qualità. Poesia, oltrechè tipica, chiarissima, dalle forme lucide e dai suoni facili ma sempre nobiliari

LETTERATURA FRANCESE

J. H. Rosny (aîné) — MARTHE BARAQUIN — Paris; *Plon.*

Parlare di J. H. Rosny Aîné, uno dei maestri del Futurismo, illustre membro dell'Accademia Goncourt, l'autore di quei forti romanzi di costumi e d'amore, di quei singolarissimi romanzi preistorici e di quegli epici romanzi sociali che sono altrettanti capolavori di alta genialità creativa, sembrami, ormai, cosa inutile. *Marthe Baraquin* è il libro di un verista meravigliosamente acuto. La donna povera e bella e prodiga trova ancora uno de' suoi poemi dolorosi. Il romanzo ha realmente pagine brutali e feroci; il maschio vi fa la parte tragicamente vile e necessaria. Ma, nell'insieme, l'opera è di uno splendore morale che affascina e commove. Vi è, diffusa per la narrazione limpida, una tale quantità di *vero*, che il nostro spirito si addentra nella lettura come attraverso la eterna storia umana. Fare, dell'arte, della vita. Ecco la grande infallibile formula dello scrittore che richiama i metodi gloriosi di Flaubert e dei Goncourt. E nascono libri che documentano in misura perfetta il tempo in cui viviamo, che ne danno, con prodigiosa semplicità di mezzi, l'enorme intero profilo diabolico, il meccanismo di tutte le incoscienze e di tutte le sensibilità.

Francis Jammes. — RAYONS DE MIEL — Paris; *Bibl. de l'« Occident ».*

Egloghe squisitamente semplici e pure del celebre poeta francese che portano, della Poesia, il soffio pieno di mistero panico e, insieme, di fraganza quotidiana. Leggendo questi versi di Francis Jammes ci si sente presi dalla dolcezza della vita rustica e casalinga; ma, anche, da l'indefinibile fascino che hanno le sorgenti e le correnti della vita universale.

> Le contrevent gémit, le feuilles s'entrefroissent,
> on apporte le pain
> quotidien,
> la nature est pleine d'angoisse
> Mais ma mère au vieux cœur chrétien
> me parle avec sérénité
> des petits pois qui viennent bien
> Son devoir se confond avec sa piété
> Légumes du jardin!
> [illegible] vous
> qu'il est doux
> attachés à vos rames
> de mûrir doucement pour une sainte femme

In questi versi è mirabilmente trasfuso il potere dell'arte jammiana. Ma tutte queste Egloghe sono gemme. Versi che tornano sulle labbre, a tratti, come rispondessero ad un bisogno nativo del cuore Arte di meravigliosa innocenza: arte di sublime conforto umano.

Paul Adam — L'ICÔNE ET LE CROISSANT — Paris; *Publications Modernes*

Un libro di Paul Adam è sempre una magnifica festa dell'anima. Il grande scrittore questa volta, è d'un'attualità politica a tutta prova. Si parla sempre della visita solenne di Nicolò II a Maometto V. L'Icona finirà ad incontrare la Mezzaluna, come nelle pagine di Paul Adam Le quali sono, come sempre, fra le più deliziose che possa oggi offrire la letteratura francese. Lo sfondo meravigliosamente scenico del libro è dato con un'arte da vero maestro E lo spirito d'osservazione e il potere di sintesi e la virtù di presagio hanno, dovunque, pel libro, l'alato prestigio della lirica, il rigido sistema della logica, il fiammante volo dell'epopea

Luca Rizzardi. — LE JOURNAL D'UN SUICIDÉ — Bruxelles, *Dechenne et C.*

Il titolo è suggestivo. Si legge il libro con vivo interesse Le anime nostre sono, dopo tutto, a grande substrato romantico: e le memorie di Werther e di Jacopo Ortis aiutano sempre a spingerci verso certe pagine con ardore quasi sensuale. Figuratevi su queste che recano per epigrafe il celebre motto d'Amleto: *To be or not to be* . È francamente confesso che il libro del Rizzardi risponde all'attesa psicologica del lettore È scritto con vera e grande genialità. Luca Rizzardi ha pronunciato in questo libro la parola nuova universale che, nell'eterno tema, si ha il diritto, di udire, un'altra volta posto che, un'altra volta, un poeta se n'è innamorato sul serio

Joachim Gasquet — LES PRINTEMPS — Paris; *Perrin.*

Gasquet è un delizioso poeta aulico. La sua musa, pure sentendo di tutte le più delicate musiche e brillando di tutte le luci più accese, non si scosta dalle leggi della tradizione. Ma questa raccolta è inspirata tutta ad una tonalità classica. Lo spirito delle primavere mistiche, delle primavere pagane e delle primavere funebri quale a noi è giunto attraverso le più squisite delibazioni del pensiero e dell'arte di tutti i tempi trascorsi, torna a battere, malioso, le porte del nostro cuore ed a farlo vibrare di echi meravigliosi Sentite questa lirica dove è tutto lo slancio e l'abbandono del libro:

> Où dormez-vous, printemps du monde?
> sous l'azur de quels normes cieux
> menez-vous votre pâle ronde
> dans les éthers silencieux?
>
> Un soir de songe, l'âme triste,
> au fond de mon désir lassé
> sous une lune d'améthyste,
> est-ce vous que j'ai vu passer?
>
> Tournant en choeur, réveurs génies
> entre les fûts d'un bois léger
> vous faisiez sur vos mains unies
> danser l'étoile du berger
>
> Des cyprès comme en Italie
> se fuselaient à l'horizon,
> et toute la mélancolie
> ensevelissait ma raison
>
> Mais depuis ce s[illegible]
> cette ronde d'an[illegible]
> je sens qu'au fond [illegible]
> un peu des vieux printemps défunt

Si sente che quest'opera, malgrado il suo andamento lirico qua e là greve e solenne, è l'opera di un essenziale spirito moderno: tutte le virtù mirabili dell'uomo passano nell'opera del poeta e l'accendono del loro bellissimo fascino. *Les Printemps* sono dei ricettacoli di luce, sovratutto: di quella luce che è caratteristica della poesia meridionale, che è la gloria dell'opera di Mistral e che, dal maestro trapassa prodigiosamente naturale nelle opere degli allievi. Poichè Joachim Gasquet è un purissimo figlio di quella Provenza che dà, pur sempre l'espressione più fortemente intesa dello spirito di nazionalismo e che ha ne'

suoi *félibres*, la stoffa di altrettanti imperatori dell'ideale.

La squisita signora di Joachim Gasquet, intanto, è stata consacrata *Reine des Félibres* e questa dignità sappiamo quanto sia sacra in Provenza. Come è di tutti i grandi cuori che battono il ritmo d'una grande Patria, Joachim Gasquet (che mi fu dipinto con entusiastici colori da F. T. Marinetti) è l'incarnazione più perfetta dello spirito dionisiaco non spento nella razza latina: un'anima di bontà e di letizia che, nel turbine di Parigi, reca intera la sua gioia di vivere e cerca trarre da ogni emozione voluttuaria la nota profonda che faccia, un poco sempre del canto il più resistente bacchico Mistero. E, veramente, questi *Printemps* hanno, più che di fiore, profumi di vendemmie, future; meglio diremo — *futuriste*.

Aux victimes de Sicile et Calabre. — Bruxelles; Album de la *Belgique artistique et littéraire*.

E' con ammirazione e commozione che si sfogliano le ricche pagine di questo magnifico album, omaggio dell'ingegno e della pietà del Belgio alle nostre vittime di Sicilia e di Calabria. Dovuto all'iniziativa di due scrittori genialissimi: Paul André e Fernand Larcier, direttori della *Belgique artistique et littéraire* non poteva meglio riuscir degno dei promotori illustri e dell'alto scopo umanitario a cui s'inspira. Ci ha colpito, innanzi tutto, la lunga ed eloquente lista di sottoscrittori

L'album fu pubblicato sotto il patronato della Casa Reale di Leopoldo II. I più bei nomi del Belgio figurano fra quelli che contribuirono a rendere possibile una simile meravigliosa pubblicazione. Fra i collaboratori si notano i maggiori scrittori e musicisti e pittori del mondo fiammingo, quali Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Sylvain Dupuis, Emile Mathieu, S. A. R. la principessa di Fiandra (una grande artista del pennello), Emile Claus, Victor Rousseau, Jules Destrée, Fernand Knopff, Alfred Bastien, Maubel, George Garnir, James Thiriar, Madame Cailteux, H. Carton de Wiart, Georges Eekhoud, Franz Mahutte, Henri Davignon, E. Verwé, G. Charlier, G. Marlow, Paul Gilson, Marguerite Van de Wiele, Iwan Gilkin, G. Rancy, James Ensor, Armand Rassenfosse, Henri Liebrecht.

Un mondo di pensieri e di immagini si svolge lungo le pagine di questo album la cui ricchezza tipografica è solo superata dalla ricchezza sentimentale ed intellettuale che lo ha determinato. Al nostro cuore di italiani, un simile omaggio ha dato i brividi della consolazione più grande nell'angoscia della catastrofe che non ha nome. E' l'anima di una delle più elette e generose plaghe di Europa che è venuta spontanea, con uno slancio tutto latino, a lenire il nostro dolore offrendoci un lussuoso Vangelo di parole belle e di figurazioni ideali. Quanto amore, quanta pietà, quanto augurio, in questo volume votivo, per la nostra povera e sconsolata e resistente Italia Ecco le parole del sommo fra i poeti belgi viventi, Emile Verhaeren:

(Esse sono così altamente simboliche che meriterebbero di essere trascritte intere sul *bianco* della bandiera italiana)

« Comme en toutes choses, même au fond des plus sombres deuils, il importe de rechercher non pas une négation, mais une affirmation d'humanité ...

« Mais ce qu'il importe de magnifier surtout, c'est l'immédiate volonté de reconstruire la vie à l'endroit même où elle fut saccagée et détruite, si bien que l'on en peut conclure que le coeur des peuples est vraiment un abîme d'espoir et de ténacité ».

Maurice Gauchez. — LES SIMPHONIES VOLUPTUEUSES — Bruxelles; *La Belgique artistique et littéraire*.

La poesia francese è grandemente onorata dal contributo dell'ingegno belga. basterebbero due nomi, ormai di fama mondiale: Maeterlinck e Verhaeren. Intorno a questi due colossi una fioritura magnifica di poeti è sbocciata che, infaticabile, getta sul mercato intellettuale di Francia le opere più ardenti e più singolari

Maurice Gauchez è uno di questi valorosi campioni del genio poetico belga

E diffusa per questa raccolta di Sinfonie un soffio Wagneriano che ci seduce e ci esalta. Il verso è trattato con grande potenza: di tipo tradizionario, ha, però, tutte le vastità polifoniche che il tipo musicale della concezione richiede

Le soir fut. Et le vent s'assoupit, lent et sourd
Un frisson frais court sous les feuilles des chênes
Le silence priait dans la Mort d'alentour
et le sol fut mouillé comme auprès des fontaines

In *Symphonies intimes*, in *Pares du silence*, in *Vent*, in *Eau fraîche*, in *Arbres*, in *Parfums*, in *Lumières*, in *Verbes Humains*, in *Palette*, in *Gloires;* le qualità sinfonistiche di questo Poeta sono profuse con una generosità veramente straordinaria. Grande inspirazione dovrebbe venirne alla musica orchestrale!

Eau fraîche, le *Vent*, les *Arbres*, les *Parfums*, ed anche *Palette* ove ogni verso è, si può dire, un'orgia di colore, sarebbero assai adatti a suggerire idee e movimenti d'idee d'ordine impressionistico-pittorico ad un musicista che abbia cara la formula debussyana.

Ricordo, inoltre, per rendere un vivo omaggio anche al Poeta Civile, le bellissime odi a *Emile Verhaeren*, principe dei Poeti, a *Rubens*, a *Constantin Meunier* e a *Riccardo Wagner:* dove la poesia di Maurice Gauchez ha, veramente, lo squillo dell'oricalco famoso.

J. J. Van Dooren. — L'EAU FRISSONNE — Roubaix; « *Le Beffroi* ».

Il poeta ama le dolci cadenze nostalgiche, i ritmi consueti ma dalle più insinuanti carezze: il poeta è un sensitivo squisito: perciò il suo canto non è mai inutile e vano anzi, sempre la sua facile onda ci prende e ci commuove·

Des mots, des musiques des riens
tristes ou gris selon nos rêves
sur le rythme des chansons br
des mots, des musiques. des riens. .

E Baudelaire e Verlaine e Maeterlinck, con questo programma, hanno ingemmata la Poesia

Louis Piérard — IMAGES BORAINES — Bruges; *Herbert*.

La poesia del Piérard è fra le più impressionanti che mi sia stato dato incontrare in questi ultimi tempi. Egli sente la natura e l'anima d'un modo affatto personale ed è un prodigoso pittore de' suoi sentimenti, delle sue sensazioni

Cito la lirica: *Pluie d'été*

Le ciel maussade s'impatiente et tout à-coup,
Tandis que l'horizon s'embue, il se dissout
La pluie oblique et dense, avec rage, cliquète
Sur les tuiles et la vitre, sur l'eau muette
Des mares vertes, puis s'effume sur les toits
Dès que le vent rafale. Et l'on entend parfois
Des galopades de poulains dans les enclos,
Les ébats des canards parmi les flaques d'eau
Mais les grands bœuf, l'œil étonné, dans les prairies
Tendent le cou silencieux. Les métairies
S'endorment, le vent les berce; sur les toits bleus
Vernis à neuf, les pigeons blancs ont fait le vœu
De rester malgré tout le plumage hérissé
O la musique de la pluie dans les vergers
Aux pommiers tors! Chant d'orgue large et solennel,
Tel qu'on ne sait quand il déferle si c'est elle
Qui bruit ainsi ou les arbres harmonieux.
O la musique de la pluie qui monte aux cieux
Mais soudain elle cesse et dans la paix de l'heure,
On n'entend plus dès lors que gouttières qui pleurent
Tandis que dans la joie d'un pauvre soleil pâle,
Des gazons, monte un parfum frais et lilial

Ammiro fra le innumerevoli bellissime. *Un soir* e *Spleen:* in esse mi sembrano marcatissimi i valori del poeta che ci è riuscito, dopo una sola lettura, profondamente caro, così come un amico

E non è anche per questo, o Poeti, che dobbiamo scrivere? Per seminare delle amicizie nei cuori degli sconosciuti?

Jules Bertaut. — LA LITTÉRATURE FÉMININE D'AUJOURD'HUI — Paris; *Annales*

Letteratura francese, s'intende. Realmente il favore eccezionale di cui gode oggi la letteratura femminile in Francia è tale da costituire un fenomeno etico-sociologico di altissimo interesse. Il Bertaut la studia con grande amore e perfetto equilibrio in queste pagine scritte con brio e con passione. Madame de Noailles, Aurel, Hélène Picard, Colette Willy, Jane Catulle Mendès, Lucie Delarue-Mardrus, Renée Vivien, Rachilde, Jean Dornis, Séverine, Marie Dauguet, e altre, e altre, costituiscono le colonne della moderna letteratura femminile francese: e il Bertaut le studia nei vari loro rapporti fisionomici colle concezioni di cui la letteratura stessa ha bisogno ed offre l'esempio pratico: così noi vediamo come la scrittrice francese concepisce nelle sue opere la donna, come concepisce l'uomo, come vede la natura, come la pensa in fatto di figli, come immagina, sente ed osserva, come si pronunzia sulla questione dell'amore, come sfoggia i suoi doni nuovi nella creazione letteraria. La conclusione dello studio critico del Bertaut è notevole e la riportiamo:

« La littérature un peu trouble, mauvaise parfois, malsaine souvent, des femmes d'aujourd'hui, aura été le terrain puissant dans lequel va germer et naître la forte et solide et harmonieuse production de la femme de demain ».

J. Benoît Isambert. — LES FLEURS DU CHRIST — Vevey; *Klausfelder.*

Sono i canti di un Religioso dell'ordine dei Predicatori. Libro assai curioso e raro, perciò. Le poesie, tutte profondamente mistiche, vibrano, però, anche di intense note umane. Il verso è trattato con maestria: le immagini sono spesso originali ed incisive. La spiritualità complessiva dell'opera è quella che più piace e che s'impone. Questi mistici sono, veramente, i più alti frenetici del lirismo umano. Portano al Fantasma Sacro tutto l'impeto psicologico e carnale che non sempre i poeti laici sanno portare ai loro fantasmi peccaminosi. *Les fleurs du Christ* possono insegnare dell'arte.

André Martin — LES VAINES PROMESSES — Paris; *Publications encyclopédiques et littéraires.*

Puis je imaginer de plus douces choses
que de vous offrir sur mon jeune cœur
cet amour éclos dès l'avril en fleur
mais qui peut mourir dans le mois des roses

La poesia del Martin, tutt'altro che nuova negli atteggiamenti e nelle forme, ha però una delicatezza tutta speciale e degli impeti di passione che la fanno distinguere dalle molte altre di cui anche la letteratura francese, da tempo in qua, sembra abbondare. Lo stile è molto accurato, le rime, spesso, rare, e nell'insieme, la melodia facile del canto non è mai nè monotona, nè volgare.

Renée Vivien — L'ALBUM DE SILVESTRE — Paris; *Sansot.*

È un vero e proprio *album*, di quelli sui quali le signorine italiane (e, assai probabilmente, di tutti i paesi del mondo) amano farsi scrivere versi e prose dai così detti uomini illustri. Qui troviamo degli aforismi pieni di spirito e di profondità. Ne volete uno d'occasione?

— *La gloire n'est plus — la gloire est morte. La réclame l'a tuée. La célébrité vulgaire a pris sa place.*

E ne volete un altro terribilmente strano?

— *Le poète est frère de la courtisane. Il est plus déchu encore. N'est-il point mille fois plus honteux de vendre son âme que son corps?* — Ma chi *vende* mai poesia, almeno in Italia?

Maurice Levaillant — LE MIROIR D'ÉTAIN — Paris; *Ed. de la « Revue des Poètes ».*

Vi è in questa raccolta di inspirazioni classiche una notevole misura di sintesi ed una ferma eleganza di atteggiamenti metrici. La Grecia, co' suoi paesaggi e i suoi fantasmi, è la Musa generica del Libro. Il Poeta — egli medesimo lo confessa — ha tentato, ne' suoi versi, dire lo splendore del sole nel cielo grandemente aperto, la carezza dell'aria alla luce amica, l'ora armoniosa, l'euritmia mollissima. E il tentativo è riuscito, sia pure nelle forme le meno originali.

Sebastien-Charles Leconte. — LE SANG DE MÉDUSE — Paris; *Mercure de France*

Il libro, interessantissimo, si apre con una bella prefazione futurista sull'avvenire possibile della Poesia in Francia, avvenire che ha già il suo motto celebre:

Poètes à venir, qui saurez tant de choses!

Il Poema, di una magnifica linea, ha squarci d'una eloquenza che oggi è difficile incontrare nel regno della Poesia. *La forge des Cyclopes*, *Les Amazones au tombeau d'Achille*, e tutta la sequela *Sparte* sono altrettanti saggi d'un canto oggi inusitato ma pur sempre ricco dei più misteriosi e possenti fascini ideali.

Louis Mandin — OMBRES VOLUPTUEUSES — Paris; *Sansot.*

Una raccolta di poesie snelle e deliziosamente nostalgiche nelle quali vibra l'anima d'un poeta sinceramente innamorato dei fantasmi. Le liriche *A la Joconde* e le altre, facenti parte del *Bouquet de suppliciées* e rievocanti gli spettri di *Marie Antoinette*, di *Madame Roland*, di *Charlotte Corday*, di

Lucile e di *Théroigne de Méricourt* sono fra le più interessanti del volume, il quale è notevole anche per il profondo sentimento della natura e il valore animistico diffuso.

Guy Lavaud. — DU LIVRE DE LA MORT — Paris; *« La Phalange »*.

Poeta pieno di delicatezze, dal sapore elegiaco marcato. I versi sembrano scritti per essere mormorati. Di tipo tradizionario, si snodano, però, con molta varietà di suoni e sono sempre trattati con squitita arte di cesello. Il Poeta ha un anima dolce e profonda che sente il bisogno di rivelarsi nella parola perfetta. E sempre giunge a rivelarsi. Il libro del Lavaud è fra i più sinceri e i più *esatti* che mi sia stato dato di leggere quest'ultimi tempi.

Etienne Rey — DE L'AMOUR — Paris; *Grasset*.

Un altra di quelle squisite monografie sull'amore che solo i francesi sanno scrivere. La prima parte consta di alcune *Notes sur l'amour:* deliziosi aforismi che hanno il potere di chiudere, nel breve giro d'una frase elegante, un mondo sempre diverso di verità. Eccone qualcuna: — *L'amour abaisse les grandes âmes et élève les petites — Faire souffrir une femme est une autre façon de la posséder — Dieu est le premier et le dernier amant de la femme — A trente ans, une femme finit ou débute — Tout le roman de la femme tient en deux chapitres: dans le premier elle s'abandonne, dans le second elle est abandonnée.*

La seconda parte, non meno profonda brillante, è un rapido schizzo di *metafisica dell'amore*. Il concetto inspiratore, in sostanza, è questo: l'istinto sessuale ha fatto dell'uomo uno schiavo: l'amore ne ha fatto un ribelle. Questi *ribelli* sono *i re* della vita. Come vi sono dei geni dell'arte, così vi sono dei geni nell'amore. Sono gli *amanti*, gli scarsi esseri superiori, che non curano la continuità della specie, ma sviluppano la passione e preparano il trionfo dell'individualismo.

Jacques Rougé. — LE TERROIR ET LES RÊVES — Paris; *Lechevalier*.

Il Poeta canta specialmente i luoghi umili e cari. La sua poesia, dalle squisite melodiosità di certe sonate d'organetti di Barberia in certe primavere di sobborgo, scorre lucida e semplice e trova sempre la via del cuore. Qua e là anche l'umorismo trapela e, come è sempre di classica vena francese, abbiamo, allora, il piccolo capolavoro. Eccone un saggio nel *Tonneau du Liget:*

Au monastère du Liget
en l'an mil cinq cent et quarante,
un beau soir, le père Léger
(La foi d'un moine est chancelante)

pendant que ses frères dévots
chantaient laudes, d'une voix grave,
s'en fut seul vers les noirs caveaux
remplis de chinon et de grave.

Ayant fui l'odeur des missels
et les parfums du sanctuaire,
Léger flairait les barrissels
et leur senteur charmait le père.

Il s'en allait de fûts en fûts,
en soulevant toutes le bondes,
et ses deux mains n'en pouvaient plus
de palper les barriques rondes.

La gourmandise, seule, ici,
le faisait manquer à la règle.
Satan lui souffla: — Bois aussi
pour abreuver ton pain de seigle! —

Le diable apparut aussitôt,
prit le baril e le fit boire
à Léger, qui perdit, bientôt,
et l'équilibre et la mémoire.

Puis Satan, pour se divertir,
plaça Léger dans la barrique
Et ce fu un nouveau martyr
dont on vénère la rélique.

John-Antoine Nau. — AU SEUIL DE L'ESPOIR — Paris; *Vanier*.

Tipo di quel poema psichico che troppo è raro in Italia. Una poesia piena di squisiti volgimenti spirituali, dalla musicalità sempre ardente, qua e là dall'umorismo che rivela il temperamento latino di razza; dei tocchi nostalgici ed elegiaci supremamente delicati; eleganza e ricchezza d'imagini, profusione di coloriti sopra un tessuto assai forte di meditazione, sopra una gagliarda trama di pensiero e di sogno. L'amore tiene il suo posto, ma singolarmente eroico e religioso insieme:

En elle pressent-il le lien et l'aimant
entre ce monde enclos et les extrêmes grèves,
entre le vouloir morne, abrupt et déprimant
et la suave mort où s'achèvent les rêves
baignés de bleu mystique en l'immuable été,
dans l'immense pitié de l'Immense Bonté?
Car levant les yeux vers la voix qui le caresse
et vers l'Infini clair tout étoilé d'espoir
l'*Isolé* voit briller tes régards d'allégresse
et ton sourire, Aimée, en le ciel du beau soir.

Edmond Haraucourt. — TROUMAILLE ET PELISSON — Paris; *Fasquelle*.

Il romanzo, che fu pubblicato nel *Journal* parecchi anni or sono, è una curiosa storia d'un matrimonio infelice nel quale (caso non del tutto strano) la vittima è il marito. Lo stile del racconto è di una semplicità che si rende amabile.

L'autore si è rivelato un profondo conoscitore dei piccoli ambienti rurali; e la descrizione della continua, infaticabile, calunniosa malignità che caratterizza la vita in quei luoghi è fatta con grande sapore di verità. Anche questo libro meriterebbe di essere conosciuto in Italia dove la vita dei piccoli centri è tutta imbevuta di pregiudizi e alimentata di maldicenze. Molti quadri di questa Francia sono gli stessi di questa Italia. Il che più consolare.

Albert Du Bois. — PARIS LA PROSTITUÉE — Paris; *Sansot*.

E' il secondo libro dei *Poèmes impérieux*. Descrivere che cosa sia la poesia del Du Bois è quasi impossibile. Non che egli canti in ritmi rivoluzionari. Anzi, la sua poesia è di un tipo formale piuttosto conservatore. Ma è il disegno etico del suo canto quello che più sorprende e incatena. Il profilo bizzarro della Parigi divinamente carnale e spirituale è reso con una potenza saltuaria di trovate che che ha del demoniaco.

Accanto alla ferocia sarcastica che demolirebbe anche l'Universo, troviamo delle espansioni liriche di deliziosa bellezza. Cito i canti: *La ville répond au Poète — Le Poète implore la ville — Figures ben parisiennes* e *Bons conseils a une prostitude* dove lo spirito del Poeta si allarga e si innalza in voli veramente nuovi d'ardire.

Ecco, fra tante Parigi, una inspirazione squisita su Roma:

Brune beauté, fine et patricienne,
fier visage mobile, aux purs contours latins!
Et nul ne la croirait la Mère, l'Ancienne,
à voir ses yeux brillants de l'ardeur des matins.

Décor fait pour les Dieux et les apothéoses,
sol plus proche des cieux que tous les autres sols:
aqueducs déroulés sur des collines roses,
balustres ombragés de lourds pins parasols.

Et de tous les côtés, sans que rien le dérobe,
bleu, d'un bleu pâle et doux, presque immatériel
le dôme de Saint-Pierre est tel qu'un vaste globe,
qu'un poing impérial tiendrait au fond du ciel.

Paul Leclercq. — JOUETS DE PARIS — Paris; *Floury.*

Libro assai gustoso, scritto con grande lucidità ed eleganza di stile. Sono impressioni istantanee su tipi umani. Taluno di questi schizzi è un vero capolavoro di grazia e di spirito. Cito *Les dominos, Les almanachs, Le nourrisson, Le marmot. Les Parisiennes.* Il libro è di quelli che si divorano e lasciano un'impressione incancellabile. Vi è della fantasia, dell'umorismo, della profonda penetrazione di esseri e di cose. Libro raro e caro.

Michel Corday. — MARIAGE DE DEMAIN — Paris; *Fasquelle.*

Un romanzo leggermente a tesi ma architettato con sapienza e lieve, alla lettura, come una novella. Benchè il concetto sia dei più profondi e d'un modernismo didascalico a tutta prova. Un intellettuale (scienzato, questa volta, e medico per giunta) figlio di famiglia ricca sposa una figlia d'operai, operaia essa pure, della quale egli ebbe ad innamorarsi mentre la curava d'una mano offesa dall'insidia d'una macchina. Questo il soggetto. Le applicazioni alla vita e le deduzioni ideologiche sono facili ad intuirsi. Il Corday ha aggruppato intorno alla coppia protagonista dei tipi necessari alla intera luce del suo quadro ideale. E l'ha fatto con mano felicissima se non, naturalmente, con straordinaria originalità. Il libro è pieno di bella e forte poesia umana. ed è scritto, inoltre, con arte squisita.

Lucie Delarue-Mardrus. — LE ROMAN DE SIX PETITES FILLES — Paris; *Fasquelle.*

L'autrice di *Marie fille-mère* ci si presenta con questo nuovo romanzo che conferma e consacra le sue mirabili qualità di scrittrice. Il nuovo Romanzo è semplicemente delizioso.

Le protagoniste sono piccole anime interessanti trattate con acume di percezione psicologica e con profonda maestria d'arte. Fra tutte primeggia il tipo di Lilì che in qualche punto, nella sua innocente dimensione microscopica, assurge ad una vera altezza drammatica e dà alle pagine quasi infantili, l'andatura di un vero romanzo di passione. Il libro che diverte enormemente, non può non trovare anche in Italia grande fortuna.

Fréderic Passy. — POUR LA PAIX — Paris; *Fasquelle.*

Questi scipiti libri si leggono come si leggerebbero, attraverso una necropoli, delle lapidi. Pare impossibile vi siano anime latine che si esaltino ancora a difendere il più stolido fra gl'ideali: quello della Pace. Stolido e basso. Noi non crediamo che alla Storia: ossia alla guerra, all'orgoglio, alla vendetta delle Nazioni. Leggere di queste pagine scritte per una indefinibile padagogia lassativa dei giovani e degli adulti ancora idonei alle armi (e completamente a ritroso del cammino che fanno i nostri quotidiani istinti più fieri), è constatare, una volta di più, come non sia soltanto l'Italia quella che ha le sue cariatidi e come il miraggio del Premio Nobel possa attirare, non solo i più forti ingegni, ma anche più rammolliti del Mondo.

Paolo Buzzi.

Nel prossimo numero pubblicheremo le recensioni di circa quaranta volumi italiani.

NEI PROSSIMI NUMERI PUBBLICHEREMO VERSI DI:

Elda Gianelli - Alfredo Baccelli - Willy Dias - Nella Doria-Cambon - Arturo Foà - Manfredi - A. M. Tirabassi - Decio Carli - M.se di S. Giorgio - S. Munzone - Bortolotti - F. Biondolillo - E. Lumachi - A. Sinadino - O. Giordano - F. Santoliquido - F. Lenzi - E. Gellona - M. Coronaro - F. Vigliani - M. V. Del Forno - Giselda Fabrizi - T. De Filippis - L. Giovanola - G. R. Ceriello - M. Gabellini - L. Fallacara - R. Picco - Eugenia De Negri - C. L. Bassi - Ten. Kessler - R. Fondi.

Touny Lerys - René Arcos - Paul Malançon - J. Perdriel-Vaissière - L. Rolmer - Hubert Fillay - E. Des Essarts - Guy Marsac - Jean Ligaé - P. Vierge - G. Gasser - P. Handrey - A. Coupel - C. Dabranetti - D. Thaly - Louise Lalame - H. Gambier - G. Walder - A. Desvoies - J. B. Sisley - G. H. Mai - M.me Henry Rosier - L. Berthaut - M. Perrier - A. De Laumé.

Sylvije Kranijevic - Blanco-Fombona (trad. **G. Beccari) - A. Askerk** (trad. **L. Crociato) - Calatinije Jeretov - E. de Ory - Smara - J. Zmaj Jovanovic - N. Mendonça - A. Ozorio De Castro - Pol Arcas.**

MERCURE DE FRANCE

PARIS - 26, rue de Condé - PARIS

SEIZIÈME ANNÉE - Paraît le 1er et le 15 de chaque mois - SEIZIÈME ANNÉE

Directeur: **Alfred Vallette**

LA RENOVATION ESTHÉTIQUE

(QUATRIÈME ANNÉE)

Rédacteurs en chef: EMILE BERNARD, LOUIS LORMEL, ARMAND POINT

Paraissant le premier de chaque mois sur 56 pages imprimées avec luxe, formant par an deux magnifiques volumes de 330 pages.

ABONNEMENT: France et Etranger, **10** francs par an

12, Rue Cortot, PARIS (XVIII.e)

LA TOISON D'OR

2.e ANNÉE

ON SOUSCRIT *à la Rédaction: MOSCOU, Norvinsky boulevard, maison Rogofine; PARIS, Union des artistes russes, 25, boulevard Montparnasse; H. FLOURY, Boulevard des Capucines; HACHETTE, 79, Boulevard St. Germain.*

Prix d'abonnement pour l'étranger: 55 francs.

Prix du numéro: 6 frs. Le Directeur: NICOLAS RIABOUCHINSKY.

Românul

POLITIC — LITERAR — RELIGIOS

Redactia si administratia:

Strada Lucaci, N. 10 - BUCAREST

"PAN"

REVUE LIBRE

Directeur: JEAN CLARY

PARIS — 35, Rue de Trévise

LE FEU

REVUE MENSUELLE - QUATRIÈME ANNÉE

Directeur: **EMILE SICARD**

Administration - Rédaction:

2, Boulevard Mérentié - MARSEILLE

VERS ET PROSE

PARIS — 18, Rue Boissonade

Directeur: **Paul Fort**

LE BEFFROI

NOUVELLE SÉRIE (8e ANNÉE) *(Spécimen 50 cent.)*

ART ET LITTÉRATURE MODERNES

Revue du Nord de la France & de la Belgique

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

LÉON BOCQUET, Directeur - Rue de la Rondelle, 4 - ROUBAIX

LA BALANCE

(VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1908 - CINQUIÈME ANNÉE

Prix d'abonnement pour l'Union Postale: 18 fr. par an.

Directeur: SERGE POLIAKOFF

Bureau: Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23.

LES MARGES

GAZETTE LITTÉRAIRE

Directeur: **Eugène Montfort**

PARIS - 5, Rue Chaptal

La Phalange

Directeurs: JEAN ROYÈRE - JULIEN OCHSÉ

6, Villa Michon (Rue Boissière) PARIS

AKADEMOS

Revue mensuelle d'art libre et de critique

Directeur: A. DE FERSEN

PARIS - 24, Rue Eugène Manuel - PARIS

Prezzo del presente fascicolo doppio: Lire 2.-

V.me Année

POESIA

V.me Année

Organe du FUTURISME

A PUBLIÉ DES VERS INÉDITS DES PLUS GRANDS POÈTES CONTEMPORAINS:

G. D'Annunzio, Henri de Régnier, Gustave Kahn, Verhaeren, Pascoli, Francis Jammes, Paul Adam, Catulle Mendès, Vielé Griffin, La Comtesse de Noailles, M.me Catulle Mendès, Lucie Delarue-Mardrus, Ada Negri, Jules Bois, Mockel, Mauclair, Arno] Holz, Arthur Symons, Dehmel, Paul Fort, Rachilde, Hélène Vacaresco, Stuart Merrill, E. Marquina, S. Rueda, G. Marradi, R. Bracco, Capuana, E. A. Butti, F. Chiesa, G. Lipparini, D. Tumiati, A. Baccelli, D. Angeli, V. Aganoor, Colautti, G. P. Lucini, F. De Maria, C. Govoni, Paolo Buzzi, E. Cavacchioli, ecc.

Società Anonima POLIGRAFIA ITALIANA - Via Stella, 9 - MILANO - 408

LUÈ MARIO, gerente responsabile.